

Située à l'interface du psychologique et du social, de l'individuel et du collectif, la notion de représentation sociale engendre, depuis plus de vingt ans, un puissant courant de recherche en psychologie sociale où elle joua un rôle rénovateur. Elle tend, aujourd'hui, à occuper une position centrale dans les sciences humaines où on lui prête un rôle réunificateur.

Cet ouvrage donne un aperçu des réalisations auxquelles l'étude des représentations sociales a donné lieu et des potentialités qu'elle porte. Vingt et un chercheurs et enseignants d'Europe et d'Outre-Atlantique y ont apporté leur concours. Ils mettent en lumière les rapports de l'analyse des représentations sociales avec différentes disciplines (anthropologie, linguistique, logique, psychanalyse, sociologie...); il en est de même avec certains modèles de la psychologie sociale, et divers champs d'application et de recherche (économie, éducation, vulgarisation scientifique...). Le travail de synthèse et d'exploration, la réflexion critique des auteurs sont, pour la recherche, plus qu'une introduction, une impulsion.

250 FF

22406406 / 4 / 97



Publication - Didier Thimonier

LES REPRÉSENTATIONS SOCIALES

Sous la direction de Denise Jodelet



Sociologie d'aujourd'hui



R. 32806

SOCIOLOGIE D'AUJOURD'HUI
COLLECTION DIRIGÉE PAR GEORGES BALANDIER

LES REPRÉSENTATIONS SOCIALES

SOUS LA DIRECTION DE
DENISE JODELET



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

Sommaire

Liste des auteurs	3
Présentation de l'ouvrage, par Denise Jodelet	5
Bibliographie générale sur les représentations sociales, par Denise Jodelet et Jocelyne Ohana	9

PREMIÈRE PARTIE

LES REPRÉSENTATIONS SOCIALES DANS LE CHAMP DES SCIENCES HUMAINES

1. Représentations sociales : un domaine en expansion, par Denise Jodelet	47
2. Des représentations collectives aux représentations sociales : éléments pour une histoire, par Serge Moscovici	79
3. Psychanalyse et représentation sociale, par René Kaës	104
4. L'étude anthropologique des représentations : problèmes et perspectives, par Dan Sperber	133
5. Grammaire et lexiques, vecteurs des représentations sociales, par Rom Harré (traduit)	149
6. Logique naturelle et représentations sociales, par Jean-Blaise Grize	170
7. Représentations sociales, sociologie et sociolinguistique. L'exemple du raisonnement et du parler quotidiens, par Uli Windisch	187

ISBN 2 13 048570 7
ISSN 0768-0503

Dépôt légal — 1^{re} édition : 1989, mars
5^e édition : 1997, avril

© Presses Universitaires de France, 1989
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris

DEUXIÈME PARTIE

LES REPRÉSENTATIONS SOCIALES
EN PSYCHOLOGIE SOCIALE

- | | |
|--|-----|
| 8. L'étude expérimentale des représentations sociales, par Jean-Claude Abric | 205 |
| 9. Structure et dynamique des représentations sociales, par Claude Flament | 224 |
| 10. Attitudes et représentations sociales, par Willem Doise | 240 |
| 11. Prototypes et représentations sociales, par Gun R. Semin (traduit) | 259 |
| 12. Représentations sociales et causalité, par Miles Hewstone (traduit) | 272 |

TROISIÈME PARTIE

CHAMPS DE RECHERCHE
ET D'APPLICATION SPÉCIFIQUES

- | | |
|---|-----|
| 13. Anthropologie des systèmes de représentations de la maladie : de quelques recherches menées dans la France contemporaine réexaminées à la lumière d'une expérience brésilienne, par François Laplantine | 297 |
| 14. Les représentations sociales dans le champ des professions psychologiques, par Augusto Palmonari et Bruna Zani | 319 |
| 15. La représentation sociale dans le domaine de l'enfance, par Marie-Josée Chombart de Lauwe et Nelly Feuerhahn | 340 |
| 16. Cognitions et représentations sociales : l'approche génétique, par Willem Doise | 361 |
| 17. Les représentations sociales dans le champ éducatif, par Michel Gilly | 383 |
| 18. Représentations sociales de l'économie : une forme de connaissance, par Pierre Vergès | 407 |
| 19. L'exposition scientifique : une manière de représenter la science, par Bernard Schiele et Louise Boucher | 429 |

Liste des auteurs

- Jean-Claude Abric
Professeur à l'Université de Provence (Aix-en-Provence)
- Louise Boucher
Attachée de Recherche à l'Université du Québec à Montréal (Canada)
- Marie-Josée Chombart de Lauwe
Maître de Recherche au CNRS (Paris)
- Willem Doise
Professeur à l'Université de Genève (Suisse)
- Claude Flament
Professeur à l'Université de Provence (Aix-en-Provence)
- Nelly Feuerhahn
Chargée de Recherche au CNRS (Paris)
- Michel Gilly
Professeur à l'Université de Provence (Aix-en-Provence)
- Jean-Blaize Grize
Professeur à l'Université de Neuchâtel (Suisse)
- Rom Harré
Professeur à l'Université d'Oxford (Grande-Bretagne)
- Miles Hewstone
Professeur à l'Université de Cardiff (Grande-Bretagne)
- Denise Jodelet
Directeur d'Etudes à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (Paris)
- René Kaës
Professeur à l'Université de Lyon II (Bron)

- François Laplantine
Professeur à l'Université de Lyon II (Bron)
- Serge Moscovici
Directeur d'Etudes à l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales (Paris)
- Augusto Palmonari
Professeur à l'Université de Bologne (Italie)
- Bernard Schiele
Professeur à l'Université du Québec à Montréal (Canada)
- Gun Semin
Professeur à l'Université d'Amsterdam (Pays-Bas)
- Dan Sperber
Professeur à l'Université de Paris X (Nanterre)
- Pierre Vergès
Directeur de Recherche au CNRS (Aix-en-Provence)
- Uli Windisch
Professeur à l'Université de Genève (Suisse)
- Bruna Zani
Professeur à l'Université de Bologne (Italie)

Présentation de l'ouvrage

Denise Jodelet

La notion de représentation sociale qui, depuis plus de vingt ans, a suscité de nombreux travaux et débats en psychologie sociale, tend à occuper une position centrale dans les sciences humaines et sociales où la propension à se rapporter aux représentations ne cesse de s'affirmer. Ce mouvement, amorcé en France sous l'impulsion de S. Moscovici, rencontre un intérêt croissant dans divers pays, en Europe et outre-Atlantique. La bibliographie présentée en tête du présent volume reflète cet état de fait que confirment les rencontres scientifiques internationales, organisées autour de l'étude des représentations sociales ou comptant des symposiums et communications qui y font référence.

Depuis 1990, d'autres signes attestent de la vitalité du champ de recherche. D'abord, l'organisation d'un Réseau international de Communication sur les Représentations sociales (Social Representations Communication Network) pour faciliter la diffusion d'informations concernant les recherches et travaux empiriques. Ce réseau, animé par W. Wagner de l'Université de Linz en Autriche, regroupe plus de 300 chercheurs appartenant aux pays suivants : Allemagne, Angleterre, Argentine, Australie, Autriche, Belgique, Bolivie, Bulgarie, Brésil, Canada, Chili, Côte-d'Ivoire, Cuba, Espagne, Estonie, Etats-Unis, Finlande, France, Grèce, Hongrie, Inde, Irlande, Israël, Italie, Japon, Mexique, Nouvelle-Zélande, Norvège, Pologne, Portugal, République slovaque, République tchèque, Roumanie, Russie, Slovénie, Suède, Suisse, Venezuela. Ensuite, la création d'une revue interne à ce réseau. Conçue comme un espace de discussion, cette publication bisannuelle, d'abord appelée Ongoing produc-

tions on Social Representations, puis à partir de 1993 Papers on Social Representations est commune aux Instituts de Psychologie de l'Université de Linz, et de l'Université technique de Berlin, et aux Départements de Psychologie de l'Université autonome de Barcelone et de l'Université de Montpellier III, et bénéficie de l'aide du Laboratoire Européen de Psychologie Sociale de la Maison des Sciences de l'Homme de Paris. Enfin, la tenue, tous les deux ans, de Conférences internationales sur les Représentations sociales qui ont réuni plusieurs centaines de chercheurs en Italie (Ravello, 1992), au Brésil (Rio de Janeiro, 1994), en France (Aix-en-Provence, 1996).

La recherche sur les représentations sociales présente un caractère à la fois fondamental et appliqué et fait appel à des méthodologies variées : expérimentation en laboratoire, et de terrain ; enquêtes par entretiens, questionnaires, techniques d'association de mots ; observation participante ; analyse documentaire et de discours, etc. Elle touche à des domaines et objets divers. Rappelons-en les principaux : domaine scientifique (théories et disciplines scientifiques, diffusion des connaissances, didactique des sciences, développement technologique...) ; domaine culturel (culture, religion...) ; domaine social et institutionnel (politique, mouvements sociaux, économie, déviance et criminalité, système juridique...) ; domaine de la production (professions, travail, chômage...) ; domaine de l'environnement (espaces construits et naturels, villes, risques environnementaux...) ; domaine biologique et médical (corps, sexualité, sport, santé, maladie, handicap...) ; domaine psychologique (personnalité, intelligence, groupes...) ; domaine de l'éducation (institution scolaire, rôles, formation...) ; étude des rôles et acteurs sociaux (enfants, femmes, hommes, différenciation de genre...) ; relations intergroupes (nation, ethnies, sexes, catégories sociales, identité...).

Autant d'éléments qui attestent de la fécondité de la notion, de sa maturité scientifique et de sa pertinence pour traiter des problèmes psychologiques et sociaux de notre société. C'est pourquoi il a paru nécessaire de faire le point sur l'état de la recherche qui s'y rapporte, en dégageant ses articulations théoriques et ses axes de développements majeurs. Tel est l'objet de cet ouvrage.

La première partie de l'ouvrage, après avoir dessiné le domaine d'étude des représentations sociales dans ses lignes directrices

(chap. 1 par D. Jodelet) et son histoire (chap. 2 par S. Moscovici), examine quelques relations privilégiées qu'il entretient avec d'autres domaines ou disciplines de recherche : la psychanalyse (chap. 3 par R. Kaës) ; l'anthropologie (chap. 4 par D. Sperber) ; le langage (chap. 5 par R. Harré) ; la logique naturelle (chap. 6 par J.-B. Grize) ; la sociologie et la sociolinguistique (chap. 7 par U. Windish).

La seconde partie de l'ouvrage est plus spécifiquement centrée sur l'étude psychosociologique des représentations sociales et sur ses relations avec des concepts centraux de la psychologie sociale. Deux chapitres illustrent les progrès les plus marquants dans l'étude expérimentale et structurale des représentations (chap. 8 par J.-C. Abric et chap. 9 par C. Flament). Est ensuite envisagée l'articulation du traitement des représentations sociales avec celui des attitudes (chap. 10 par W. Doise), des prototypes (chap. 11 par G. Semin), de l'attribution sociale (chap. 12 par M. Hewstone).

La façon dont les représentations sociales sont abordées dans des champs de recherche ou d'application spécifiques fait l'objet de la troisième partie de l'ouvrage. Sont d'abord considérés les domaines de l'anthropologie médicale (chap. 13 par F. Laplantine) et des professions psychologiques (chap. 14 par A. Palmonari et B. Zani). Trois chapitres sont ensuite consacrés à l'enfance (chap. 15 par M.-J. Chombart de Lauwe et N. Feuerhahn), au développement cognitif (chap. 16 par W. Doise) et au champ éducatif (chap. 17 par M. Gilly). Enfin la diffusion des connaissances est traitée à propos de l'économie (chap. 18 par P. Vergès) et de la mise en visibilité de la science (chap. 19 par B. Schiele et L. Boucher).

Cet ouvrage est avant tout une entreprise collective que j'ai eu plaisir à servir. Que soient ici remerciés les auteurs qui, venus d'horizons et de pays divers, ont bien voulu mettre en perspective leur science et leur œuvre pour éclairer et enrichir un secteur en pleine évolution et par là délicat à cerner. Avec un souci d'accessibilité remarquable, ils ont réalisé un travail de synthèse et d'exploration qui fait de ce livre plus qu'une introduction à l'étude des représentations sociales. Les pistes qu'ouvrent leurs bilans, remarques et critiques donneront à la recherche une nouvelle impulsion.

Bibliographie générale *sur les représentations sociales*

Denise Jodelet
Jocelyne Ohana

Cet ouvrage a pour vocation d'introduire au domaine de recherche consacré aux représentations sociales. Il a donc paru opportun de l'ouvrir par une bibliographie des publications qui y sont afférentes. Le lecteur prendra ainsi, d'entrée de jeu, une vue extensive, des progrès que la recherche enregistre jusqu'en 1996 à travers temps et espace et de ses principaux thèmes et problématiques.

Cette bibliographie ne se prétend pas exhaustive. De plus, elle se limite à la psychologie sociale, en dehors de quelques textes traitant spécifiquement des représentations dans d'autres disciplines. Elle est divisée en deux parties consacrées l'une aux ouvrages et chapitres d'ouvrages, l'autre aux articles.

L'espace disponible a empêché de faire état des textes ne figurant pas dans une publication enregistrée sur catalogue (ISBN ou ISSN) et diffusée dans le grand public. Il en va ainsi, notamment, pour les articles de la revue éditée, depuis 1992, par le Réseau international sur les Représentations Sociales. Pour la même raison, le détail des chapitres d'ouvrages collectifs consacrés exclusivement aux représentations sociales n'a pu être mentionné. Dans les deux cas, la liste des auteurs ayant contribué à ces publications est présentée en annexe à la présente bibliographie. De même, toutes les références qui, indiquées dans les chapitres du présent volume, se trouvent déjà dans la bibliographie générale n'ont pas été conservées dans les bibliographies propres à ces chapitres. Les textes auxquels ces derniers renvoient seront aisément identifiés dans la bibliographie générale grâce aux indications de dates.

Ouvrages

- Abric J.-C., *Coopération, compétition et représentations sociales*, Cousset, Del Val, 1987.
Abric J.-C., *Pratiques sociales et représentations*, Paris, PUF, 1994.
Abric J.-C. (ed.), *Exclusion sociale, insertion et prévention*, Saint-Agne, Eres, 1996.

- Abric J.-C., Flament C., La recherche sur les représentations sociales: l'étude expérimentale des représentations sociales, in J.-C. Deschamps, J.-L. Beauvois (eds), *Des attitudes aux attributions. Sur la construction de la réalité sociale*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1996.
- Aebischer V., *Les femmes et le langage. Les représentations sociales d'une différence*, Paris, PUF, 1985.
- Aebischer V., Deconchy J.-P., Lipiansky E. M. (eds), *Ideologies et représentations sociales*, Cousset, Del Val, 1991.
- Amerio P., Alcuni aspetti di articolazione tra lo psichico e il sociale: motivazione, decisione, azione, in P. Amerio, G. P. Quaglino (eds), *Mente e società nella ricerca psicologica*, Torino, Book Store, 1980.
- Amerio P., Groupes, représentation et identité sociale, in J. L. Beauvois R. Joule, J.-M. Monteil (eds), *Perspectives cognitives et conduites sociales*, Cousset, Del Val, 1987.
- Apostolidis T., Représentations sociales de la sexualité et du lien affectif: la logique relationnelle des comportements sexuels, in ANRS (ed.), *Connaissances, représentations, comportements, sciences sociales et prévention du sida*, Paris, ANRS, coll. « Sciences sociales et sida », 1994.
- Apostolidis T., Les représentations sociales de la sexualité et les comportements face au sida dans une population de jeunes adultes, une comparaison France/Grèce, in N. Bajos, M. Bozon, A. Giami, V. Doré, Y. Souteyrand (eds), *Sexualité et sida*, Paris, ANRS, coll. « Sciences sociales et sida », 1995.
- Arruda A., Sexualidade e informação: recado dos adolescentes paraibanos, in V. Paiva (ed.), *Em tempos de AIDS: viva a vida — sexo seguro, prevenção, drogas, adolescentes, mulheres, apoio psicológico aos portadores*, São Paulo, Summus, 1993.
- Audigier et al., *Représentations des élèves et enseignement*, Paris, INRP, coll. « Rapports de recherche », 1986, 12.
- Ayestaran S. (ed.), *Psicología de la enfermedad mental: ideología y representación social de la enfermedad mental*, Bilbao, Universidad del País Vasco, 1985.
- Ayestaran S., La representación social del nacionalismo vasco, in P. Ibarra (ed.), *Ideología y nacionalismo*, Victoria, Instituto de Estudios sobre Nacionalismos Comparados, 1992.
- Baechler J., *Qu'est-ce que l'idéologie?*, Paris, Gallimard, 1976.
- Banchs M., *Las representaciones sociales: un análisis comparativo*, Caracas, Servicio de Publicaciones, Escuela de Psicología, 1985.
- Banchs M., Las representaciones sociales: sugerencias sobre una alternativa teórica y un rol posible para los psicólogos sociales en Latinoamérica, in B. Jimenez (ed.), *Aportes Críticos a la Psicología en Latinoamérica*, Guadalajara, Editorial Universidad de Guadalajara, 1990.
- Banisoni M., Manneti L., Tanucci G., *Le rappresentazioni sociali*, Rome, Bulzoni, 1986.
- Barbichon G., La diffusion des connaissances scientifiques et techniques, in S. Moscovici, *Introduction à la psychologie sociale*, Paris, Larousse, 1972.
- Barjonet P. E., Représentations sociales de l'intervention de l'Etat dans le

- champ de la sécurité routière, *Actes du Colloque de Royaumont: Transports et Société*, Paris, Economica, 1980.
- Barjonet P. E., *Vitesse, risque et accident. Psychologie de la sécurité*, Caen, Paradigme, 1988.
- Beauvois J.-L., Joule A., Monteil J.-M. (eds), *Perspectives cognitives et conduites sociales, 2: Représentations et processus socio-cognitifs*, Cousset, Del Val, 1989.
- Belisle C., Schiele B. (eds), *Les savoirs dans les pratiques quotidiennes. Recherche sur les représentations*, Paris, CNRS, 1984.
- Belleli G. (ed.), *La représentation sociale de la maladie mentale*, Napoli, Liguori, 1987.
- Belleli G. (ed.), *L'altra malattia. Come la società pensa la malattia mentale*, Napoli, Liguori, 1994.
- Berger P. L., Luckman T., *The social construction of reality*, New York, Doubleday & Company, 1966.
- Betocchi G. V. (ed.), Problemi di metodologia di studio delle rappresentazioni sociali, *Psicologia e Società*, numéro spécial, 1986, 1.
- Bhavnani K., *Talking Politics: A Psychological Framing for Views from Youth in Britain*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991.
- Billig M., *Arguing and Thinking: A Rhetorical Approach to Social Psychology*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987.
- Billig M., *Ideology and Opinions*, London, Sage, 1991.
- Bonnes M., La rappresentazione cognitiva dello spazio ambientale come possibile « concetto-cerniera » tra lo psichico e il sociale, in P. Armerio, G. P. Quaglino (eds), *Mente e società nella ricerca psicologica*, Torino, Book Store, 1980.
- Borel M. J., Textes et construction des objets de connaissance, in C. Reuchler (ed.), *L'interprétation des textes*, Paris, Editions de Minuit, 1989.
- Bosio A. C., Pagnin A., Sapere scientifico, senso comune, rappresentazioni sociali, in P. Di Blasio, L. Venini (eds), *Competenze cognitive e sociali*. Milano, Vita e Pensiero, 1992.
- Bosio A. C., Cesa-Bianchi M., Pagnin A., *I giovani e lo scambio sociale sull'AIDS. Le conoscenze, le rappresentazioni, gli orientamenti di prevenzione*, Milano, Franco Angeli, 1993.
- Bourdieu P., *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982.
- Breckwell G., Canter D. (eds), *Empirical Approaches to Social Representations*, Oxford, Oxford University Press, 1993.
- Bruner J., Haste H. (eds), *Making Sense: The Child's Construction of the World*, London and New York, Methuen, 1987.
- Cahiers internationaux de Psychologie sociale*, numéro spécial, *Approches actuelles des représentations sociales: Réflexions et avancées théoriques. Aspects méthodologiques*, 1995, n° 28.
- Cahiers internationaux de Psychologie sociale*, numéro spécial, *Approches actuelles des représentations sociales: Travaux et recherches sur le terrain*, 1996, n° 29.
- Carugati F., Everyday ideas, theoretical models, and social representations: the case of intelligence and its development, in G. R. Semin,

- K. J. Gergen (eds), *Everyday Understanding: Social and Scientific Implications*, London, Sage, 1990.
- Chaib M., Orfali B. (eds), *Sociala representationer. Om vardagsvetandets sociala fundament*, Göteborg, Daidalos, 1995 (en suédois).
- Chombart de Lauwe M.-J., *Un monde autre: l'enfance. De ses représentations à son mythe*, Paris, Payot, 1971.
- Chombart de Lauwe M.-J., Bellan C., *Enfants de l'image, enfants personnages des médias, enfants réels*, Paris, Payot, 1979.
- Chombart de Lauwe P.-H. et al., *La femme dans la société. Son image dans différents milieux sociaux*, Paris, CNRS, 1963.
- Chombart de Lauwe P.-H., *Images de la culture*, Paris, Editions Ouvrières, 1966.
- Clémence A., Lorenzi-Cioldi F., La recherche sur les représentations sociales: les pratiques d'analyse des données, in J.-C. Deschamps, J.-L. Beauvois (eds), *Des attitudes aux attributions. Sur la construction de la réalité sociale*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1996.
- Colucci F. P., *Giovani nel labirinto. Rappresentazioni socioprofessionali: al termine della scuola secondaria superiore*, Milano, Franco Angeli, 1989.
- Comby L., Devos T., Deschamps J.-C., Représentations sociales du sida, in J.-C. Deschamps, J.-L. Beauvois (eds), *Des attitudes aux attributions. Sur la construction de la réalité sociale*. Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1996.
- Dann H. D., Pädagogisches Verstehen: Subjektive Theorien und erfolgreiches Handeln von Lehrkräften, in K. Reusser, M. Reusser (eds), *Verstehen lernen. Verstehen lehren, Verstehen als psychologischer Prozeß und als didaktische Aufgabe*, Berne, Huber, 1991.
- Darre J.-P., *La parole et la technique. L'univers de pensée des éleveurs du Ternois*, Paris, L'Harmattan, 1985.
- De La Soudière M., *L'hiver. A la recherche d'une morte-saison*, Lyon, La Manufacture, 1987.
- De Polo M., Sarchielli G., *Psicologia della disoccupazione*, Bologna, Il Mulino, 1987.
- De Rosa A. M., The social representations of mental illness in children and adults, in W. Doise, S. Moscovici (eds), *Current Issues in European Social Psychology*, vol. II, Cambridge, Cambridge University Press, 1987.
- De Rosa A. M., La società e il malato mentale: opinioni, atteggiamenti, stigmatizzazioni e pregiudizi/Agenzie di socializzazione e rappresentazioni della malattia mentale in età evolutiva, in G. Bellelli (ed.), *L'altra malattia*, Napoli, Liguori, 1994.
- De Rosa A. M., *Se per la strada incontri un matto. Sviluppo dei sistemi di credenze e risposta sociale alla devianza in bambini e adolescenti*, Roma, Melusine, 1994.
- De Rosa A. M., Reality changes faster than research. National and supranational identity in Social Representations of European Community in the context of changes in international relations, in G. Breakwell, E. Lyons (eds.), *Changing European Identities. Advances in Social Psychology*, Pergamon Press, 1996.

- De Rosa A. M., Turisti di sei nazionalità per la prima volta nella « città eterna »: « place identity » e rappresentazioni sociali di Roma e del suo centro storico, in A. Nenci (ed.), *Conoscere e rappresentare la città*, Milano, Ed. Sapiens, 1996.
- Deconchy J.-P., *Orthodoxie religieuse et sciences humaines*, La Haye, Mouton, 1980.
- Deconchy J.-P., Systèmes de croyances et représentations idéologiques, in S. Moscovici (ed.), *Psychologie sociale*, Paris, PUF, 1984.
- Deconchy J.-P., Conduites sociales, comparaison sociale et représentation du patrimoine comportemental commun à l'homme et à l'animal, in J.-L. Beauvois, R. Joule, J.-M. Monteil (eds), *Perspectives cognitives et conduites sociales*, Cousset, Del Val, 1987.
- Desautels J., Avadon M., Larochelle M., *La représentation de la science véhiculée par les programmes d'enseignement des sciences du ministère de l'Éducation au secondaire*, Collection du Laboratoire de Recherche sociologique de l'Université Laval, 1988.
- Deschamps J.-C., Beauvois J.-L., Attitudes et représentations sociales, in J.-C. Deschamps, J.-L. Beauvois (eds), *Des attitudes aux attributions. Sur la construction de la réalité sociale*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1996.
- Di Giacomo J. P., *Rappresentazioni sociali e movimento collettivi*, Napoli, Liguori, 1985.
- Doise W., Relations et représentations intergroupes, in S. Moscovici (ed.), *Introduction à la psychologie sociale*, vol. 2, Paris, Larousse, 1973.
- Doise W., Palmonari A. (eds), *Textes de base en psychologie: L'étude des représentations sociales*, Paris, Delachaux & Niestlé, 1986.
- Doise W., Les représentations sociales, in C. Bonnet, R. Ghiglione, T. F. Richard (eds), *Traité de psychologie cognitive*, Paris, Dunod, 1990.
- Doise W., Clémence A., Lorenzi-Cioldi F., *Représentations sociales et analyses de données*, Presses Universitaires de Grenoble, 1992.
- Dorai M., Représentations de l'Europe. Comparaison de deux groupes: jeunes et adultes, in C. Tapia (ed.), *Les jeunes et l'Europe*, numéro spécial *Littérature et Nation*, 1995.
- Durkheim E., Représentations individuelles et représentations collectives, 1898, in *Sociologie et philosophie*, Paris, PUF, 1967.
- Duveen G., Lloyd B. (eds), *Social Representation and the development of knowledge*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989.
- Éducation permanente*, numéro spécial: *Représentations et apprentissages chez les adultes*, 1994, vol. 119.
- Ehrlich J. (ed.), Les représentations, *Psychologie française*, numéro spécial, 1985, 30, n° 3/4.
- Elejabarrieta F., Las representaciones sociales, in F. Elejabarrieta (ed.), *Psicología social sociocognitiva*, Bilbao, Desclée de Brouwer, 1991.
- Elejabarrieta F., Le concept de représentation sociale, in J.-C. Deschamps, J.-L. Beauvois (eds), *Des attitudes aux attributions. Sur la construction de la réalité sociale*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1996.
- Emiliani F., Molinari L., *Rappresentazioni e affetti*, Milano, Raffaello Cortina, 1995.

- Emiliani F., Gelati M., Molinari L. (eds), *Il bambino nella mente e nelle parole delle madri*, Firenze, Nuova Italia, 1989.
- Emiliani F., Zani B., Carugati F., From International Strategies to Social Representation, in P. Robinson (ed.), *Communication in Development*, London Academic Press, 1981.
- Emiliani F., Palmonari A., Ricci-Bitti P., Zani B., Dalla rappresentazione sociale al comportamento finalizzato: studio di campo su una istituzione educativa, in P. Amerio, G. P. Quaglino (eds), *Mente e società nella ricerca psicologica*, Torino, Book Store, 1980.
- Enriquez E., Rouchy J.-C. (eds), Représentations sociales, *Connexions*, numéro spécial, 1988, 1, n° 51.
- Farr R. M., Les représentations sociales, in S. Moscovici (ed.), *Psychologie sociale*, Paris, PUF, 1984.
- Farr R. M. (ed.), *Social Representations. Special Issue. Journal for the Theory of Social Behavior*, 1987, 17, n° 4.
- Farr R. M., Moscovici S., On the nature and role of representations in self's understanding of others and of self, in M. Cook (ed.), *Progress in Person Perception*, London, Methuen, 1984.
- Farr R. M., Moscovici S. (eds), *Social Representations*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984.
- Fischer G. N., La représentation sociale, in G. N. Fischer, *Les concepts fondamentaux de la psychologie sociale*, Paris, Dunod, 1987.
- Flahaut F., *La parole intermédiaire*, Paris, Le Seuil, 1978.
- Flament C., Pratiques et représentations sociales. in J.-L. Beauvois, R. Joule, J.-M. Monteil (eds), *Perspectives cognitives et conduites sociales*, Cousset, Del Val, 1987.
- Flick U. (ed.), *La perception quotidienne de la santé et la maladie. Théories subjectives et représentations sociales*, Paris, L'Harmattan, 1993.
- Flick U., Wissen, Regeln, Handeln. Individuelle und soziale Modelle der Repräsentation von Erfahrungswissen als Basis regelgeleiteten Handelns, in G. Juttemann (ed.), *Individuelle und soziale Regeln des Handelns*, Heidelberg, Asanger, 1991.
- Flick U., *Psychologie des technisierten Alltags. Soziale Konstruktion und Repräsentation technischen Wandels in verschiedenen kulturellen Kontexten*, Opladen, Westdeutscher Verlag, 1996.
- Fodor J. A., *Representations: Philosophical essays on the foundations of cognitive science*, Brighton, Harvester Press, 1981.
- Forgas J. P., Episode Cognition: Internal representations of interaction routines, in L. Berkowitz (ed.), *Advances in experimental social psychology*, New York, Academic Press, 1982.
- Fraser C., Gaskell G. (eds), *The social psychological study of widespread beliefs*, Oxford, Oxford University Press, 1990.
- Fronty C., Mentalités, représentations sociales et idéologies, in *Technologies, idéologies et pratiques*, 1990, 1-4.
- Fuhrer U., Kaiser F. G., Seiler I., Maggi M., From social representations to environmental concern: The influence of face-to-face vs. mediated communication, in U. Fuhrer, *Ökologisches Handeln als sozialer Prozess*, Basel, Birkhäuser, 1995.

- Galli I., Nigro G., La rappresentazione sociale della guerra, in A. Pagnin, *Pensare la pace. Ricerche psicologiche su pace e guerra*, Milano, Angeli ed., 1992.
- Garnier C. (ed.), *Le corps rassemblé: pour une étude perspective interdisciplinaire et culturelle de la corporéité*, Montréal, Editions Agence d'Arc, 1991.
- Garnier C., Recherche en éducation et représentations sociales: Quel apport? Actes du colloque 4^e Congrès de l'Association canadienne francophone des doyens et doyennes et directrices et directeurs d'éducation (AFDEC), *L'éducation en recherche, les nouveaux défis*, 1995.
- Gergen K. J., Gergen M. M., *Social Psychology*, New York, Harcourt Brace Jovanovich Inc., 1981.
- Giami A., Représentations de la sexualité et représentations des partenaires à l'époque du sida, in N. Bgjos, M. Bozon, A. Giami, V. Doré, Y. Souteyrand (eds.), *Sexualité et sida*, Paris, ANRS, coll. «Sciences sociales et sida», 1995.
- Giami A., Veil C., *Des infirmières face au sida. Représentations et conduites, permanence et changements*, Paris, INSERM, 1994.
- Giami A., Humbert-Viverat C., Laval D., *L'ange et la bête. Représentation de la sexualité des handicapés mentaux*, Paris, Ed. du CTNERHI, 1983.
- Giami A., Korpès J.-L., Lavigne C., Scelles R., Pluralité des représentations du handicap, in S. Aymé, J.-C. Henrard., A. Colvez, J.-F. Ravaud, O. Sabouraud, A. Triomphe, *Handicap et vieillissement. Politiques publiques et pratiques sociales*, Paris, INSERM, 1996.
- Gilly M., *Maîtres-élèves: rôles institutionnels et représentations*, Paris, PUF, 1980.
- Gilly M., Institutional roles, partner's representations and attitudes in educational interactions, in E. De Corte, J. G. L. C. Lodewijks, P. Parmentier, P. Span (eds), *Learning and instruction*, Oxford Leuven, Pergamon Books LTD, 1986.
- Gilly M., L'élève vu par le maître: influences socio-normatives dans l'exercice du rôle professionnel, in J. M. De Ketele (ed.), *L'évaluation: approche descriptive ou prescriptive*, Bruxelles, De Boek-Wesmael, 1986.
- Godelier M., *L'idéal et le matériel. Pensée, économie, sociétés*, Paris, Fayard, 1984.
- Gorin M., *A l'école du groupe: heurs et malheurs d'une innovation éducative*, Paris, Dunod, 1980.
- Gosling P., Qui est responsable de l'échec scolaire?, *Représentations sociales, attributions et rôle de l'enseignant*, Paris, PUF, 1992.
- Gourevitch J.-P., *L'imagerie politique*, Paris, Flammarion, 1980.
- Grize J.-B., *Logique et langage*, Paris, Ophrys, 1990.
- Grize J.-B., Vergès P., Silem A., *Les salariés face aux nouvelles technologies. Vers une approche socio-logique des représentations sociales*, Paris, CNRS, 1988.
- Guimelli C., Pratiques nouvelles et transformation sans rupture d'une représentation sociale: la représentation de la chasse et de la nature, in J.-L. Beauvois, R. Joule, J.-M. Monteil (eds), *Perspectives cognitives et conduites sociales*, 2, Cousset, Del Val, 1989.

- Guimelli C. (ed.), *Structures et transformations des représentations sociales*, Lausanne, Delachaux & Niestlé, 1994.
- Harre A., *Pronouns and people*, Oxford, Blackwell, 1990.
- Herzlich C., *Santé et maladie. Analyse d'une représentation sociale*, Paris, Mouton, 1969.
- Herzlich C., La représentation sociale, in S. Moscovici (ed.), *Introduction à la psychologie sociale*, vol. 1, Paris, Larousse, 1972.
- Huguet M., *Les femmes dans les grands ensembles : de la représentation à la mise en scène*, Paris, CNRS, 1971.
- Hurtig M.-C., Pichevin M.-F. (eds), *La différence des sexes. Questions de psychologie*, Paris, Tierce, 1986.
- Ibanez Gracia T. (ed.), *Ideologias de la vida cotidiana. Psicología de las representaciones sociales*, Barcelona, Sendai, 1988.
- Jodelet D., Les représentations socio-spatiales de la ville, in P. H. Derycke (ed.), *Conceptions de l'espace*, Paris, Université de Paris X, 1982.
- Jodelet D., La représentation du corps, ses enjeux privés et sociaux, in J. Hainard et R. Kaehr (eds), *Le corps en jeu*, Neuchâtel, Musée d'ethnographie, 1983.
- Jodelet D., A propos des attitudes à l'égard de la science, in M. Tubiana, Y. Pellicier, A. Jacquart (eds), *Images de la science*, Paris, Economica, 1984.
- Jodelet D., Représentations et idéologie, in J.-L. Beauvois, R. Joule, J.-M. Monteil (eds), *Perspectives cognitives et conduites sociales*, Cousset, Del Val, 1987.
- Jodelet D., Sono innocenti ma contaminano: una ricerca sull'inserimento degli handicappati mentali in famiglie di un villaggio rurale, in A. Palmolari (ed.), *Gli handicappati mentali ed il lavoro: inserimento, risultati, resistenze*, Padova, Giuffrè, 1987.
- Jodelet D., *Folies et représentations sociales*, Paris, PUF, 1989. (Trad. anglaise: *Madness and Social Representations*, London, Harvester Wheatsheaf, 1991.)
- Jodelet D., Les représentations sociales, in *Grand Dictionnaire de la psychologie*, Paris, Larousse, 1991.
- Jodelet D., Moscovici S., numéro spécial sur Les représentations sociales, *Revue internationale de Psychologie sociale*, 1990, 3, n° 3.
- Jodelet D., *La rappresentazioni sociali*, Napoli, Liguori, 1992.
- Jodelet D., Relationships between indigenous psychologies and social representations, in J. Berry, U. Kim (eds), *Indigenous Psychologies*, Cross-cultural psychology monographs, 1993.
- Jodelet D., Le corps, la personne et autrui, in S. Moscovici (ed.), *Psychologie sociale des relations à autrui*, Paris, Nathan, 1994.
- Jodelet D., Représentations sociales: phénomènes, concept et théorie, in S. Moscovici (ed.), *Psychologie sociale*, Paris, PUF, 1984.
- Jodelet D., Ohana J., Rappresentazioni sociali dell'allattamento materno: una pratica sanitaria tra natura e cultura, in G. Petrillo (ed.), *Psicologia sociale della salute. Salute e malattia come costruzioni sociali*, Naples, Liguori, 1996.
- Jodelet D., Ohana J., Biadi A., Rikou E., Représentations de la contagion

- et sida, in ANRS (ed.) *Connaissances, représentations, comportements. Sciences sociales et prévention du sida*, Paris, ANRS, coll. «Sciences sociales et sida», 1994.
- Jovchelovich S., Guareschi P. (eds), *Textos em Representações Sociais*, Brésil, Petropolis, Vozes, 1994.
- Kaës R., *Images de la culture chez les ouvriers français*, Paris, Ed. Cujas, 1968.
- Kaës R., *L'appareil psychique groupal. Constructions du groupe*, Paris, Dunod, 1976.
- Kaës R., *L'idéologie, études psychanalytiques. Mentalité de l'idéal et esprit de corps*, Paris, Dunod, 1980.
- Kozakai T., Perez Siller J., Les regards sur l'Autre: esquisse d'atlas des discours scolaires, in J. Perez Siller (ed.), *La découverte de l'Amérique*, Paris, L'Harmattan, 1992.
- Lage E., Eléments de la représentation sociale du sida chez les enfants de 10 à 14 ans, in ANRS (ed.), *Connaissances, représentations, comportements. Sciences sociales et prévention du sida*, Paris, ANRS, coll. «Sciences sociales et sida», 1994.
- Lahlou S., Ce que m'a dit le grand Robert sur la magie alimentaire, in C. Fischler (ed.), *Manger magique*, Autrement, série Mutations/Mangeurs, 1994, 149.
- Lahlou S., Lexical analysis: an approach to social representations of food. Proceedings of the European Interdisciplinary Meeting, *Current Research into Eating Practices*, Ernährungs-Umschau, 1995, vol. 42.
- Lahlou S., Qualitative market research and product development: representations of food and marketing challenges, in L. Dubé, J.-L. Le Bel, C. Tougas, V. Troche (eds), *Proceedings from «Health and Pleasure at the Table»*, Montréal, Canada, EAMAR, 1995.
- Lahlou S., Experts, industriels, médias, consommateurs, institutions: comment les représentations des acteurs et le marché se co-construisent, in I. Giachetti (ed.), *Identités des mangeurs, images des aliments*, Paris, Polytechnica, 1996.
- Lahlou S., La modélisation de représentations sociales à partir de l'analyse d'un corpus de définitions, Institut national de la Langue française, in E. Martin (ed.), *Informatique textuelle*, Paris, Didier Erudition, 1996.
- Laplantine F., *La description ethnographique*, Paris, Nathan, 1996.
- Lavigne C., Les représentations des «médicaments contre la folie» au Venezuela: croyance et observance, in J. Lasselain (ed.), *Profession: pharmacien, le regard des sciences sociales*, Paris, Imothep/Médecine/Science, 1995.
- Lavigne C., Giami A., La représentation du handicap en tant que menace ou en tant que bienfait, in S. Ionescu (ed.), *L'intégration des personnes présentant une déficience intellectuelle*, Québec, Editions Déry, 1993.
- Ledrut R., *Les images de la ville*, Paris, Anthropos, 1973.
- Lefebvre H., *La présence et l'absence: contribution à la théorie des représentations*, Tournai, Casterman, 1980.
- Leventhal H., Meyer D., Nerenz D., The Common Sense representations of illness danger, in S. Rachman (ed.), *Medical Psychology*, Oxford, Pergamon Press, 1980.

- Lidvan P., Chômage et représentations sociales, in C. Lévy-Lebover, J.-C. Sperandio (eds), *Traité de psychologie du travail*, Paris, PUF, 1987.
- Lipiansky E., *L'âme française ou le national libéralisme*, Paris, Anthropos, 1979.
- Lloyd B., Social representation of gender, in J. Bruner, H. Haste (eds), *Making sense: The child's construction of the world*, London, Methuen, 1987.
- Lloyd B., Duveen G., The re-construction of social knowledge in the transition from sensorimotor to conceptual activity: The gender system, in A. Gellatly, D. Rogers, J. Sloboda (eds), *Cognition and Social Worlds*, Oxford, Oxford University Press, 1988.
- Lloyd B., Duveen G., Social representations and the development of knowledge, in J.-P. Forgas, J.-M. Innes (eds), *Recent Advances in Social Psychology: An International Perspective*, Amsterdam, Elsevier, 1989.
- Lloyd B., Duveen G., The Development of social representations, in C. Pratt, A. Garton (eds), *Systems of representations in children: development and use*, New York, John Wiley & Sons, 1993.
- Lorenzi-Cioldi F., *Hommes et femmes: semblables ou différents*, Presses Universitaires de Grenoble, 1988.
- Lorenzi-Cioldi F., *Les androgynes*, Paris, PUF, 1994.
- Maggi J., Mugny G., Les préconstruits des tâches d'influence, in G. Mugny, D. Oberlé, J.-L. Beauvois (eds), *Relations humaines, groupes et influence sociale*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1995.
- Maho J., *L'image de l'autre chez les paysans*, Paris, Le Champ du possible, 1974.
- Maisonneuve J., Recherches diachroniques sur une représentation sociale: persistance et changement dans la caractérisation de l'« homme sympathique », *Monographies Françaises de Psychologie*, Editions du CNRS, 1978.
- Mandler J.-M., Représentation, in J. H. Flavell, E. M. Markeman (eds), *Cognitive development*, vol. 3 of P. Mussen (ed.), *Manuel of Child Psychology*, New York, J. Wiley, 1983.
- Mannetti L. (ed.), *L'AIDS nell'immaginario collettivo*, Milano, Angeli, 1992.
- Marbeau L., Audigier F. (eds), *Seconde rencontre nationale sur la didactique de l'histoire et de la géographie* (table ronde sur le concept de représentation dans différentes sciences de l'homme et de la société), Paris, INRP, 1987.
- Markantonis J., Rigas A. V. (eds), *Social Representations and Social Problems*, Athènes (à paraître).
- Markova I., Farr R. M. (eds), *Representations of Health, Illness and Handicap*, Church, Harwood Academic Publishers, 1995.
- Michelat G., Simon M., *Classes, religion et comportements politiques*, Paris, Editions Sociales, 1977.
- Milgram S., Jodelet D., Psychological maps of Paris, in H. M. Proshansky, W. H. Ittelson, L. G. Rivlin (eds), *Environmental Psychology: People and their physical settings*, New York, Holt, Rinehart & Winston, 1976 (2^e éd.).
- Moliner P., *Images et représentations sociales. De la théorie des représenta-*

- tions à l'étude des images sociales*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1996.
- Mollo S., Représentations et images respectives que se font des deux autres partenaires: les enfants, les parents, les maîtres, in M. Debesse, G. Miaret, *Traité des sciences pédagogiques*, 6, Paris, PUF, 1974.
- Mollo S., *La sélection implicite à l'école*, Paris, PUF, 1986.
- Morin M., Les espaces d'évolution des représentations sociales du sida, in ANRS (ed.), *Connaissances, représentations, comportements. Sciences sociales et prévention du sida*, Paris, ANRS, coll. « Sciences sociales et sida », 1994.
- Morin M., Représentations sociales et prévention du sida, in N. Basabe, R. Usieto, J.-C. Deschamps, H. Paicheler (eds), *El desafío del sida*, Madrid, Fundamentos, 1996.
- Morin M., Joule R., Représentations sociales et engagement: recherches psychosociales en milieu scolaire sur les modifications de conduites des jeunes en relation au sida, in N. Bajos, M. Bozon, A. Giami, V. Doré, Y. Souteyrand (eds), *Sexualité et sida*, Paris, ANRS, coll. « Sciences sociales et sida », 1995.
- Morvan J. S., *Représentations des situations de handicap et d'inadaptation chez les éducateurs spécialisés, les assistants de service social et les enseignants spécialisés en formation*, 2 vol., Paris, Publications du CTNERHI, PUF, 1988.
- Morvan J. S., Paicheler H. (eds), *Représentations et handicaps*, Publications du CTNERHI, PUF, 1990.
- Moscovici S., *La psychanalyse, son image et son public*, Paris, PUF, 1961 (2^e éd., 1976).
- Moscovici S., On social representations, in J. P. Forgas (ed.), *Social cognition: Perspectives on everyday understanding*, London, Academic Press, 1981.
- Moscovici S., The coming era of social representations, in J. P. Codol, J. P. Leyens (eds), *Cognitive approaches to social behaviour*, The Hague, Nijhoff, 1982 (trad. franç., in W. Doise, A. Palmonari (eds), *Textes de base en psychologie: l'étude des représentations sociales*, Paris, Delachaux & Niestlé, 1986).
- Moscovici S., Doise W., Sociale Repräsentanzen, Begriffe, Konzept und neuere Forschungen, in S. Höffling, W. Butollo (eds), *Psychologie für Menschenwürde und Lebensqualität*, Bonn, Deutscher Psychologen Verlag, 1990.
- Moscovici S., Hewstone M., Social representation and social explanation: from the « naive » to the « amateur » scientist, in M. Hewstone (ed.), *Attribution theory. Social and functional extensions*, Oxford, Blackwell Publ., 1983.
- Moscovici S., Hewstone M., De la science au sens commun, in S. Moscovici (ed.), *Psychologie sociale*, Paris, PUF, 1984.
- Mugny G., Carugati F., *L'intelligence au pluriel: les représentations sociales de l'intelligence et de son développement*, Cousset, Del Val, 1985.
- Mugny G., Papastamou S., Les styles de comportement et leur représentation sociale, in S. Moscovici (ed.), *Psychologie sociale*, Paris, PUF, 1984.

- Nascimento-Schulze C., Social representations of death: a study with cancer patients, family members, and healthy individuals, in L. B. Brown (ed.), *Religion, personality, and mental health*, New York, Springer, 1993.
- Netchine-Grynberg G., L'individuel et le collectif dans les représentations psychologiques de la diversité de l'être humain, in L. Poliakov (ed.), *Ni juif ni grec*, Paris, Mouton, 1978.
- Nigro G., Galli I., La rappresentazione sociale del potere, in A. Quadrio, L. Venini (ed.), *Potere e relazioni sociali e politiche*, Milano, Vita e Pensiero, 1989.
- Nigro G., Galli I., Poderico C., *I bambini e il nucleare. Genesi ed evoluzione di una rappresentazione sociale*, Milano, Giuffrè, 1989.
- Nimier J., *La relation aux mathématiques: attitudes et représentations*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1988.
- Paez D. et al., Psicología de las enfermedades mentales: representaciones sociales e interacciones en los módulos de Vizcaya, in Osasunketa (ed.), *Sociología de la salud*, Vitoria, Publicaciones del Gobierno Vasco, 1983.
- Paez D. (ed.), *Pensamiento, individuo y sociedad. Cognición y representación social*, Madrid, Fundamentos, 1987.
- Paez D., San Juan C., Romo I., Vergara A., *Sida: Imagen y Prevención: Actitudes, Representaciones sociales y conducta preventiva ante el sida*, Madrid, Editorial Fundamentos, 1991.
- Paez D., Vergara A., Achucarro C., Igartua J., Velasco C., Conoscenza sociali delle emozioni: concetti naturali, prototipici, schemi e rappresentazioni sociali di emozioni, in G. Bellelli (ed.), *Sapere e Sentire*, Napoli, Mente e Società, Liguori, 1994.
- Paicheler H., L'épistémologie du sens commun, in S. Moscovici (ed.), *Psychologie sociale*, Paris, PUF, 1984.
- Pailhous J., *La représentation de l'espace urbain*, Paris, PUF, 1970.
- Palmer J. E., Fundamental aspects of cognitive representation, in E. Rosow, B. Lloyd (eds), *Cognition and categorizations*, Hillsdale, NJ, Erlbaum, 1978.
- Palmonari A. (ed.), *Psicologi*, Bologna, Il Mulino, 1981.
- Palmonari A., *Processi simbolici e dinamiche sociali*, Bologna, Il Mulino, 1989.
- Palmonari A., Atteggiamenti e Rappresentazioni Sociali, in R. Trentin (ed.), *Gli atteggiamenti sociali*, Torino, Boringhieri, 1991.
- Palmonari A., Pombeni M. L., Zani B., Social representation and professionalization of psychologists, in W. Doise, S. Moscovici (eds), *Current issues in European Social Psychology*, vol. II, Cambridge, Cambridge University Press, 1987.
- Parker I., *The Crisis in Modern Social Psychology, and how to end it*, London, Routledge, 1989.
- Parker I., The abstraction and representation of Social Psychology, in I. Parker, J. Shotter (ed.), *Deconstructing Social Psychology*, London, Routledge, 1990.
- Percheron A., *L'univers politique des enfants*, Paris, Presses de la Fondation nationale des Sciences politiques, 1974.

- Percheron A., Bonnal F., Boy D., Dehan N., Grunberg G., Subileau F., *Les 10-16 ans et la politique*, Paris, Presses de la Fondation nationale des Sciences politiques, 1978.
- Pirttilä-Backman A. M., *The social psychology of knowledge reassessed: Toward a new delineation of the field with empirical substantiation*, Helsinki, Suomalainen Tiedeakatemia, 1994.
- Plon M., Jeux et conflits, in S. Moscovici (ed.), *Introduction à la psychologie sociale*, vol. I, Paris, Larousse, 1972.
- Ponzo E. (ed.), *Il bambino semplificato o inesistente*, Roma, Bulzoni, 1977.
- Purkhardt S. C., *Transforming social representations: A social psychology of common sense and science*, London, Routledge, 1993.
- Quaglino G. P., Rappresentazioni sociali tra gruppi religiosi, in P. Amerio, G. P. Quaglino (eds), *Mente e società nella ricerca psicologica*, Torino, Book Store, 1980.
- Quaglino G. P., *Temi di ricerca in psicologia sociale: rappresentazione e intergruppo*, Torino, Giappichelli, 1982.
- Reigota M., *Meio ambiente e representao social*, São Paulo, Cortez editora, 1995.
- Riffault H., Le travail et la représentation sociale de l'économie, in H. Riffault (ed.), *Les valeurs des Français*, Paris, PUF, 1994.
- Rime B., Langage et communication, in S. Moscovici (ed.), *Psychologie sociale*, Paris, PUF, 1984.
- Robert P., Faugeron C., *La justice et son public. Les représentations sociales du système pénal*, Paris, Masson, 1978.
- Robert P., Lambert T., Faugeron C., *Image du viol collectif et reconstruction d'objet*, Paris, Masson, 1976.
- Rodriguez A., Marques J., Sousa E., *A representação social da justiça em Portugal- uma análise psico-social da percepção do aparelho judiciário*, Lisboa, Instituto de Pesquisa Social Damiao de Gois, 1985.
- Romagnoli G., Sarchielli G. (eds), *Immagini del lavoro*, Bari, De Donato, 1983.
- Roqueplo P., *Le partage du savoir*, Paris, Le Seuil, 1974.
- Rosenberg S., Sedlak A., Structural representations of implicit theory, in L. Berkowitz (ed.), *Advances in experimental social psychology*, New York, Academic Press, 1972, vol. 6.
- Rouquette M. L., *La rumeur et le meurtre*, Paris, PUF, 1992.
- Rouquette M. L., *Chaînes magiques: les maillons de l'appartenance*, Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1994.
- Rouquette M. L., *Sur la connaissance des masses*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1994.
- Rouquette M. L., Représentations et idéologie, in J.-C. Deschamps, J.-L. Beauvois (eds), *Des attitudes aux attributions. Sur la construction de la réalité sociale*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1996.
- Rouquette M. L., *Comment on voit le monde. Critique de la raison raciste*, Neuchâtel, Delachaux & Niestlé (à paraître).
- Rouquette M. L., Garnier C., *Etude sur la genèse des représentations sociales*, Montréal, Editions Logiques (à paraître).

- Rouquette M. L., Rateau P., *Introduction à l'étude des représentations sociales*, Presses Universitaires de Grenoble (à paraître).
- Sá C.P., *Nucleo Central das Representações Sociais: Teoria e Pesquisa do Nucleo Central*, Petropolis, Editoria Vozes, 1996.
- Salomon-Bayet C. (ed.), La représentation, *Les Etudes philosophiques*, numéro spécial, 1974, 1.
- Schiele B., Belisle C. (eds), Les représentations, *Communication. Information*, numéro spécial, Montréal, 1984, 6, n° 2-3.
- Schurmans M. N., Enjeux d'ombre et de lumière. Représentations de la maladie mentale, in F. Ferrarotti, W. Fischer, M. N. Schurmans, *Cheminevements sociologiques. Effets de sens*, Neuchâtel, Université de Neuchâtel, 1985, 3.
- Schurmans M. N., *Maladie mentale et sens commun*, Lausanne, Delachaux & Niestlé, 1990.
- Schurmans M. N., Négociations silencieuses à Evolène: transactions et identité sociale, in M. Blanc, M. Mormont, J. Remy, T. Storrie (eds), *Vie quotidienne et démocratie. Pour une sociologie de la transaction sociale*, Paris, L'Harmattan, 1994.
- Schurmans M. N., Dasen P. R., Vouilloz M. F., Composantes des représentations sociales de l'intelligence: Kpouebo (Côte-d'Ivoire) et Evolène (Suisse), in N. Bleichrodt, P. Drenth (eds), *Contemporary issues in Cross-cultural Psychology*, Amsterdam, Swets & Zeitlinger, 1991.
- Seoane J., Conocimiento y representación social, in J. Mayor (ed.), *Actividad humana y procesos cognitivos*, Madrid, Alhambra, 1985.
- Semin G., On the relationship between representations of theories in psychology and ordinary language, in W. Doise, S. Moscovici (eds), *Current issues in European Social Psychology*, vol. II, Cambridge, Cambridge University Press, 1987.
- Semin G. R., Gergen K. J. (eds), *Everyday understanding: Social and Scientific implications*, London, Sage, 1990.
- Social Science Information*, Symposium on social representations, 1994, n° 2.
- Soczka L., *A psicologia como representação social as practicas psicologicas vistas pelos psicologos*, Lisboa, Laboratorio nacional de Engenharia civil, 1985.
- Sperber D., *La contagion des idées*, Paris, Odile Jacob, 1996.
- Spink M. J. (ed.), *O conhecimento no cotidiano. As representações sociais na perspectiva da psicologia social*, Sao Paulo, Editora Brasiliense, 1993.
- Tapia C., Les jeunes Français et l'Europe. Représentations, attitudes, idéologie, in C. Tapia (ed.), *Les jeunes et l'Europe*, numéro spécial *Littérature et Nation*, 1995.
- Truchot D., *Face au sida. Représentations et attitudes face aux personnes séropositives et sidéennes*, Dijon, IFPTS, 1996.
- Vala J., Representações Sociais: Para uma psicologia social do pensamento social, in J. Vala, M. Monteiro (eds), *Psicologia Social*, Lisbonne, Fundação Calouste Gulbenkian, 1993.
- Vergès P., A social and cognitive approach to economic representations, in W. Doise, S. Moscovici (eds), *Current issues in European Social Psychology*, vol. II, Cambridge, Cambridge University Press, 1987.

- Von Cranach M., Doise W., Mugny G. (eds), *Social representations and the bases of social knowledge*, Berne, Huber, 1992.
- Wagner W., *Alltagsdiskurs. Die Theorie sozialer Repräsentationen*, Göttingen, Hogrefe, 1994.
- Wagner W. (ed.), Special Issue on Social Representations, *Journal for the Theory of Social Behavior*, 1996, 26, n° 2.
- Wattier P., *Le sociologue et les représentations de l'activité mentale*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1996.
- Windisch U., *Xénophobie? Analyse sociologique du discours des partisans et des adversaires des mouvements xénophobes*, Lausanne, Editions L'Age d'Homme, 1982.
- Windisch U., *Pensée sociale, langage en usage et logiques autres*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1982.
- Windisch U., *Le raisonnement et le parler quotidiens*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1985 (trad. anglaise: *Speech and Reasoning in Everyday Life*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990).
- Windisch U., *Le prêt à penser, les formes de la communication et de l'argumentation quotidiennes*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1990.
- Windisch U., Le sens des mots et le poids des représentations sociales dans les rapports entre les communautés linguistiques en Suisse, in K. Fall et V. Tremblay (eds), *Mots et représentations comme enjeux dans les problématiques de l'interethnicité et de l'interculturalité*, Presses de l'Université d'Ottawa, 1994.
- Zeegers W., *Andere tijden, andere mensen. De sociale representatie van identiteit*, Amsterdam, Bert Bakkn, 1988 (en néerlandais).

Articles

- Abric J.-C., Image de la tâche, image du partenaire et coopération en situation de jeu, *Cahiers de Psychologie*, 1970, 13, 71-82.
- Abric J.-C., Experimental study of group creativity: Task representation, group structure, and performance, *European Journal of Social Psychology*, 1971, 1, 311-326.
- Abric J.-C., L'artisan et l'artisanat: analyse du contenu et de la structure d'une représentation sociale, *Bulletin de Psychologie*, 1984, 37, 861-875.
- Abric J.-C., Faucheux C., Moscovici S., Plon H., Rôle de l'image du partenaire sur la coopération en situation de jeu, *Psychologie française*, 1967, 12, 267-275.
- Abric J.-C., Kahan J., The effects of representations and behaviour in experimental games, *European Journal of Social Psychology*, 1972, 2, 129-144.
- Abric J.-C., Mardellat R., Etude expérimentale des représentations dans une situation conflictuelle: rôle du contexte de la tâche, de la place et de la pratique des sujets dans la formation sociale, *Bulletin de Psychologie*, 1974, 27, 1-4, 146-152.
- Abric J.-C., Morin M., Recherches psychosociales sur la mobilité urbaine et les voyages interurbains, Bruxelles, *Cahiers internationaux de Psychologie sociale*, 1990, 5, 11-35.

- Abric J.-C., Vacherot G., Méthodologie et étude expérimentale des représentations sociales : tâche, partenaire et comportement en situation de jeu, *Bulletin de Psychologie*, 1975-1976, 29, 735-746.
- Ackerman W., Dulong R., Un nouveau domaine de recherche : la diffusion des connaissances scientifiques, *Revue française de Sociologie*, 1971, 12, 378-405.
- Ackermann W., Rialan B., Transmission et assimilation des notions scientifiques : une étude de la représentation de quelques faits scientifiques chez les ouvriers de l'industrie chimique, *CERP-AFPA*, Paris, 1963, 80 p.
- Ackermann W., Zygouris R., Représentation et assimilation de connaissances scientifiques, *Bulletin du CERP*, 1973-1974, 22, 1-130.
- Aissani Y., Etude expérimentale de la transformation d'une représentation sociale dans le champ politique, *Revue Internationale de Psychologie Sociale*, 1991, 3/4, 279-303.
- Aissani Y., Bonardi G., Evolution différentielle des éléments d'une représentation sociale : les apports de l'analyse de similitude, *L'Année Psychologique*, 1991, 3, 397-417.
- Aissani Y., Bonardi G., Guelfucci B., Représentation sociale et noyau central : problèmes de méthode, *Revue Internationale de Psychologie Sociale*, 1990, 3, 335-356.
- Almodovar M.-J., L'enfant enjeu de savoirs. A propos de la description psychologique des effets du divorce, *Dialogues*, 1984, 86, 59-67.
- Almodovar M. J., Les psy, le juge et l'enfant. La mobilisation des savoirs psychologiques dans l'intervention judiciaire, *Cahiers du CRIV*, 1988, 4, 62-72.
- Aman-Gainotti M., Quelques données sur l'évolution de la représentation du monde social chez les enfants de différents milieux socioculturels, *Archives de Psychologie*, 1984, 52, 17-29.
- Amaturo E., Alcune osservazioni sull'uso delle tecniche di analisi multivariata nello studio delle rappresentazioni sociali, *Psicologia e Società*, 1986, 1, 33-46.
- Amerio P., Ghiglione R., Cambiamento sociale, sistemi di rappresentazione e identità di attori vs. agenti sociali, *Giornale Italiano di Psicologia*, 1986, 13, 639-660.
- Amerio P., Ghiglione R., Construction identitaire, système de représentation et changement social, *Psychologie française*, 1985, 30, 297-307.
- Apfelbaum E., Représentations du partenaire et interactions à propos d'un dilemme du prisonnier, *Psychologie française*, 1967, 12, 287-295.
- Apostolidis T., Pratiques «sexuelles» versus pratiques «amoureuses» : fragments sur la division socioculturelle du comportement sexuel, *Sociétés*, numéro spécial *Sexualités et sida*, sous la dir. de R. Mendes-Leite, 1993, 39, 39-46.
- Archer J., Parker S., Social representations of aggression in children, *Aggressive Behavior*, 1994, 2, 101-114.
- Arnault de La Ménardière M. A., de Montmollin G., La représentation comme structure cognitive en psychologie sociale, *Psychologie française*, 1985, 30, 239-244.

- Arruda A., Representação social da saúde num bairro de Baixa Renda de Campinha Grande, Paraíba, *Revista de Psicologia*, Fortaleza, 1985, 3, 49-61.
- Arruda A., Representaciones y opiniones, o jugando con la muñeca rusa, *Revista de AVEPSO*, 1992, 1, 2, 3, 3-11.
- Augoustinos M., The mediating role of representations on causal attributions in the social world, *Social Behavior*, 1990, 5, 49-62.
- Augoustinos M., Innes J. M., Towards integration of social representations and social schema theory, *British Journal of Social Psychology*, 1990, 3, 213-231.
- Avendano C., Krause J.-M., Winkler M. I., Representaciones Sociales y Teorías Subjetivas : relevancia teórica y aplicaciones empíricas, *Psykhé*, 1993, 2, 107-114.
- Ayestaran S., Paez D., Representaciones sociales de la enfermedad mental, *Revista de la Asociación Española de Neuropsiquiatria*, 1986, 6, 95-128.
- Banchs M., *Las representaciones sociales : un análisis comparativo*, Servicio de Publicaciones, Escuela de Psicología, Caracas, 1985.
- Barjonet P. E., L'influence sociale et les représentations des causes de l'accident de la route, *Le Travail humain*, 1980, 43, 243-253.
- Barjonet P. E., Le risque et ses représentations. Éléments pour une approche psychosociologique, *Recherche, Transport, Sécurité*, 1984, 1, 29-33.
- Baubion-Broye A., Lapeyre M., Malrieu P., Remarques sur la notion de représentation sociale, *Psychologie et Education*, 1977, 3, 37-56.
- Bellelli G., Cavallaro L., Petrillo G., Ruiz C., Cooperazione e rappresentazione dei rapporti economici, *Annali della Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università di Napoli*, XXIV, 1981-1982, 547-556.
- Bellelli G., Morelli M., Petrillo G., Serino C., La rappresentazione dei rapporti economici e lo sviluppo degli orientamenti d'azioni : una ricerca a partire dal lavoro minorile, *Psicologia e Società*, 1983, 3-4, 17-27.
- Benei V., Les représentations sociales de la dot en Inde. Une étude de cas au Maharashtra, numéro spécial *Langages, symboliques, représentations*, *Cahiers internationaux de Sociologie*, 1996, vol. 100, 125-150.
- Berond G., Clemence A., Heyer G., Les apprentis : images de soi et images du monde, *Revue suisse de Sociologie*, 1985, 11, 61-90.
- Berti A. E., Bombi A. S., Lis A., The child's conceptions about means of production and their owners, *European Journal of Social Psychology*, 1982, 12, 221-239.
- Billig N., Social Representation, Objectivation and Anchoring : a Rhetorical Analysis, *Social Behaviour*, 1988, 3, 1-16.
- Blanco A., Paez D., Penin M., Romo I., Sanchez F., Representaciones sobre el Sida : Estudios empíricos desde la perspectiva de los prototipos, *Psicología de la salud*, 1993, 5, 123-157.
- Bolzmann C., Mugny G., Roux P., Comparaisons entre groupes de statut social différent : attributions sociocentriques ou logique d'une représentation sociale ?, *Social Science Information*, 1987, 1, 129-154.
- Bonardi C., de Piccoli N., Larrue J., Soubiale N., Dipendenza e interdipendenza delle rappresentazioni sociali : la rappresentazione dell'Europa e quella della politica, *Giornale Italiano di Psicologia*, 1994, 3, 399-419.

- Bonnes M., Secchiaroli G. F., Aspetti « sociospaziali » nella rappresentazione cognitiva del centro cittadino, *Ricerche di Psicologia*, 1982, 22-3, 155-169.
- Bonnes M., Secchiaroli G. F., Space and meaning of the city center cognition: An interactional approach, in *Human Relations*, 1983, 36, 23-36.
- Borel M. J., Objets de discours et pensée intuitive, *Langages*, octobre 1991.
- Bosio A. C., Il sapere del medico: fra scienza e senso comune, *Scienze dell'Interazione*, 1994, 1, 25-39.
- Boyer H., Matériaux pour une approche des représentations sociolinguistiques. Eléments de définition et parcours documentaire en diglossie, *Langue française*, 1990, 85.
- Boyer H., Mises en scène télévisuelles et acquisition des représentations ethnosocioculturelles en FLE, *Revue de Phonétique appliquée*, 1990, 95-96-97.
- Brewer M. B., Kamer R. M., The psychology of intergroup attitudes and behaviour, *Annual Review of Psychology*, 1985, 36, 219-243.
- Buendia J. M., El tratamiento de la enfermedad mental. Su representación social en la población murciana, *Psiquis*, 1985, 3-85.
- Calegari P., Le rappresentazioni sociali e la costruzione della conoscenza, *Giornale Italiano di Psicologia*, 1991, 1, 59-77.
- Campbell A., Muncer S., Sex differences in aggression: social representations and social roles, *British Journal of Social Psychology*, 1994, 33, 233-240.
- Campbell A., Muncer S., Gorman B., Sex and social representations of aggression: a communal-agentic analysis, *Aggressive Behavior*, 1993, 19, 125-136.
- Capitani M. G., Enfance idéalisée. Une recherche sur la représentation sociale de l'enfant, *Bulletin de Psychologie*, 1992-93, 409, 116-120.
- Cappozza D. et al., La rappresentazione sociale del denaro, *Quaderni di Psicologia sociale*, Padova, 1994.
- Carugatti F., Emiliani F., Molinari L., Jeux d'images et conception du développement chez l'enfant, *Bulletin de Psychologie*, 1992, 405, 232-238.
- Chaïb M., Les représentations sociales de soi chez les jeunes mal-voyants, *Bulletin de Psychologie*, 1996, 425, 510-519.
- Chebat J. C., Social representation and symbol, *International Journal of Symbolology*, 1975, 6, 38-45.
- Chombart de Lauwe M. J., La représentation des catégories sociales dominées, *Bulletin de Psychologie*, 1984, 37, 877-886.
- Clemence A., Doise W., La représentation sociale de la justice: une approche des droits dans la pensée ordinaire, *L'Année sociologique*, 1995, 52, 369-398.
- Clemence A., Doise W., de Rosa A. M., Gonzalez L., La représentation des droits de l'homme: une recherche internationale sur l'étendue et les limites de l'universalité, *Journal international de Psychologie*, 1995, 2, 181-212.
- Codol J.-P., Représentations de la tâche et comportements dans une situation sociale, *Psychologie française*, 1968, 13, 241-264.
- Codol J.-P., Notre terminologie sur l'emploi de quelques expressions concernant les activités et processus cognitifs en psychologie sociale, *Bulletin de Psychologie*, 1969, 23, 63-71.

- Codol J.-P., Représentation de soi, d'autrui et de la tâche dans une situation sociale, *Psychologie française*, 1969, 14, 217-228.
- Codol J.-P., Influence de la représentation d'autrui sur l'activité des membres d'un groupe expérimental, *L'Année psychologique*, 1970, 70, 131-150.
- Codol J.-P., La représentation du groupe, son impact sur le comportement des membres d'un groupe, et sur leurs représentations de la tâche, d'autrui, et de soi, *Bulletin de Psychologie*, 1970, 24, 111-122.
- Codol J.-P., On the system of representations in a group situation, *European J. Social Psychology*, 1974, 4, 343-365.
- Codol J.-P., On the so-called « superior conformity of the self behaviour »: Twenty experimental investigations, *European Journal Psychology*, 1975, 5, 457-501.
- Codol J.-P., Flament C., Représentations de structures sociales simples dans lesquelles le sujet est impliqué, *Cahiers de Psychologie*, 1971, 14, 203-218.
- Collins A. W., Could our beliefs be representations in our brains?, *Journal of Philosophy*, 1979, 76, 225-243.
- Comby L., Devos T., Deschamps J.-C., Représentations sociales du sida et attitudes à l'égard des personnes séropositives, *Les Cahiers internationaux de Psychologie sociale*, 1993, 17, 6-33.
- Comby L., Devos T., Deschamps J.-C., Troussier T., Représentations sociales du sida: résultats d'une enquête menée à l'île de la Réunion, *Santé publique*, 1993, 6, 52-62.
- Costalat-Founeau A. M., La dynamique représentationnelle du Soi, *Bulletin de Psychologie*, 1994, 417, 618-622.
- Costalat-Founeau A. M., La représentation professionnelle du formateur: le lien critique, le lien tremplin, le lien scénique, *L'Orientation scolaire professionnelle*, 1995, 3, 273-299.
- Coudin G., Un exemple d'adaptation au changement social: la transformation des croyances et pratiques relatives à la folie en milieu africain, *Cahiers d'Anthropologie*, 1979, 4, 1-33.
- Crabb P. B., Bielawski D., The social representation of material culture and gender in children's books, *Sex Roles*, 1994, 1-2, 69-79.
- Cukrowicz H., Duprez J.-M., Les représentations des rapports sociaux entre communautés nationales. Le cas des jeunes de Roubaix, *Revue française de Sociologie*, 1989, 2, 257-278.
- D'Houtaud A., Les représentations sociales de la santé, *Revue internationale d'Education pour la santé*, 1976, 19, 99-118 et 173-190.
- D'Houtaud A., L'image de la santé dans une population lorraine: approche psychologique des représentations de la santé, *Revue d'Epidémiologie et de Santé publique*, 1978, 26, 299-320.
- De Paolis P., Lorenzo-Cioldi F., Pombeni M. L., Il lavoro dello psicologo: l'immagine di un gruppo di studenti di psicologia, *Giornali italiani di Psicologia*, 1983, 1, 143-161.
- De Polo M., Sarchielli G., Le rappresentazioni sociali del lavoro, *Giornali di Psicologia*, 1983, 3, 501-519.
- De Rosa A. M., The development of social representations of « madman »

- and models of relations towards the «madman» from childhood to adulthood using experimental and control drawing tests, chromatic and structure indexes to pfister test and social distance scales, *Cahiers de Psychologie cognitive*, 1985, 5, 416-417.
- De Rosa A. M., Comparaison critique entre les représentations sociales et la cognition sociale, Bruxelles, *Cahiers internationaux de Psychologie sociale*, 1990, 5, 69-109.
- De Rosa A. M., Iaculo G., Struttura e contenuti della rappresentazione sociale del malato mentale in bambini, genitori ed insegnanti, *Rassegna di Psicologia*, 1988, 1.
- De Rosa A. M., Schurmans M. N., Immaginario e follia nelle rappresentazioni sociali di bambini e adolescenti di due paesi europei, *Rassegna di Psicologia*, 1990, 3, 297-340.
- De Rosa A. M., Schurmans M. N., Dessiner la folie : apports de l'analyse d'un matériel figuratif à l'étude des représentations sociales de la maladie mentale, *Education et recherche*, 1994, 2.
- De Souza L., Trindade Z. A., A representacao social das atividades profissionais do psicologo em segmentos de classe media e baixa, na cidade de Vitoria, *Psicologia Teoria e Pesquisa*, 1990, 3, 267-279.
- Deconchy J.-P., Filtres idéologiques et anthropologiques chez des «croyants» et des non-«croyants» (Etude expérimentale des représentations de la biologie «noble» et de la biologie «vile»), in J. Marx (ed.), *Athéisme et agnosticisme*, Bruxelles, Editions de l'Université de Bruxelles, 1987.
- Deconchy J.-P., Connaissance sociale du social et enveloppe cognitive globale, *Psychologie française*, 1995, 4, 389-391.
- Deconchy J.-P., Houssian P., Pham Van S., Représentations du risque dans un cas de pollution, *Bulletin de Psychologie*, 1992, 405, 210-216.
- Deconchy J.-P., De Koning M., Medioni F., Croyances, filtres cognitifs et représentations anthropologiques dominantes. Articulation «individu/espèce» dans une évaluation de la contraception, *Archives de Sciences Sociales des Religions*, CNRS, 1993, 82, 1-22.
- Deconchy J.-P., Guesdons S., Labadens A., Marquage social et perception des propriétés de la matière, *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 1994, 22, 23-32.
- Deconchy J.-P., Duyckaerts F., Godin A., Jaspard J.-M., Van der Lans J., La psychologie de la religion : inventaire de croyances, étude de représentations ou recherche de mécanismes ?, *Archives de Sciences sociales des Religions*, CNRS, 1987, 63, 2, 167-176.
- Degrada E., Ercolani A. P., Areni A., Sensales G., La rappresentazione del computer in gruppi diversi della popolazione, *Rassegna di Psicologia*, 1987, 2/3, 5-24.
- Denis M., Dubois D., La représentation cognitive : quelques modèles récents, *L'Année psychologique*, 1976, 76, 541-562.
- Desautels J., Larochelle M., Connaissance, représentation et apprentissage. Qu'est-ce qu'une connaissance dite scientifique ? Les modèles spontanés d'adolescents, *Prospective*, 1987, 23, 163-171.

- Deschamps J.-C., L'attribution, la catégorisation sociale, et les représentations intergroupes, *Bulletin de Psychologie*, 1973-1974, 27, 710-721.
- Deschamps J.-C., Doise W., Evolution des représentations inter-sexes entre 7 et 13 ans, *Revue suisse de Sociologie*, 1975, 1, 107-128.
- Despierre J., Sorel N., Approche de la représentation du chômage chez les jeunes, *Orientation scolaire et professionnelle*, 1979, 8, 347-364.
- Di Giacomo J. P., Intergroup and rejections within a protest movement. Analysis of the social representations, *European Journal of Social Psychology*, 1980, 10, 329-344.
- Di Giacomo J. P., Aspects méthodologiques de l'analyse des représentations sociales, *Cahiers de Psychologie cognitive*, 1981, 1, 397-422.
- Di Giacomo J. P., Commentaires à propos de «l'analyse de similitude» de C. Flament, *Cahiers de Psychologie cognitive*, 1981, 1, 429-432.
- Doise W., Rencontres et représentations intergroupes, *Archives de Psychologie*, 1973, 61, 303-320.
- Doise W., Images, représentations, idéologies et expérimentation psychosociologiques, *Social Science Information*, 1978, 17, 41-69.
- Doise W., Différenciation entre groupes, prototypes et représentations sociales, *Rassegna di Psicologia*, 1985, 2, 13-28.
- Doise W., Les représentations sociales : définition d'un concept, *Connexions*, 1985, 45, 245-253.
- Doise W., Représentations sociales chez des élèves : reflets du statut scolaire et de l'origine sociale, *Revue suisse de Psychologie*, 1985, 44, 67-78.
- Doise W., Pratiques scientifiques et représentations sociales : que faire de la psychologie de Piaget ?, *Cahiers du Centre de Recherche interdisciplinaire de Vaucresson*, 1987, 3, 89-108.
- Doise W., L'ancrage dans les études sur les représentations sociales, *Bulletin de Psychologie*, 1992, 405, 189-195.
- Doise W., Papastamou S., Représentations sociales des causes de la délinquance : croyances générales et cas concrets, *Déviance et Société*, 1987, 11, 153-162.
- Doise W., Weinberger M., Représentations masculines dans différentes situations de rencontres mixtes, *Bulletin de Psychologie*, 1972-1973, 26, 649-657.
- Doise W., Herrera M., Déclaration universelle et représentations sociales des droits de l'homme : une étude à Genève, *Revue Internationale de Psychologie Sociale*, 1994, 7, 87-107.
- Doise W., Meyer G., Perret-Clermont A. N., Etude psychosociologique des représentations d'élèves en fin de scolarité obligatoire, *Cahiers de la Section des Sciences de l'Education*, 1976, Université de Genève, 2, 15-27.
- Doise W., Spini D., Jesuino J.-C. et al., Values and perceived conflicts in the social representations of human rights : Feasibility of a cross-national study. Special Issue : Structuring conflicts, *Swiss Journal of Psychology*, 1994, 4, 240-251.
- Dorai M., Le noyau central d'une représentation sociale peut-il être un stéréotype ?, *Cahiers de Psychologie sociale*, 1988, 40, 28-35.

- Dorai M., La représentation sociale de l'immigré: contribution à l'étude des stéréotypes, *Revue Québécoise de Psychologie*, 1991, 1, 23-44.
- Duveen G., The Development of Social Representations of Gender, *The Japanese Journal of Experimental Social Psychology*, 1996, 3, 256-262.
- Duveen G., Lloyd B., The significance of social identities, *British Journal of Social Psychology*, 1986, 25, 219-230 et 235-236.
- Duveen G., Lloyd B., Gender as an influence on the development of scripted pretend play, *British Journal of Developmental Psychology*, 1988, 6, 89-95.
- Echegarria Echabe A., Paez Rovira D., Social representations of AIDS: the case of AIDS, *European Journal of Psychology*, 1989, 6, 543-551.
- Echegarria Echabe A., San Juan C., Ozamiz A., Representations of health, illness and medicine: coping strategies and health promoting behaviours, *British Journal of Clinical Psychology*, 1992, 31, 339-349.
- Echegarria A., Elejabarrieta F., Valencia J., Villarreal M., Représentation sociale de l'Europe et identités sociales, *Bulletin de Psychologie*, 1992, 405, 280-288.
- Echegarria Echabe A., Fernandez Guede E., Valencia J., San Juan C., Social representations of drug, causal judgments and social perception, *European Journal of Social Psychology*, 1992, 1, 73-84.
- Echegarria Echabe A., Gonzales Castro J. L., Social representation of power and democracy, attitudes towards elections and voting behaviour, *Revue internationale de Psychologie sociale*, 1993, 2, 21-46.
- Echegarria Echabe A., Fernandez Guede E., Gonzalez Castro C., Social representations and intergroup conflicts: Who's smoking here, *European Journal of Social Psychology*, 1994, 3, 339-356.
- Echegarria Echabe A., Gonzales Castro J. L., Images of Immigrants: A Study on the Xenophobia and Permeability of Intergroup Boundaries, *European Journal of Social Psychology*, 1996, 3, 341-352.
- Elejabarrieta F. J., La teoria de las representaciones sociales y su aplicación en el estudio del conocimiento social de la informática, *Boletín de Psicología*, 1987, 15, 7-31.
- Emiliani F., Azione concreta e rappresentazione sociale: uno studio su operatrici di asilo nido, *Giornale Italiano di Psicologia*, 1982, 1, 143-151.
- Emiliani F., Molinari L., From the child to one's own child: social dynamics and identities at work, *European Journal of Social Psychology*, 1994, 2, 303-316.
- Emiliani F., Zani B., Carugati F., Il bambino e l'asilo nido. Immagini e confronto, *Giornale Italiano di Psicologia*, 1982, 3, 455-468.
- Emiliani F., Molinari L., Schadee H., Una prospettiva psicosociale allo studio delle rappresentazioni: immagini di figlio e teorie dello sviluppo, *Giornale Italiano di Psicologia*, 1993, 3, 475-491.
- Emler N., Dickinson J., Children's representation of economic inequalities: the effects of social class, *British Journal of Developmental Psychology*, 1985, 3, 191-198.
- Emler N., Ohana J., Réponses au préjudice: représentations sociales enfantines, *Bulletin de Psychologie*, 1992, 405, 223-231.
- Emler N., Ohana J., Moscovici S., Children's beliefs about institutional

- roles: A cross-national study of representations of the teacher's role, *British Journal of Educational Psychology*, 1987, 57, 28-36.
- Faria L., Fontaine A.-M., Representações dos professores sobre a natureza e desenvolvimento da inteligência, *Rev. Port. de Pedagogia*, 1993, 3, 471-487.
- Farr R. M., Heider, Harré and Herzlich on health and illness: Some observations on the structure of «representations collectives», *European Journal of Social Psychology*, 1977, 7, 98-111.
- Farr R. M., The science of mental life: A social psychological perspective, *Bulletin of the Psychological Society*, 1987, 40, 1-17.
- Farr R. M., La représentation sociale: la théorie et ses critiques, *Bulletin de Psychologie*, 1992, 405, 183-188.
- Faugeron C., Robert P., Les représentations sociales de la justice pénale, *Cahiers internationaux de Sociologie*, 1976, 61, 341-366.
- Favero M. H., Tunes E., Marchi A., Representação social da matemática e desempenho na solução de problema, *Psicologia Teoria e Pesquisa*, 1991, 3, 255-262.
- Feuerhahn N., Approche des représentations sociales de l'image de soi dans l'expression graphique, *Bulletin de Psychologie*, 1985, 4-7, 267-273.
- Flahaut F., Sur le rôle des représentations supposées partagées dans la communication, *Connexions*, 1982, 30-37.
- Flament C., Représentations dans une situation conflictuelle: une étude interculturelle, *Psychologie française*, 1967, 12, 207-304.
- Flament C., Image des relations amicales dans les groupes hiérarchisés, *Année psychologique*, 1971, 71, 117-126.
- Flament C., L'analyse de similitude: une technique pour les recherches sur les représentations sociales, *Cahiers de Psychologie cognitive*, 1981, 1, 375-396.
- Flament C., Sur le pluralisme méthodologique dans l'étude de représentations sociales, *Cahiers de Psychologie cognitive*, 1981, 1, 423-429.
- Flament C., Le plaisir et la rémunération dans la représentation sociale du travail, *Les Cahiers internationaux de Psychologie sociale*, 1994, 23, 61-69.
- Flament C., Sur les représentations sociales du chômage, *Revue Internationale de Psychologie Sociale*, 1994, 2, 109-115.
- Flick U., Le Sujet face à la technique. Réflexions méthodologiques sur les représentations sociales des changements techniques dans la vie quotidienne, *Le Travail Humain*, 1992, 4, 313-327.
- Flores-Palacios F., La Representacion Social de la Feminidad en Profesionales de la Salud Mental: Posibles Repercusiones en la Intervencion Clinica, *Revista Mexicana de Psicologia*, 1994, 2, 145-153.
- Fontaine A. M., Faria L., Teorias Pessoais do Sucesso, *Cadernos de Consulta Psicologia*, 1989, 5, 5-18.
- Forgas J. P., Implicit Representations of political leaders: a multidimensional analysis, *Journal of Applied Social Psychology*, 1980, 10, 295-310.
- Forgas J. P., Laszlo J., Siklaki I., Moylan S. J., Images of Politics: A Multidimensional Analysis of Implicit Representations of Political Parties

- in a Newly Emerging Democracy, *European Journal of Psychology*, 1995, 5, 481-496.
- Gaffie B., Aissani Y., Confrontation idéologique et aspects symboliques d'une représentation sociale, *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 1992, 13, 23-39.
- Galli I., Représentations sociales et qualité de vie, *Bulletin de Psychologie*, 1996, 425, 499-509.
- Galli I., Nigro G., I colori del nucleare, *Psicologia Contemporanea*, 1987, 15, 28-33.
- Galli I., Nigro G., The social representation of radioactivity among italian children, *Social Science Information*, 1987, 25, 535-549.
- Galli I., Nigro G., La représentation sociale du pouvoir chez les enfants, *Bulletin de Psychologie*, 1992, 405, 217-222.
- Giami A., L'approche comparative: son utilité pour l'analyse des représentations, *Psychologie clinique*, 1989, 1, 113-127.
- Giami A., La représentation à l'articulation du sujet et de l'objet, *Technologies, idéologies et pratiques*, 1990, 1-4, 379-387.
- Giami A., Du handicap comme objet dans l'étude des représentations du handicap, *Sciences sociales et santé*, 1994, 1, 31-60.
- Giami A., Lavigne C., Motivations et représentations chez les volontaires engagés dans des essais vaccinaux contre le VIII, *Psychologie Française*, 1996, 41-2, 173-188.
- Giami A., Korpès J.-L., Lavigne C., Scelles R., Un exemple d'articulation de méthodes d'analyse qualitatives et quantitatives sur des entretiens semi-directifs: Les représentations du handicap, *Bulletin de Méthodologie Sociologique*, Paris, Ed. Maison des Sciences de l'Homme, 1995, 47, 49-77.
- Gilligan C., In a different voice: women's conception of self and morality, *Harvard Educational Review*, 1987, 4, 481-517.
- Gloger-Tippelt G., Tippelt R., Kindheit und kindliche Entwicklung als soziale Konstruktion, *Bildung und Erziehung*, 1986, 39, 149-164.
- Goubert-Seca D., Représentations sociales du groupe «cadres» dans une grande entreprise publique: approche quasi expérimentale, *Bulletin de Psychologie*, 1994, 417, 589-600.
- Groupe de Recherche et d'Education pour la Promotion (GREP), L'acquisition et la transmission des connaissances: l'utilisation des représentations en formation d'adultes, *POUR*, 1976, 49.
- Guerin B., Some recent and future developments in the study of social representations, *Japanese Journal of Experimental Social Psychology*, 1995, 3, 205-212.
- Guillom M., Personnaz B., Analyse de la dynamique des représentations des conflits minoritaire et majoritaire, *Cahiers de Psychologie cognitive*, 1983, 3, 65-87.
- Guimelli C., Locating the central core of social representations: towards a method, *European Journal of Social Psychology*, 1993, 23, 5, 555-559.
- Guimelli C., L'étude des représentations sociales, *Psychologie Française*, 1995, 40, 367-374.

- Guimelli C., Valence et structure des représentations sociales, *Bulletin de Psychologie*, 1995, 422, 58-72.
- Guimelli C., Jacobi D., Pratiques nouvelles et transformation des représentations sociales, *Revue Internationale de Psychologie Sociale*, 1990, 3, 307-334.
- Guimelli C., Rouquette M. L., Contribution du modèle associatif des schèmes cognitifs de base à l'analyse structurale des représentations sociales, *Bulletin de Psychologie*, 1992, 405, 196-202.
- Guimelli C., Rouquette M. L., Note sur la formalisation des schèmes étranges dans l'étude des représentations sociales, *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 1993, 19, 43-48.
- Haroche C., Pécheux M., Etude expérimentale de l'effet des représentations Sociales sur la résolution d'une épreuve logique à présentation variable, *Bulletin du CERP*, 1971, 20, 115-129.
- Harré R., Some reflections on the concept of social representation, *Representation. Social Research*, 1984, 51, 927-938.
- Harré R., Review of Social Representations, *British Journal of Psychology*, 1985, 76, 138-140.
- Hewstone M., On common sense and social representation, *British Journal of Social Psychology*, 1984, 24, 95-97.
- Hewstone M., Jaspars J., Lalljee M., Social representations, social attribution and social identity: the intergroup images of «Public» and Comprehensive schoolboys, *European Journal of Social Psychology*, 1982, 12, 241-269.
- Hraba J., Hagendoorn L., Hagendoorn R., The ethnic hierarchy in The Netherlands: Social distance and social representation, *British Journal of Social Psychology*, 1989, 1, 57-69.
- Hurtig M.-C., L'élaboration socialisée de la différence des sexes, Rôles, identité et représentations de sexe, *Enfance*, 1982, 35, 283-301.
- Hurtig M.-C., Hurtig M., Paillard M., De la maternelle au cours préparatoire. Modifications des activités et des représentations de la récréation, *Cahiers de Psychologie*, 1972, 15, 185-200.
- Ibanez T., Constructing a representation or representing a construction? *Theory and Psychology*, 1994, 4, 363-382.
- Jahoda G., Children's concepts of nationality: a critical study of Piaget's stages, *Child Development*, 1964, 35, 1081-1092.
- Jahoda G., Critical notes and reflections on «social representations», *European Journal of Social Psychology*, 1988, 18, 195-209.
- Jodelet D., Représentations, expériences, pratiques corporelles et modèles culturels, *Conceptions, mesures et actions en santé publique*, Paris, INSERM, 1981, 377-396.
- Jodelet D., Le sein laitier: plaisir contre pudeur?, *Communication*, 1987, 46, 356-378.
- Jodelet D., Historicité et pensée sociale, *Technologies. Idéologies. Pratiques*, numéro spécial, 1990, 1-4, 395-405.
- Jodelet D., Les représentations sociales, *Le courrier du CNRS*, 1992, 79, 109.
- Jodelet D., Mémoire de masse: le côté moral et affectif de l'histoire, *Bulletin de psychologie*, 1992, 405, 239-256.

- Jodelet D., Les représentations sociales. Regards sur la connaissance ordinaire, *Sciences Humaines*, 1993, 27, 22-24.
- Jodelet D., Scipion C., Quand la science met l'inconnu dans le monde. Notes sur la physionomie de l'opinion publique face aux problèmes de l'environnement, *Autrement*, 1992, 1, 210-222.
- Joffe H., AIDS research and prevention: a social representational approach, *British Journal of Medical Psychology*, 1996.
- Joffe H., Farr R., Self proclaimed ignorance about public affairs, *Social Science Information*, 1996, 1, 69-92.
- Jovchelovitch S., Social Representations in and of the Public Sphere: Towards a Theoretical Articulation, *Journal for the Theory for Social Behavior*, 1995, 25, 83-102.
- Kaës R., Éléments pour une psychanalyse des mentalités, *Bulletin de Psychologie*, 1980-1981, 34, 451-463.
- Koff E., Rierdan J., Silverstone E., Changes in representation of body images as a fonction of menarcheal status, *Developmental Psychology*, 1978, 14, 635-642.
- Krause J. M., Winkler M. I., Soziale Repräsentationen psychologischer Interventionen unter Armutbedingungen, *Journal für Psychologie*, 1995, 3, 31-44.
- Kruse L., Weiner E., Wagner S., What women and men are said to be. Social representation and language, *Journal of Language and Social Psychology*, 1988.
- Lahlou S., A Method to Extract Social Representations from Linguistic Corpora, *The Japanese Journal of Experimental Social Psychology*, 1996, 3, 278-291.
- Lane S. T. M., Linguagem, pensamento e representações sociais, in S. T. M. Lane, W. Codo (eds), *Psicologia Social, o homem em movimento*, São Paulo, Editora Brasiliense, 1984, 32-39.
- Larrue J., Dix entretiens sur la culture: quelques hypothèses concernant la composition et la différenciation sociale des représentations, *Journal de Psychologie normale et pathologique*, 1970, 67, 37-69.
- Larrue J., Représentation de la culture et conduites culturelles, *Revue française de Sociologie*, 1972, 13, 170-192.
- Larrue J., 1989, Un tournant dans «l'ère des représentations sociales?», *Revue Internationale de Psychologie Sociale*, 1990, 3, 473-486.
- Larrue J., Au carrefour de la psychologie sociale, des idéologies et des représentations sociales, *Archives de Sciences sociales des religions*, 1992, 78, 199-210.
- Le Bouedec G., Contribution à la méthodologie d'étude de représentations sociales, *Cahiers de Psychologie cognitive*, 1984, 4, 245-272.
- Litton I., Potter J., Social representations in the ordinary explanation of a «riot», *European Journal of Social Psychology*, 1985, 15, 371-388.
- Lloyd B., Smith C., The social representation of gender and young children's play, *British Journal of Developmental Psychology*, 1985, 3, 65-73.
- Lloyd B., Duveen G., Smith C. M., Social representations of gender and

- young children's play: A replication, *British Journal of Developmental Psychology*, 1988, 6, 83-88.
- Lorant J., Deconchy J.-P., Entraînement physique, catégorisation intergroupe et représentations sociales, *Cahiers de Psychologie cognitive*, 1986, 5, 419-444.
- Lorenzi-Cioldi F., Pluralité d'ancrages des représentations professionnelles chez des éducateurs en formation et des praticiens, *Revue Internationale de Psychologie Sociale*, 1991, 4, 357-379.
- Lorenzi-Cioldi F., Joye D., Représentations sociales de catégories socioprofessionnelles: aspects méthodologiques, *Bulletin de Psychologie*, 1988, 61, 377-390.
- Lortie-Lussier M., L'identité minoritaire émergente et ses représentations par la minorité et la majorité, *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 1992, 14, 19-34.
- Louis-Guérin C., La peur du crime: mythes et réalités, *Criminologie*, 1983, 25, 24-43.
- Louis-Guérin C., Réaction au crime: les deux peurs, *Revue française de Sociologie*, 1984, 4, 623-635.
- Louis-Guérin C., Réflexions méthodologiques pour la recherche sur l'opinion publique et l'action sociale, *Criminologie*, 1984, 12, 24-42.
- Louis-Guérin C., Brillon Y., Les attitudes du public canadien envers le crime et le droit pénal, *Revue internationale de Criminologie*, 1984, 1, 51-59.
- Madiot B., D'une déviance à sa transformation en alternative sociale, *Revue Internationale de Psychologie Sociale*, 1995, 1, 55-77.
- Maisonneuve J., Recherches diachroniques sur une représentation sociale, *Monographies françaises de Psychologie*, CNRS, 1978, 44.
- Mannetti L., Rappresentazioni sociali: un «fenomeno» in cerca di una metodologia adeguata, *Giornale Italiano di Psicologia*, 1990, 1, 121-144.
- Mannetti L., Tanucci G., The meaning of work for young people, *Rassegna di Psicologia*, 1988, 3, 5-21.
- Marques J., Dans estruturas cognitivas as representações sociais, *Psicologia*, 1983, 4, 239-250.
- Martins F., Totugui M., Catunda C., Espirito-Santo L., A representação social da droga em Brasília: o produto, *Psicologia Teoria e Pesquisa*, 1991, 1, 47-58.
- Migne J., Pédagogie et représentations, *Education permanente*, 1970, 8, 65-88.
- Millward L. J., Contextualizing social identity in considerations of what it means to be a nurse, *European Journal of Social Psychology*, 1995, 3, 303-324.
- Molinari L., Identità sociale e conflitto di ruolo: principi organizzatori di rappresentazioni sociali dello sviluppo infantile, *Giornale Italiano di Psicologia*, 1991, 1, 97-118.
- Molinari L., Emiliani F., Bambino, figlio, scolaro: dinamiche sociali e rappresentazioni dello sviluppo, *Età Evolutiva*, 1993, 46, 27-36.
- Molinari L., Speltini G., Social Representations of infant feeding: The crossroads of modern and traditional conceptions, *Revue Internationale de Psychologie Sociale*, 1995, 2, 39-57.

- Moliner P., Validation expérimentale de l'hypothèse du noyau central des représentations sociales, *Bulletin de Psychologie*, 1988, 42, 759-762.
- Moliner P., Structure de représentation et structure de schème, *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 1992, 14, 48-52.
- Moliner P., Cinq questions à propos des représentations sociales, *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 1993, 20, 5-13.
- Moliner P., ISA: l'induction par scénario ambigu. Une méthode pour l'étude des représentations sociales, *Revue Internationale de Psychologie Sociale*, 1993, 2, 7-21.
- Moliner P., Les deux dimensions des représentations sociales, *Revue Internationale de Psychologie Sociale*, 1994, 2, 73-85.
- Moliner P., A two dimensional model of social representations, *European Journal of Social Psychology*, 1995, 1, 27-40.
- Morin M., Représentations sociales et évaluation des cadres de vie urbains, *Bulletin de Psychologie*, 1984, 37, 823-832.
- Morin M., Perspectives de recherches pour l'étude empirique de l'explication sociale des maladies, *Psychologie Française*, 1996, 412, 147-154.
- Morin M., Vergès P., Enquête sur une représentation en voie d'émancipation: le sida pour les jeunes, *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 1992, 15, 46-75.
- Morin M., Souville M., Obadia Y., Attitudes, représentations et pratiques de médecins généralistes confrontés à des patients infectés par le VIH, *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 1996, 29, 9-28.
- Moscovici S., L'attitude: théories et recherches autour d'un concept et d'un phénomène, *Bulletin du CERP*, 1962, 11, 177-191, 247-267.
- Moscovici S., Attitudes and opinions, *Annual Review of Psychology*, 1963, 14, 231-260.
- Moscovici S., Préface à C. Herzlich, *Santé et maladie. Analyse d'une représentation sociale*, Paris, Mouton, 1969.
- Moscovici S., Préface à D. Jodelet, J. Viet, P. Besnard, *La psychologie sociale: une discipline en mouvement*, Paris-La Haye, Mouton, 1970.
- Moscovici S., Psychologie des représentations sociales, *Cahiers Vilfredo Pareto*, 1976, 14, 409-416.
- Moscovici S., Le domaine de la psychologie sociale, Introduction à S. Moscovici (ed.), *La psychologie sociale*, Paris, PUF, 1984.
- Moscovici S., The myth of the lonely paradigm: a rejoinder, *Representation. Social Research*, 1984, 51, 939-968.
- Moscovici S., Comment on Potter and Litton, *British Journal of Social Psychology*, 1985, 24, 91-92.
- Moscovici S., Notes towards a description of social representations, *European Journal of Social Psychology*, 1988, 18, 211-250.
- Moscovici S., The origin of social representations: a response to Michael, *New Ideas in Psychology*, 1990, 3, 383-388.
- Moscovici S., The origin of social representations: a response to Michael, *New Ideas in Psychology*, 1990, 3, 383-388.
- Moulin P., Social Representations of pain, *European Journal of Palliative Care*, 1997.
- Mucchi-Faina A., Stili de comportamento minoritario: alcuni elementi di

- una rappresentazione sociale, *Giornale Italiano di Psicologia*, 1984, 2, 335-355.
- Nascimento-Schulze C., Bank employee's professional identity and social representations of the bank, in *Ciencia e Cultura. Journal of the Brazilian Association for the Advancement of Science*, 1991.
- Netchine-Grynberg G., La représentation psychologique de la déficience mentale de Descartes à Binet, *Bulletin de Psychologie*, 1970-1971, 24, 403-414.
- Neto F., A migração portuguesa representada, *Revista de Psicologia e de Ciências da Educação*, 1986, 1, 43-67.
- Nigro G., Galli I., Poderico C., La genesi della rappresentazione sociale della radioattività, *Giornale Italiano di psicologia*, 1987, 14, 619-637.
- Nigro G., Galli I., La question nucléaire tra guerra e pace, *Rassegna di Psicologia*, 1991, 2, 59-75.
- Nigro G., Galli I., La paura del lupo. Come i bambini si rappresentano la paura, *Età Evolutiva*, 1992, 42, 28-42.
- Oliviero P., De la théorie des construits personnels de G. A. Kelly à la pratique de la « Repertory Grid ». Une approche structurale de l'étude des représentations sociales et mentales, *Cahiers de Psychologie sociale*, 1987, 34, 19-37.
- Oliviero P., Les représentations sociales et mentales du sperme, *Le journal du sida*, 1991, 30, 40-44.
- Orr E., Assor A., Cairns D., Social representations and group membership: shared and diffused parental ideas in three israeli settings, *European Journal of Social Psychology*, 1996, 5, 703-726.
- Paez D., Insua P., Vergara A., Relations sociales, représentations sociales et mémoire, *Bulletin de Psychologie*, 1992, 405, 257-263.
- Paez D., Valdosedo M., Igartua J., Basabe N., Las representaciones sociales del alcohol, *Revista de Psicologia Social Aplicada*, 1992, 2, 33-54.
- Paez D., Echebarria A., Valencia J., Romo I., Sanjuan C., Vergara A., AIDS's Social Representations: contents and Processes, *Journal of Community and Applied Social Psychology*, 1991, 1, 89-104.
- Paicheler H., Beaufile B., Les théories implicites de la personnalité: modèle personologique ou social de la personne?, *Psychologie française*, 1984, 29, 53-54.
- Paicheler H., Edrei C., Réflexions critiques sur la notion de « représentation sociale » des handicapés physiques, *Médias et handicapés*, Paris, ADEP-Documentation, 1980.
- Paillard M., Gilly M., Représentation des finalités de l'école primaire par des pères de famille: première contribution, *Cahiers de Psychologie*, 1972, 15, 227-238.
- Palacios F. F., La Representacion Social de la Femenidad en Profesionales de la Salud Mental: Posibles Repercusiones en la Intervencion Clinica, *Revista Mexicana de Psicologia*, 1994, 2, 145-153.
- Palmonari P., Le rappresentazioni sociali, *Giornale italiano di Psicologia*, 1980, 2, 225-246.
- Pearce P. L., Moscardo G., Ross G. F., Tourism impact and community

- perception: An equity-social representational perspective, *Australian Psychologist*, 1991, 3, 147-152.
- Petrillo G., Représentations sociales du sida et perception des catégories sociales «à risque», *Les Cahiers internationaux de Psychologie sociale*, 1996, 30, 58-80.
- Philogène G., African American as a new social representation, *Journal for the Theory of Social Behavior*, 1994, 2, 89-109.
- Plon M., Observations théoriques et expérimentales sur le rôle des représentations en situation de choix conflictuels, *Bulletin du CERP*, 1968, 17, 205-244.
- Poeschl G., Doise W., Mugny G., Les représentations sociales de l'intelligence et de son développement chez les jeunes de 15 à 22 ans, *Education et Recherche*, 1985, 3, 75-94.
- Potter J., Halliday Q., Community leaders: A device for warranting versions of crowd events, *Journal of Pragmatics*, 1990, 14, 725-741.
- Potter J., Litton I., Representing representation: A reply to Moscovici, Semin and Hewstone, *British Journal of Social Psychology*, 1985, 24, 99-100.
- Potter J., Litton I., Some problems underlying the theory of social representations, *British Journal of Social Psychology*, 1985, 24, 81-90.
- Ramos J.-M., Revue d'arguments sur une question délicate: la représentation sociale du temps, *Temporalistes*, 1987, 6, 19-23.
- Ramos J.-M., De la gestion du temps et de sa représentation sociale, *Bulletin de Psychologie*, 1992, 405, 289-300.
- Rangel M., Alfabetização e representações do cotidiano na cidade do Rio de Janeiro, *Revista Brasileira de Estudos Pedagógicos*, Brasília, 1992, 173, 188-192.
- Rangel M., A representação social como perspectiva de estudo da escola, *Revista Tecnológica Educacional*, Rio de Janeiro, 1993, 112, 11-16.
- Rateau P., Le noyau central des représentations sociales comme système hiérarchisé. Une étude sur la représentation du groupe, *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 1995, 26, 29-52.
- Ravaud J.-F., Ville I., Social representation of physically handicapped persons: «Overcoming their handicap»: Effect of family situation and income, *International Journal of Rehabilitation Research*, 1985, 3, 291-302.
- Ravaud J.-F., Ville I., From social representation to the identity of physically handicapped people, *International Journal of Rehabilitation Research*, 1986, 4, 343-354.
- Ripon A., L'étude des représentations en psychologie du travail, *Psychologie du Travail*, 1983, 15, 33-39.
- Rosignol C., Approche expérimentale de la dynamique du champ de représentation lié à la notion de groupe, *Bulletin du CERP*, 1975, 23, 1, 31-41.
- Rosignol C., Flament C., Décomposition de l'équilibre structural (aspects de la représentation du groupe), *L'Année psychologique*, 1975, 417-425.
- Saito A., «Bartlett's Way» and Social Representations: The Case of Zen Transmitted across Cultures, *The Japanese Journal of Experimental Social Psychology*, 1996, 3, 263-277.

- Schurmans M. N., Le fou pollueur, *Revue européenne des Sciences sociales*, 1984, 22, 187-201.
- Seca J.-M., Représentations sociales de la pratique Rock en milieu lycéen, *Revue Française de Pédagogie*, 1991, 94, 25-36.
- Semin G. R., The phenomenon of social representations, *British Journal of Social Psychology*, 1985, 24, 93-94.
- Semin G. R., Chassein J., The relationship between higher order models and everyday conceptions of personality, *European Journal of Social Psychology*, 1985, 15, 1-15.
- Semin G. R., Krahe B., Lay conceptions of personality. Eliciting tiers of a scientific conception of personality, *European Journal of Social Psychology*, 1987, 17, 199-209.
- Serino C., Mazzara B., Scripts e processi di confronto nella rappresentazione sociale della persona handicappata: una ricerca sperimentale, *Giornale Italiano di Psicologia*, 1994.
- Silem A., Faisceau, champ de signification, catégorisation ou représentations: le problème de l'étiquetage de l'évocation, *Travaux du Centre de Recherches sémiologiques*, 1985, 49, Université de Neuchâtel.
- Silem A., Le statut des représentations sociales dans l'initiation économique des adolescents, *Cahiers de Sociologie économique*, 1981, 415, 75-93.
- Singery J., L'impact de l'informatique sur les représentations et les comportements des employés, *Bulletin de Psychologie*, 1984, 37, 843-860.
- Singery-Bensaid J., La représentation d'objets sociaux multidimensionnels: l'ensemble des organismes de la protection sociale, *Bulletin de Psychologie*, 1984, 37, 833-842.
- Snellman L., Rätty L., Conceptions of intelligence as social representations, *European Journal of Psychology of Education*, 1995, 273-287.
- Snyder M., Tanke E. D., Berscheid E., Social perception and interpersonal behavior: On the self-fulfilling nature of social stereotypes, *Journal of Personality and Social Psychology*, 1977, 35, 656-666.
- Souza Filho E. A., Representações sociais de Brasília, *Psicologia e Sociedade*, 1990-1991, 99, 153-159.
- Souza Filho E. A., de Henning M. G., Representações Sociais da AIDS. Práticas Sexuais e Vida Social entre Heterossexuais, Bissexuais e Homossexuais em Brasília, *Cadernos de Saude Publica*, 1992, 4, 428-441.
- Sperber D., Anthropology and psychology: Towards an epidemiology of representations. The 1984 Malinovski Lecture, *Man (New Series)*, 1985, 1, 73-89.
- Sternberg R. J., Conway B. E., Ketron J. L., Bernstein M., People's conceptions of intelligence, *Journal of Personality and Social Psychology*, 1981, 41, 37-55.
- Tanucci G., Manneti L., I significati del lavoro: un contributo empirico in tema di orientamento scolastico e professionale, *Scuola e Lavoro*, 1987.
- Thommen B., Amman R., von Cranach M., Handlungsorganisation durch

- soziale Repräsentationen, *Forschungsberichte aus dem Psychologischen Institut der Universität Bern*, 1982, 6.
- Tiberghien A., Delacotte G., Manipulations et représentations de circuits électriques simples par des enfants de 7 à 12 ans, *Revue française de Pédagogie*, 1976, 34, 32-44.
- Vala J., Grupos sociais e representação social da violência, in *Psicologia*, 1981, 2, 329-342.
- Vala J., Sobre as representações sociais- para uma epistemologia do senso comum, *Cadernos de Ciências Sociais*, 1986, 4.
- Vala J., As representações sociais no quadro dos paradigmas e metáforas da psicologia social, *Análise Social*, 1993, 4-5, 887-919.
- Verma J., Sinha Jai B. P., Self referents and the concept of a happy life, *Psychological Studies*, 1993, 2, 45-54.
- Verma J., The indigenous approach to understanding sorrow and its elimination, *Dynamic Psychiatry*, 1994, 27, 232-244.
- Wageman L., Postic M., Représentations des difficultés scolaires chez l'élève de cinquième, *Bulletin de Psychologie*, 1996, 425, 487-493.
- Wagner W., The fallacy of misplaced intentionality in the social representation-behavior relationship, *Journal for the Theory of Social Behavior*, 1994, 24, 243-266.
- Wagner W., Elejabarrieta F., Lahnsteiner I., How the sperm dominates the ovum- Objectivation by metaphor in the social representation of conception, *European Journal of Social Psychology*, 1995, 25, 671-688.
- Wagner W., Social representations, group affiliation, and projection: knowing the limits of validity, *European Journal of Social Psychology*, 1995, 2, 125-140.
- Wagner W., The Social Representation Paradigm, *The Japanese Journal of Experimental Social Psychology*, 1996, 3, 247-255.
- Windisch U., Pensée sociale, affectivité, symbolisme et efficacité des discours politiques, *Anthropologie et Société*, Montréal, Canada, 1982, 1, 43-68.
- Windisch U., Le temps: Représentations, archétypes et efficacité du discours politique, *Cahiers internationaux de Sociologie*, 1983, 263-282.
- Windisch U., L'Argumentation politique: un phénomène social total, *Année sociologique*, 1995, 1, 59-82.
- Yamori K., Mental maps as social representation, *Japanese Journal of Experimental Social Psychology*, 1994, 1, 69-81.
- Yapo Y., La ruralité comme objet de représentation: noyaux structurants, fondements cognitifs et sociaux, *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 1993, 20.
- Zavalloni M., The Affective-representational circuit as the foundation of identity. New Ideas, *Psychology*, 1986, 4, 333-349.
- Zavalloni M., Louis-Guérin C., La transdimensionnalité des mots identitaires, *Revue internationale de Psychologie sociale*, 1988, 2, 173-189.

AUTEURS DE CONTRIBUTIONS DANS OUVRAGES ET REVUES
EXCLUSIVEMENT CONSACRÉS AU CHAMP D'ÉTUDE
DES REPRÉSENTATIONS SOCIALES

Ouvrages

- Abrie J.-C. (ed.), *Pratiques sociales et représentations*, Paris, PUF, 1994: Abrie J.-C., Flament C., Guimelli C., Morin M., Mardellat R., Singéry J.
- Abrie J.-C. (ed.), *Exclusion sociale, insertion et prévention*, Saint-Agne, Eres, 1996: Abrie J.-C., Torres-Aguilera N., Campos P. H., Flament C., Gonzales J. L., Guimelli C., Jodelet D., Mamontoff A. M., Morin M., Moscovici S., Paez D., Rouquette M. L.
- Aebischer V., Deconchy J.-P., Lipiansky E. M. (eds), *Idéologies et représentations sociales*, Cousset, Del Val, 1991: Aebischer V., Amerio P., Bavent L., Beauvois J.-L., Chabrol C., Deconchy J.-P., De Rosa A. M., Doise W., Farr R. M., Ibanez T., Jodelet D., Lipiansky E. M., Lorenzi-Cioldi F., Maisonneuve J., Monteil J.-M., Moscovici S., Trognon A., Vergès P.
- Bellelli G. (ed.), *La représentation sociale de la maladie mentale*, Naples, Liguori, 1987: Amaturio E., Ayestaran S., Beaufils B., Bellelli G., De Rosa A. M., Di Giacomo J. P., Giami A., Gleeson K., Jodelet D., Le Disert D., Paez D., Paicheler H., Petrillo G., Ravaud J.-F., Schurmans M. N., Serino C., Zani B.
- Breakwell G. M., Canter D. V., *Empirical Approaches to Social Representations*, Oxford, Oxford University Press, 1993: Billig M., Blud L., Breakwell G. M., Canter D. V., Doise W., Duveen G., Emler N., Farr R., Fife-Schaw C. R., Good D., Hammond S., Lloyd B., McKinlay A., Mannetti L., Monteiro C., Ohana J., Potter J., Purkhardt S. C., Stockdale J. E., Tanucci G., Uzzell D., Wetherell M., Zani B.
- Doise W., Palmonari A. (eds), *Textes de base en psychologie: l'étude des représentations sociales*, Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1986: Chombart de Lauwe M. J., Di Giacomo J. P., Doise W., Flament C., Herzlich C., Jodelet D., Leroy C., Moscovici S., Palmonari A., Pombeni M. L., Salmaso P.
- Duveen G., Lloyd B. (eds), *Social Representations and the Development of Knowledge*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990: Carugati F., Corsaro W. A., D'Alessio M., De Paolis P., Dinckinson J., Duveen G., Emiliani F., Emler N., Lloyd B., Molinari L., Moscovici S., Ohana J., Papadopoulou K., Semin G. R.
- Farr R. M., Moscovici S. (eds), *Social Representations*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984: Abrie J.-C., Chombart de Lauwe M. J., Codol J.-P., Deutscher I., Doise W., Farr R., Flament C., Fransella F., Fraser C., Jaspars J., Jodelet D., Kaës R., Milgram S., Moscovici S., Pailhou J., Rommetveit R.
- Flick U. (ed.), *Psychologie des Sozialen-Repräsentationen in Wissen und Sprache*, Reinbek, Rowohlt, 1995: Augoustinos M., Carugati F. F.,

- Castro J. L. G., von Cranach M., Doise W., Echebarria Echabe A., Flick U., Harré R., Hewstone M., Markus H. R., Moscovici S., Mugny G., Oyserman D., Perez J. A., Potter J., Selleri P., Sommer C. M., Kruse L., Wetherell M.
- Guimelli C. (ed.), *Structures et transformations des représentations sociales*, Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1994: Abric J.-C., Clemence A., Doise W., Flament C., Guimelli C., Lorenzi-Cioldi F., Moliner P., Moscovici S., Rouquette M. L., Vergès P., Vignaux G.
- Jovchelovitch S., Guareschi P. A. (eds), *Textos em Representações Sociais*, Brésil, Petropolis, Vozes, 1994: Bauer M., Duveen G., Farr R., Joffe H., Minayo M. C., Moscovici S., Spink M. J., Wagner W.
- Markova I., Farr R. (ed.), *Representations of Health, Illness and Handicap*, Harwood Academic Publishers, 1995: Aronsson K., Barry M. M., Crosby C., Eayrs C. B., Ellis N., Farr R. M., Jahoda A., Jones R. S. P., Kitzinger J., McKee K. J., Markova I., Miller B., Moodie E., Power K. G., Säljö R., Sätterland Larsson U., Sissons Joshi M., Stockdale J. E., Valach L., Zani B.
- Spink M. J. (ed.), *O conhecimento no cotidiano. As representações sociais na perspectiva da psicologia social*, São Paulo, Editora Brasiliense, 1993: Alves de Souza Filho E., Arruda A., Bahia Bock A. M., Burihan Sawaia B., Guareschi N. M., Maurer Lane S. T., Nascimento-Schulze C., Oliveira Souto S., Paris Spink, M. J., Pereira de Sá C., Sato L., Vanzolini da Silva Leme M. A., Vieiralves de Castro R.
- Von Cranach M., Doise W., Mugny G. (eds), *Social representations and the bases of social knowledge*, Berne, Huber, 1992: Ammann R., De Rosa A. M., Dasen P. R., Kruse L., Markova I., Moscovici S., Neményi M., Schurmans M. N., Schwarz S., Thommen B.

REVUES

- Cahiers internationaux de psychologie sociale*, numéro spécial « Approches actuelles des représentations sociales: Réflexions et avancées théoriques. Aspects méthodologiques », 1995, n° 28: Abric J. C., De Rosa A. M., Flament C., Guimelli C., Moliner P., Moscovici S., Rouquette M. L., Tafani E., Vergès P., Wagner W.
- Cahiers internationaux de psychologie sociale*, numéro spécial « Approches actuelles des représentations sociales: Travaux et recherches sur le terrain », 1996, n° 29: de Oliveira Souto S., De Visscher P., Lavigne C., Mamontoff A. M., Moller R. C., Morin M., Obadia Y., Pereira de Sá C., Souville M.
- Journal for the Theory of Social Behaviour*, Special Issue, Social Representations, Farr R. M. (ed.), 1987, n° 4: Farr R., Emler N., Markova I., Wilkie P., Roiser M., Wells A., Parker I., McKinlay A., Potter J., Campbell A., Muncer S., Moscovici S.
- Revue internationale de psychologie sociale*, numéro spécial sur les représentations sociales: Jodelet D., Moscovici S. (éd.), 1990, n° 3: Aissani Y.,

- Amerio P., Bonardi C., Carugati F., de Piccoli N., Emiliani F., Galli I., Gosse M., Guelfucci B., Guimelli C., Jacobi D., Jodelet D., Larrue J., Lévy-Leboyer C., Lidvan P., Martin D., Molinari L., Moscovici S., Nigro G., Vala J., Zavalloni M.
- Social Science Information*, Symposium on social representations, 1994, n° 2: De Rosa M., Deconchy J. P., Elejabarrieta F., Flick U., Innes J. M., Kummerow E. H., Moscovici S., Wagner W.
- Journal for the Theory of Social Behaviour*, Social Representations. Special Issue. Wagner W. (ed.), 1966, n° 2: Joffe H., Jovchelovitch S., Lahlou S., Lorenzi-Cioldi F., Markova I., Rouquette M. L., Wagner W.

AUTEURS AYANT CONTRIBUÉ À LA REVUE
DU RÉSEAU INTERNATIONAL DE COMMUNICATION
SUR LES REPRÉSENTATIONS SOCIALES

Cette revue, dont il est fait mention dans la présentation de l'ouvrage, a été publiée en 1992 sous le titre *Productions vives sur les Représentations Sociales / Ongoing productions on Social Representations*, et à partir de 1993 sous le titre *Texte sur les Représentations Sociales / Papers on Social Representations*.

- Abric J.-C., Agoustinos M., Allansdottir A., Antebi D., Apostolidis T., Banchs M. A., Bangerter A., Bar-Tal D., Bekerman Z., Bellelli G., Bhavnani K. K., Billig M., Boggi Cavallo P., Breakwell G. M., Campbell A., Capozza D., Carugati F., Catellani P., Clémence A., Costa Arruda D., Costalat-Founeau A. M., Coudin G., Dasen P. R., De Carlo N. A., De Rosa A. M., Deconchy J.-P., Deschamps J.-C., Doise W., Dorai M., Duveen G., Echebarria Echabe A., Efraim D., Elejabarrieta F., Emiliani F., Farr R. M., Fasanelli R., Flament C., Flick U., Fontes Garcia Y., Fournier M., Fraser C., Fryba M., Galli I., Gaskell G., Gervais M. C., Gigling M., Gillen K., Gonzalez Castro J. L., Grize J.-B., Guerin B., Guimelli C., Horenczyk G., Hup B., Iannaccone A., Ibanez T., Joffe H., Jost J. T., Jovchelovitch S., Kornblit A. L., Lorenzi-Cioldi F., Lyons E., Markova I., Michit R., Molinari L., Moliner P., Morant N., Moscovici S., Muncer S. J., Nadler A., Nascimento-Schulze C. M., Paez D., Parker I., Paume N., Penochet J.-C., Petracci M., Potter J., Ramos J.-M., Rateau P., Rätty H., Robusto E., Roiser M., Rose D., Rouquette M. L., Sà C. P., Scapini E., Schurmans M. N., Selleri P., Snellman L., Sotirakopoulou K. P., Spini D., Spink M. J. P., Squarza R., Stathopoulou A., Torregrosa M., Tyszka T., Ullan A. M., Vala J., Valencia J.-F., Valsiner J., Veit S., Vergès P., von Cranach M., Wagner W., Witte E. H., Zavalloni M.

PREMIÈRE PARTIE

*LES REPRÉSENTATIONS SOCIALES
DANS LE CHAMP
DES SCIENCES HUMAINES*

Représentations sociales : un domaine en expansion

Denise Jodelet

Nous avons toujours besoin de savoir à quoi nous en tenir avec le monde qui nous entoure. Il faut bien s'y ajuster, s'y conduire, le maîtriser physiquement ou intellectuellement, identifier et résoudre les problèmes qu'il pose. C'est pourquoi nous fabriquons des représentations. Et, de même que, face à ce monde d'objets, de personnes, d'événements ou d'idées, nous ne sommes pas (seulement) équipés d'automatismes, de même ne sommes-nous pas isolés dans un vide social : ce monde nous le partageons avec les autres, nous nous appuyons sur eux — parfois dans la convergence, parfois dans le conflit —, pour le comprendre, le gérer ou l'affronter. C'est pourquoi les représentations sont sociales et si importantes dans la vie courante. Elles nous guident dans la façon de nommer et définir ensemble les différents aspects de notre réalité de tous les jours, dans la façon de les interpréter, statuer sur eux et, le cas échéant, prendre une position à leur égard et la défendre.

Avec les représentations sociales nous avons affaire à des phénomènes observables directement ou reconstruits par un travail scientifique. Ces phénomènes deviennent, depuis quelques années, un objet central pour les sciences humaines. Autour d'eux, se constitue un domaine de recherche doté de ses instruments conceptuels et méthodologiques propres, intéressant plusieurs disciplines, comme il ressort de la composition du présent ouvrage. Ce chapitre brosse un tableau de ce domaine et des questions que l'on y traite à propos de ces réalités mentales dont l'évidence nous est sensible quotidiennement.

L'observation des représentations sociales est, en effet, chose aisée en de multiples occasions. Elles circulent dans les discours, sont portées par les mots, véhiculées dans les messages et images médiatiques, cristallisées dans les conduites et les agencements matériels ou spatiaux. Un seul exemple pour l'illustrer.

REPRÉSENTATIONS SOCIALES AU TRAVAIL

Cet exemple réfère aux phénomènes qui ont accompagné, au début des années quatre-vingt, l'apparition du sida, première maladie dont l'histoire médicale et l'histoire sociale se sont développées de conserve. Médias et conversations se sont alors emparés de ce mal inconnu et étrange dont la proximité n'était pas encore avérée. L'absence de repères médicaux a favorisé une qualification sociale de la maladie, même si l'analyse du discours médiatique permet d'observer une rapide intrication entre le progrès des connaissances scientifiques et les images construites dans l'espace public, autour du sida et de ses victimes (Herzlich et Pierret, 1988). Avant que la recherche biologique n'ait apporté quelques clarifications sur la nature du sida, les gens ont élaboré des « théories » en s'appuyant sur les données dont ils disposaient concernant les porteurs (drogués, hémophiles, homosexuels, transfusés) et les vecteurs (sang, sperme) du mal. Ce que l'on savait de la transmission de la maladie et de ses victimes a favorisé, en particulier, l'éclosion de deux conceptions, l'une de type moral et social, l'autre de type biologique, ayant chacune une incidence évidente sur les comportements, dans les relations intimes ou vis-à-vis des personnes atteintes par la maladie.

Dans le premier type d'interprétation, le sida est considéré comme une maladie-punition frappant la licence sexuelle. Markova et Wilkie (1987) ont ainsi relevé dans la presse des expressions où le sida est, comme le fut la syphilis (Quétel, 1986), donné pour effet d'une société permissive, condamnation des « conduites dégénérées », punition de « l'irresponsabilité sexuelle », fléau dont « les bons chrétiens qui ne rêvent pas de se conduire mal » sont épargnés. Elles observent corrélativement un repliement sur les valeurs familiales traditionnelles qui est à

la fois un garant de la protection contre la maladie et une défense d'un ordre moral conservateur. D'où la dénonciation des mesures visant à assurer une vie sexuelle libre mais saine, par l'usage des préservatifs, notamment. Cette interprétation morale spontanée fut largement encouragée par les instances religieuses. Pollack (1988) donne ainsi l'exemple du Brésil où une conférence nationale des évêques s'éleva contre les campagnes gouvernementales de promotion du préservatif, qualifiant le sida de « conséquence de la décadence morale », « châtement de Dieu », « vengeance de la nature ». L'interdit religieux vint, dans ce cas, renforcer les préventions d'un « machisme » ambiant fortement développé : le qualificatif d'homosexuel désignant seulement celui qui occupe une position « féminine », les partenaires « actifs » ne se sentent pas concernés par des mesures liées à l'homosexualité qu'ils jugent infamantes pour eux.

Cette vision morale fait de la maladie un stigmat social qui peut entraîner ostracisme et rejet. Et de la part de ceux qui sont ainsi stigmatisés ou exclus, soumission ou révolte. Soumission de ce travesti brésilien que j'entendis dire : « Il n'y a pas de précaution à prendre puisque c'est une maladie morale pour punir le péché. Si elle doit venir, elle vient. » Révolte devant l'usage social de la maladie considérée, en 1985, par 70 % des homosexuels français comme servant de prétexte pour condamner l'homosexualité (Pollack, 1988). Révolte du chanteur basque, Ochoa, disant en 1988, dans une interview au journal *El Correo* que « le sida est une maladie inventée pour mettre à l'écart les homosexuels, surtout aux Etats-Unis, où il commençait à y avoir des maires ou des candidats à l'élection présidentielle homosexuels ». Révolte de cet ancien combattant du Vietnam atteint du sida et déclarant à un journaliste new-yorkais : « J'ai cette théorie à propos du sida. La maladie est faite par l'homme. C'est une conspiration gouvernementale à l'échelle mondiale pour exterminer l'indésirable. Ils veulent commettre un génocide avec nous. » Cette interprétation politique et criminelle fait écho à des rumeurs qui imputaient l'épidémie à l'expérimentation d'un produit pour la guerre bactériologique ; elle exprime une position personnelle de victime sociale marginalisée en s'appuyant sur un précédent historique, le génocide. « Théorie » politique et criminelle qui fait écho à des rumeurs rapportant l'origine du mal à l'expé-

rimentation d'un produit utilisé pour la guerre biologique. Vision où s'exprime une position personnelle de victime sociale marginalisée et qui s'étaye sur un précédent historique, le génocide.

Un autre aspect du sida fit mouche, dès le départ, dans le public, sa transmission par le sang et le sperme donnant lieu à une vision biologique autrement inquiétante : la contamination se ferait aussi par le canal de liquides corporels autres que le sperme, en particulier la salive et la sueur. Ici sont réactivées des croyances anciennes dont j'ai pu constater la vigueur à propos de la représentation de la maladie mentale (Jodelet, 1989). Ces croyances, où l'on retrouve la trace de la théorie des humeurs, rapportent la contagion par les liquides du corps à leur osmose avec le sang et le sperme. Ainsi en va-t-il pour la maladie mentale dont la dégénérescence affecte les nerfs, le sang et se transmet par la salive et la sueur. Ainsi en va-t-il pour le sida et pour la syphilis qui peuvent contaminer par simple contact avec les sécrétions corporelles, ou des objets sur lesquels elles se sont déposées. Corbin (1977) rappelle à quelles aberrations ces croyances ont donné lieu, dans le cas de la syphilis, jusque dans les milieux médicaux les plus autorisés, quelles élucubrations ont été forgées à propos de la « syphilis des innocents » contaminés par inadvertance. Mêmes menaces avec le sida et l'on sait les terreurs qu'elles ont inspirées et continuent d'inspirer malgré les démentis apportés par le corps médical. Cette résurgence de croyances archaïques s'opère à la faveur d'un manque d'information. Paradoxalement, ce dernier a favorisé une assimilation du sida à des maladies contagieuses courantes, renforçant la charge inquiétante de cette maladie (Jodelet *et al.*, 1994). Mais sa force tient aussi à sa valeur symbolique : le danger du contact corporel est, depuis l'Antiquité, un thème récurrent du discours raciste qui utilise la référence biologique pour fonder l'exclusion de l'altérité (Delacampagne, 1983). Quoi d'étonnant alors à voir un mouvement comme le Front national unir sous le même anathème « immigrés » et « sidaïques », partir en guerre contre les risques de contagion que portent ces derniers, préconiser des précautions obsessionnelles pour le personnel soignant, et, pour le corps social, des mesures de protection allant jusqu'à la création

d'espaces réservés dont le « sidatorium » aux sombres connotations.

Arrêtons-nous un instant sur cet exemple historique dont certaines données ont été modifiées grâce à la lutte contre les risques d'exclusion des personnes infectées par le VIH, contre les risques de contamination et grâce à la mobilisation de la solidarité collective, entreprises par les campagnes d'information et diverses actions médiatiques. Que s'est-il passé : un événement surgit dans l'horizon social qui ne peut laisser indifférent : il mobilise peur, attention et une activité cognitive pour le comprendre, le maîtriser et s'en défendre. Le manque d'information et l'incertitude de la science favorisent l'émergence de représentations qui vont circuler de bouche à oreille ou rebondir d'un support médiatique à l'autre. Depuis la pancarte brandie dans les rues aux Etats-Unis (Jeanneney, 1987) : « Dieu n'a pas créé Adam et Steve » (on notera qu'ici l'image télévisée — les fils du feuilleton « Dynastie » dont l'un Steve est homosexuel — est élevée au rang de l'image biblique du couple — Adam et Eve — pour signifier l'illégitimité de l'inversion), jusqu'aux journaux, à la télévision (investis, en outre, d'un rôle éducatif), et aux pamphlets politiques ou autres traités alarmistes.

Elaborées avec les « moyens du bord », ces représentations s'inscrivent dans des cadres de pensée préexistants, engagent une morale sociale, que l'on fasse ou non l'amalgame entre danger physique et danger moral. La liberté du *safe-sex* s'oppose aux « vertus » de la tradition qui trouve là un nouveau cheval de bataille, soutenue par l'autorité religieuse. Valeurs et modèles sociaux chargent de contenus différents le mot SIDA, la maladie et ses victimes. Des représentations biologiques correspondant à des savoirs enfouis dans la mémoire sociale resurgissent, en raison de leur valence symbolique parfois orchestrée à des fins politiques et sociales. Des mots se forgent porteurs de représentation : « sidaïque » sonne comme « judaïque », « sidatorium » comme « sanatorium » ou « crématorium », avec un pouvoir d'évocation tel qu'ils induisent à ranger les malades dans une catégorie à part et à adopter ou justifier des conduites de discrimination.

Ainsi, deux représentations, l'une morale l'autre biologique, sont construites pour accueillir un élément nouveau — et nous

verrons qu'il s'agit là d'une fonction cognitive majeure de la représentation sociale. Elles s'étaient sur des valeurs variables selon les groupes sociaux dont elles tirent leurs significations comme sur des savoirs antérieurs réactivés par une situation sociale particulière — et nous verrons qu'il s'agit là de processus centraux dans l'élaboration représentative. Elles sont reliées à des systèmes de pensée plus larges, idéologiques ou culturels, à un état des connaissances scientifiques, comme à la condition sociale et à la sphère de l'expérience privée et affective des individus.

Les instances et relais institutionnels, les réseaux de communication médiatiques ou informels interviennent dans leur élaboration, ouvrant la voie à des processus d'influence, voire de manipulation sociale — et nous verrons qu'il s'agit là de facteurs déterminants dans la construction représentative. Ces représentations forment système et donnent lieu à des « théories » spontanées, versions de la réalité qu'incarnent des images ou que condensent des mots, les uns et les autres chargés de significations — et nous verrons qu'il s'agit là des états qu'appréhende l'étude scientifique des représentations sociales. Enfin, à travers ces diverses significations, les représentations expriment ceux (individus ou groupes) qui les forgent et donnent de l'objet qu'elles représentent une définition spécifique. Ces définitions partagées par les membres d'un même groupe construisent une vision consensuelle de la réalité pour ce groupe. Cette vision, qui peut entrer en conflit avec celle d'autres groupes, est un guide pour les actions et échanges quotidiens — et nous verrons qu'il s'agit là des fonctions et de la dynamique sociales des représentations.

APPROCHES DE LA NOTION DE REPRÉSENTATION SOCIALE

Cet exemple montre, comme tant d'autres auraient pu le faire, que les représentations sociales sont des phénomènes complexes toujours activés et agissant dans la vie sociale. Dans leur richesse phénoménale on repère des éléments divers dont certains sont parfois étudiés de manière isolée : éléments informatifs, cognitifs, idéologiques, normatifs, croyances, valeurs, attitudes, opinions, images, etc. Mais ces éléments sont toujours

organisés sous l'espèce d'un savoir disant quelque chose sur l'état de la réalité. Et c'est cette totalité signifiante qui, en rapport avec l'action, se trouve au centre de l'investigation scientifique. Celle-ci se donne pour tâche de la décrire, l'analyser, l'expliquer en ses dimensions, formes, processus et fonctionnement. Durkheim (1895) fut le premier à identifier de tels objets, comme productions mentales sociales relevant d'une étude de « l'idéation collective ». Moscovici (1961) en renouvela l'analyse, insistant sur la spécificité des phénomènes représentatifs dans les sociétés contemporaines que caractérisent l'intensité et la fluidité des échanges et communications, le développement de la science, la pluralité et la mobilité sociales.

Notre exemple permet aussi d'approcher une première caractérisation de la représentation sociale sur laquelle s'accorde la communauté scientifique. C'est *une forme de connaissance, socialement élaborée et partagée, ayant une visée pratique et concourant à la construction d'une réalité commune à un ensemble social*. Egalement désignée comme « savoir de sens commun » ou encore « savoir naïf », « naturel », cette forme de connaissance est distinguée, entre autres, de la connaissance scientifique. Mais elle est tenue pour un objet d'étude aussi légitime que cette dernière en raison de son importance dans la vie sociale, de l'éclairage qu'elle apporte sur les processus cognitifs et les interactions sociales.

On reconnaît généralement que les représentations sociales, en tant que systèmes d'interprétation régissant notre relation au monde et aux autres, orientent et organisent les conduites et les communications sociales. De même interviennent-elles dans des processus aussi variés que la diffusion et l'assimilation des connaissances, le développement individuel et collectif, la définition des identités personnelles et sociales, l'expression des groupes, et les transformations sociales.

En tant que phénomènes cognitifs, ils engagent l'appartenance sociale des individus avec les implications affectives et normatives, avec les intériorisations d'expériences, de pratiques, de modèles de conduites et de pensée, socialement inculqués ou transmis par la communication sociale, qui y sont liées. De ce fait leur étude constitue une contribution décisive à l'approche de la vie mentale individuelle et collective. De ce point de vue, les représentations sociales sont abordées à la fois comme le

produit et le processus d'une activité d'appropriation de la réalité extérieure à la pensée et d'élaboration psychologique et sociale de cette réalité. C'est dire que l'on s'intéresse à une modalité de pensée, sous son aspect constituant — les processus — et constitué — les produits ou contenus. Modalité de pensée qui tient sa spécificité de son caractère social.

En effet, représenter ou se représenter correspond à un acte de pensée par lequel un sujet se rapporte à un objet. Celui-ci peut être aussi bien une personne, une chose, un événement matériel, psychique ou social, un phénomène naturel, une idée, une théorie, etc. ; il peut être aussi bien réel qu'imaginaire ou mythique, mais il est toujours requis. Il n'y a pas de représentation sans objet. Quant à l'acte de pensée par lequel s'établit la relation entre le sujet et l'objet, il a des caractéristiques spécifiques par rapport à d'autres activités mentales (perceptive, conceptuelle, mémorielle, etc.). D'autre part la représentation mentale, comme la représentation picturale, théâtrale ou politique, donne à voir cet objet, en tient lieu, est à sa place ; elle le rend présent quand il est lointain ou absent. Elle est donc le représentant mental de l'objet qu'elle restitue symboliquement. En outre, contenu concret de l'acte de pensée, elle porte la marque du sujet et de son activité. Ce dernier aspect renvoie au caractère constructif, créatif, autonome de la représentation qui comporte une part de re-construction, d'interprétation de l'objet et d'expression du sujet.

Ces caractéristiques générales du fait de représentation rendent compte des focalisations de la recherche portant sur les représentations sociales. Prise en compte de la particularité des objets. Double centration sur les contenus et les processus. Attention à la dimension sociale susceptible d'infléchir l'activité représentative et son produit. Partant de la richesse phénoménale observée intuitivement, les différentes approches vont découper des objets qui seront recueillis, analysés et manipulés grâce à des procédures empiriques certifiées, pour déboucher sur des construits scientifiques justiciables d'un traitement théorique. La richesse de la notion de représentation comme la diversité des courants de recherche prêtent à des angles d'attaque et des optiques variés dans le traitement des phénomènes représentatifs. Nous allons tenter de suivre quelques pistes majeures. Mais d'abord un constat.

VITALITÉ, TRANSVERSALITÉ, COMPLEXITÉ

Quiconque regarde le champ de recherche aujourd'hui cristallisé autour de la notion de représentation sociale ne manquera pas de relever trois particularités saillantes : la vitalité, la transversalité et la complexité.

La vitalité, voici une notion désormais consacrée dans les sciences humaines par un usage qui tend à se généraliser depuis une décade, mais fut, depuis Durkheim, rien moins que constant. Rapidement tombée en désuétude, la notion de représentation sociale, après avoir été remise en lumière dans la psychologie sociale par Moscovici, eut encore à connaître une période de latence avant de mobiliser un vaste courant de recherche dont la bibliographie figurant en tête de cet ouvrage donne une première idée. Attestent de ce regain non seulement le nombre des publications, mais aussi la diversité des pays où elle est employée, des domaines où elle est appliquée, des approches méthodologiques et théoriques qu'elle inspire.

Une telle conquête s'explique par la levée d'obstacles de type épistémologique qui ont empêché le déploiement de la notion. Moscovici (chap. 2) envisage, de ce point de vue, la période qui a précédé sa reprise de la notion de représentation sociale. Pour la période qui l'a suivie, j'ai indiqué ailleurs (Jodelet, 1984, 1985) comment son développement eut à pâtir, entre autres, d'un double verrouillage. En psychologie d'abord, en raison de la dominance du modèle behavioriste qui déniait toute validité à la prise en compte des phénomènes mentaux et de leur spécificité. Dans les sciences sociales, ensuite, en raison de la dominance d'un modèle marxiste dont la conception mécaniste des rapports entre infra et super-structure déniait toute légitimité à ce domaine d'étude tenu pour peuplé de purs reflets ou soupçonné d'idéalisme. Mais l'évolution des recherches et les changements de paradigmes dans les diverses sciences humaines devaient redonner à la notion toute son actualité, ouvrant des perspectives fécondes et des recherches nouvelles.

En psychologie un renversement décrit par Markus et Zajonc (1987) s'est produit qui fait rejoindre le point de vue défendu dès 1961 par Moscovici. Avec le déclin du behaviorisme

et les « révolutions » du new-look, dans les années 70, et du cognitivisme, dans les années 80, le paradigme « stimulus-réponse » (S-R) s'est progressivement enrichi. Dans un premier temps le sujet — dénommé organisme — est intégré dans le schéma originel comme instance médiatrice entre le stimulus et la réponse, ce que traduit le schéma S-O-R. Dans un deuxième temps, avec la prise en compte des structures mentales, les représentations, états psychologiques internes correspondant à une construction cognitive active de l'environnement, tributaire de facteurs individuels et sociaux, reçoivent un rôle créateur dans le processus d'élaboration de la conduite. Ce qu'exprime le schéma O-S-O-R, qui coïncide avec celui que Moscovici proposait dans sa critique du schéma S-R en disant que la représentation détermine à la fois le stimulus et la réponse, qu'il n'y a « pas de coupure entre l'univers extérieur et l'univers intérieur de l'individu (ou du groupe) » (1969, p. 9).

Le concept, qui fut rénovateur en psychologie sociale, apparaît comme réunificateur dans les sciences sociales. Le changement des conceptions de l'idéologie (devenue, avec les travaux de l'école althusserienne, instance autonome, cadre de toute pratique, produisant des effets de connaissance et dotée d'une efficacité propre) conduit à surmonter les apories de la hiérarchisation des niveaux de la structure sociale et à réhabiliter la représentation. Celle-ci est conçue par l'historien comme un élément nécessaire de la chaîne conceptuelle permettant de penser « les rapports entre le matériel et le mental dans l'évolution des sociétés » (Duby, 1978, p. 20). Elle se voit conférer par l'anthropologue la propriété de particulariser dans chaque formation sociale l'ordre culturel (Héritier, 1979), d'être constitutive du réel et de l'organisation sociale (Augé, 1974 ; Godelier, 1984), d'avoir une efficacité propre dans leur devenir. Pour le sociologue, elle rend compte des comportements politiques (Michelat et Simon, 1977) et religieux (Maître, 1972) et apparaît, *via* son objectivation dans le langage et sa mise en acceptabilité par le discours politique, comme un facteur de transformation sociale (Bourdieu, 1982 ; Faye, 1973). Propriétés assignées à la représentation sociale dès 1961 par Moscovici avec lequel converge, par ailleurs, la sociologie de la connaissance élaborée dans le cadre de l'interactionnisme symbolique (Berger et Luckman, 1966), l'ethno-méthodologie (Cicourel, 1973), la phénoménologie

(Schutz, 1962) qui rapportent la réalité sociale à une construction consensuelle, établie dans l'interaction et la communication.

Cette dynamique, qui déborde largement les limites du domaine psychosociologique, ne suffit pas cependant à rendre compte de la physionomie actuelle de ce dernier. Il faut aussi se rapporter à la fécondité de la notion, mesurable à la diversité des perspectives et des débats qu'elle suscite. L'une des raisons qui ont amené Moscovici (1969, 1984) à renouer avec l'usage de la notion fut la réaction contre l'insuffisance des concepts de la psychologie sociale, la limitation de ses objets et paradigmes. Cette perspective critique a pu entraîner un certain flou notionnel qui fut aussi raison de fécondité. Il a en effet autorisé des entreprises empiriques et conceptuelles diverses et l'articulation de la conception psychosociologique à celle d'autres disciplines. Il est aussi raison de vitalité dans la mesure où il autorise des interprétations multiples de la notion et des discussions qui sont source d'avancées théoriques. Ce bourgeonnement a directement à voir avec les autres caractères que nous avons mentionnés : la transversalité et la complexité.

Située à l'interface du psychologique et du social, la notion a vocation pour intéresser toutes les sciences humaines. On la retrouve à l'œuvre en sociologie, anthropologie et histoire, étudiée dans ses rapports à l'idéologie, aux systèmes symboliques et aux attitudes sociales que reflètent les mentalités. Sperber (chap. 4), et Laplantine (chap. 13) illustrent ainsi l'opérativité de la notion et son enrichissement en anthropologie. Elle rejoint également, *via* les processus cognitifs qu'elle implique, le champ de la psychologie cognitive, de la cognition sociale avec laquelle Doise (chap. 10 et 16), Semin (chap. 11), Hewstone (chap. 12) examinent quelques articulations. Renvoyant à une forme de pensée, son étude relève aussi de la logique abordée sous son aspect naturel par Grize (chap. 6) ou social par Windish (chap. 7). Ce n'est pas tout. Comme le montrent Kaës (chap. 3), Chombart de Lauwe et Feuerhahn (chap. 15), on peut observer dans la production représentative le jeu de la fantasmagorie individuelle et de l'imaginaire social, ce qui nous renvoie à la psychanalyse. De même, le rôle du langage dans les phénomènes représentatifs qu'analyse Harré (chap. 5) engage aussi la réflexion des théoriciens du langage (Fodor, 1981 ; Searle, 1983). Cette multiplicité de relations avec des

disciplines voisines confère au traitement psychosociologique de la représentation un statut transverse qui interpelle et articule divers champs de recherche, réclamant, non une juxtaposition mais une réelle coordination de leurs points de vue. Dans cette transversalité réside sans doute l'un des apports les plus prometteurs de ce domaine d'étude.

Partant, la notion de représentation sociale présente comme les phénomènes qu'elle permet d'aborder une certaine complexité et dans sa définition et dans son traitement. « Sa position mixte au carrefour d'une série de concepts sociologiques et de concepts psychologiques » (Moscovici, 1976, p. 39) implique qu'elle soit mise en rapport avec des processus relevant d'une dynamique sociale et d'une dynamique psychique et que soit élaboré un système théorique lui-même complexe. On doit prendre en compte d'un côté le fonctionnement cognitif et celui de l'appareil psychique, de l'autre le fonctionnement du système social, des groupes et des interactions pour autant qu'ils affectent la genèse, la structure et l'évolution des représentations et sont concernés par leur intervention. Vaste programme qui est loin d'être accompli, s'il est en voie de réalisation, comme nous le verrons. Mais il faut le dire : les représentations sociales doivent être étudiées en articulant éléments affectifs, mentaux et sociaux et en intégrant à côté de la cognition, du langage et de la communication, la prise en compte des rapports sociaux qui affectent les représentations et la réalité matérielle, sociale et idéale sur laquelle elles ont à intervenir. C'est dans cette visée que Moscovici a formulé et développé sa théorie (cf. notamment 1976, 1981, 1982, 1984). Une théorie qui constitue la seule tentative systématique et globale existant à ce jour, comme le rappelle Herzlich (1972).

En effet, dans une exploration en perpétuelle tension entre le pôle psychologique et le pôle social, les différents travaux menés en laboratoire et sur le terrain se sont le plus souvent focalisés, par souci heuristique, sur des aspects bien circonscrits des phénomènes représentatifs. Non sans courir parfois le risque de les ramener à des événements intra-individuels ou de les diluer dans des processus idéologiques ou culturels. Limitations et réductionnismes dont le développement théorique de la notion ne peut que pâtir et qu'il faut éviter ainsi que le souligne Doise : « La pluralité d'approches de la notion et la pluralité de

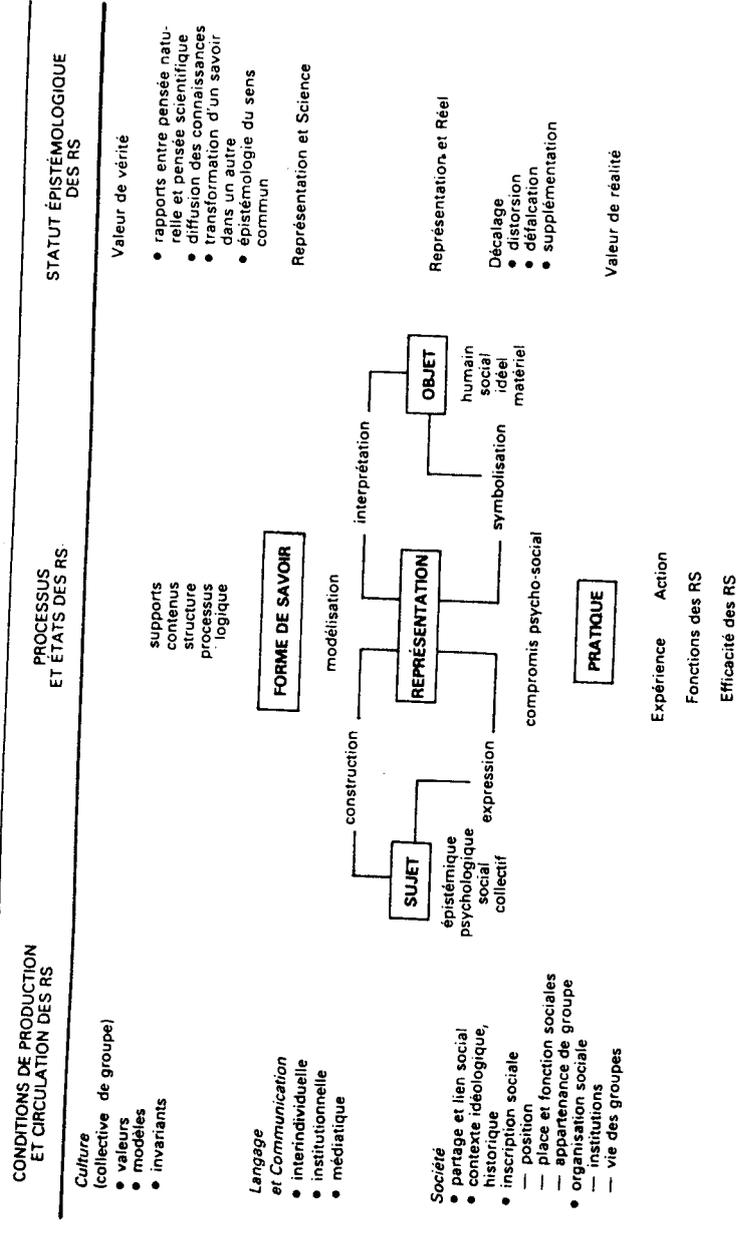
significations qu'elles véhiculent en font un instrument de travail difficile à manipuler. Mais la richesse et la variété même des travaux inspirés par cette notion font qu'on hésiterait même à la faire évoluer par un réductionnisme qui privilégierait par exemple une approche exclusivement psychologique ou sociologique. Ce serait précisément enlever à la notion sa fonction d'articulation de différents systèmes explicatifs. On ne peut pas éliminer de la notion de représentation sociale les références aux multiples processus individuels, interindividuels, intergroupes et idéologiques qui souvent entrent en résonance les uns avec les autres et dont les dynamiques d'ensemble aboutissent à ces réalités vivantes que sont en dernière instance les représentations sociales » (1986, p. 19, 83). Aussi, est-ce dans une approche respectant la complexité des phénomènes et de la notion que doit se développer la théorie, même si cela paraît une gageure.

L'ESPACE D'ÉTUDE DES REPRÉSENTATIONS SOCIALES

En plus de vingt ans, s'est constitué, particulièrement en psychologie sociale, un champ ayant fait l'objet de revues et commentaires divers (Codol, 1969 ; Farr, 1977, 1984, 1987 ; Harré, 1984 ; Herzlich, 1972 ; Jodelet, 1984 ; Potter et Litton, 1985) et dont les acquis présentent des convergences certaines. Néanmoins, la multiplicité des perspectives y dessine des territoires plus ou moins autonomes par l'accent mis sur des aspects spécifiques des phénomènes représentatifs. Il en résulte un espace d'étude multidimensionnel que nous allons essayer de baliser en nous aidant du tableau I (p. 44) qui synthétise les problématiques et leurs axes de développement.

Au centre de ce tableau figure le schéma de base caractérisant la *représentation* comme *une forme de savoir pratique reliant un sujet à un objet*. Tous se rejoignent sur ce schéma même s'ils confèrent à ses termes une portée et des implications variables. Nous y retrouvons des éléments et relations, déjà mentionnés, dont les recherches se donnent pour but de spécifier et expliquer les modalités. Rappelons-les avant de survoler les recherches :

— La représentation sociale est toujours représentation de quelque chose (l'objet) et de quelqu'un (le sujet). Les caracté-



Qui sait et d'où ? Que et comment sait-on ? Sur quoi et avec quel effet ?

TABLEAU I. — L'espace d'étude des représentations sociales

ristiques du sujet et de l'objet auront une incidence sur ce qu'elle est.

— La représentation sociale est avec son objet dans un rapport de « symbolisation », elle en tient lieu, et « d'interprétation », elle lui confère des significations. Ces significations résultent d'une activité qui fait de la représentation une « construction » et une « expression » du sujet. Cette activité peut renvoyer soit à des processus cognitifs — le sujet est alors considéré d'un point de vue épistémique — soit à des mécanismes intrapsychiques (projections fantasmatiques, investissements pulsionnels, identitaires, motivations, etc.) — le sujet est alors considéré d'un point de vue psychologique. Mais la particularité de l'étude des représentations sociales est d'intégrer dans l'analyse de ces processus l'appartenance et la participation sociales ou culturelles du sujet. C'est ce qui la distingue d'une perspective purement cognitiviste ou clinique. D'autre part, elle peut aussi s'attacher à l'activité mentale d'un groupe ou d'une collectivité, ou considérer cette activité comme l'effet de processus idéologiques qui traversent les individus. Nous aurons à revenir sur ces points essentiels.

— Forme de savoir, la représentation se présentera comme une « modélisation » de l'objet directement lisible dans, ou inférée de, divers supports linguistiques, comportementaux ou matériels. Toute étude de représentation passera par une analyse des caractéristiques liées au fait qu'elle est une forme de connaissance.

— Qualifier ce savoir de « pratique » réfère à l'expérience à partir de laquelle il est produit, aux cadres et conditions dans lesquels il l'est, et surtout au fait que la représentation sert à agir sur le monde et autrui. Ce qui débouche sur ses fonctions et son efficacité sociales. La position occupée par la représentation dans l'ajustement pratique du sujet à son environnement, la fera qualifier par certains de compromis psychosocial.

Les questions que soulève l'articulation de cet ensemble d'éléments et de relations peuvent être condensées dans la formule suivante : « Qui sait et d'où sait-on ? » — « Que et comment sait-on ? » — « Sur quoi sait-on et avec quel effet ? ». Ces interrogations débouchent sur trois ordres de problématiques qui sont présentées en allant de gauche à droite dans le Tableau I : a / conditions de production et de circulation ; b / processus et

états ; c / statut épistémologique des représentations sociales. Ces problématiques sont interdépendantes et subsument les thèmes des travaux théoriques et empiriques.

Si l'on suit l'historique du champ de recherche c'est vers le rapport de la représentation à la science et à la société qu'il faut se tourner. En effet, quand Moscovici a renoué avec le concept de Durkheim, ce ne fut pas seulement dans une perspective critique, qui était d'ailleurs assortie d'une visée constructive : donner à la psychologie sociale des objets et outils conceptuels permettant une connaissance cumulative, en prise avec les véritables questions posées par la vie sociale. L'ouvrage *La psychanalyse, son image et son public*, suivant la dérive d'une théorie scientifique, la psychanalyse, à mesure de sa pénétration dans la société, entendait contribuer à une psychosociologie de la connaissance alors inexistante à côté d'une sociologie de la connaissance florissante et d'une épistémologie du sens commun à peine naissante (Heider, 1958). Cette étude du « choc » entre une théorie et des modes de pensée propres à différents groupes sociaux cernait comment s'opère la transformation d'un savoir (scientifique) dans un autre (sens commun) et réciproquement. Deux axes de préoccupation y sont associés. Le premier s'attache à la fabrication d'une connaissance « populaire », à l'appropriation sociale de la science par une « société pensante », composée de « savants amateurs », et à l'étude des caractères distinctifs de la pensée naturelle eu égard à la pensée scientifique (Moscovici et Hewstone, 1983, 1984). Le second axe concerne la diffusion des connaissances à laquelle font référence Schiele et Boucher (chap. 19). Aux travaux examinant l'interdépendance entre les processus de représentation et de vulgarisation (Ackermann *et al.*, 1963, 1971, 1973-1974 ; Barbichon, 1972 ; Roqueplo, 1974), fait écho l'accent porté, avec une insistance croissante, en didactique des sciences et formation des adultes, sur le rôle des représentations sociales comme système d'accueil pouvant faire obstacle ou servir de point d'appui à l'assimilation du savoir scientifique et technique (Albertini et Dussault, 1984 ; Astolfi, Giordan *et al.*, 1978 ; Audigier *et al.*, 1986).

Ces deux optiques convergent sur le fait que la connaissance « naïve » ne doit pas être invalidée comme fausse ou biaisée. Ce qui va à l'encontre de certains postulats cognitivistes selon lesquels existeraient des « biais » naturels, inhérents au fonctionne-

ment mental spontané, par exemple dans l'attribution de causalité. Il s'agit d'une connaissance « autre » que celle de la science mais qui est adaptée à, et corroborée par, l'action sur le monde. Sa spécificité dont rendent compte une formation et des finalités sociales, est un objet d'étude épistémologique non seulement légitime mais nécessaire pour comprendre pleinement les mécanismes de la pensée et pertinent pour traiter du savoir scientifique lui-même, ce dont Palmonari et Zani (chap. 14) donnent un exemple à propos de la psychologie.

Nous rejoignons ici un postulat fondamental dans l'étude des représentations sociales : celui d'une interrelation, d'une correspondance, entre les formes d'organisation et de communication sociales et les modalités de la pensée sociale, envisagée sous l'angle de ses catégories, de ses opérations, et de sa logique. Il trouva sa formulation première chez Durkheim qui insistait sur l'isomorphie entre représentations et institutions : les catégories servant à la classification des choses sont solidaires des formes de groupement social, les relations entre classes le sont de celles qui organisent la société. Il fut différemment développé selon que les auteurs ont porté leur attention sur le lien existant entre communication sociale d'une part, structure sociale de l'autre, et représentations.

DU ROLE DE LA COMMUNICATION

Ce postulat est une hypothèse forte chez Moscovici qui explique les phénomènes cognitifs en partant des divisions et des interactions sociales. Il a particulièrement insisté sur le rôle de la communication sociale pour plusieurs raisons. Tout d'abord, il s'agit d'un objet propre à la psychologie sociale qui contribue ainsi de façon originale à l'approche des phénomènes cognitifs. Ensuite, la communication joue un rôle fondamental dans les échanges et interactions qui concourent à l'institution d'un univers consensuel. Enfin, elle renvoie à des phénomènes d'influence et d'appartenance sociales décisifs dans l'élaboration des systèmes intellectuels et de leurs formes. L'incidence de la communication est examinée par Moscovici à trois niveaux : 1 / au niveau de l'émergence des représentations dont les conditions affectent les aspects cognitifs. Au nombre de ces condi-

tions se rangent : la dispersion et le décalage des informations concernant l'objet représenté et qui sont inégalement accessibles selon les groupes ; la focalisation sur certains aspects de l'objet en fonction des intérêts et de l'implication des sujets ; la pression à l'inférence due à la nécessité d'agir, prendre position ou obtenir la reconnaissance et l'adhésion des autres. Autant d'éléments qui vont différencier la pensée naturelle dans ses opérations, sa logique et son style. 2 / Au niveau des processus de formation des représentations, l'objectivation et l'ancrage qui rendent compte de l'interdépendance entre l'activité cognitive et ses conditions sociales d'exercice, aux plans de l'agencement des contenus, des significations et de l'utilité qui leur sont conférés. 3 / Au niveau des dimensions des représentations ayant trait à l'édification de la conduite : opinion, attitude, stéréotype sur lesquelles interviennent les systèmes de communication médiatiques. Ceux-ci, selon les effets recherchés sur leur audience, présentent des propriétés structurales différentes correspondant à la diffusion, la propagation et la propagande. La diffusion est mise en rapport avec la formation des opinions, la propagation avec celle des attitudes et la propagande avec celle des stéréotypes.

Ainsi la communication sociale, sous ses aspects interindividuels, institutionnels et médiatiques apparaît-elle comme condition de possibilité et de détermination des représentations et de la pensée sociales. De nombreux auteurs ont développé les implications d'un tel statut. Grize (1984 et ici) rapporte les processus de schématisation des représentations et les propriétés de la logique naturelle aux rapports d'influence engagés dans les situations d'interlocution, influence qui vise à faire de ses idées des évidences objectives. De même les rapports d'influence fondent le rôle de la communication dans les milieux scientifiques (Knorr-Cetina, 1981) quand il s'agit de la fabrication de la science et de ses faits : « De toutes les activités humaines la fabrication des faits est la plus intensément sociale, telle est l'évidence qui permet naguère à la sociologie des sciences de prendre son essor. Le sort d'un énoncé est, littéralement, entre les mains d'une foule ; chacun peut le laisser tomber, le contredire, le traduire, le modifier, le transformer en artefact, le tourner en dérision, l'introduire dans un autre contexte à titre de prémisses, ou dans certains cas, le vérifier, le certifier et le passer tel

quel à quelqu'un d'autre, lequel à son tour, etc. Le mot "c'est un fait" ne définit pas l'essence de certains énoncés, mais certains parcours dans une foule » (Latour, 1983).

Ce parcours ne concerne pas seulement le fait scientifique. Il est à la base de bien des productions mentales institutionnelles. Ceci est particulièrement visible dans les communautés urbaines ou rurales dont l'unité et l'identité sont assurées par les échanges informels établis entre les groupes « co-actifs » (Maget, 1955) qui les composent. Ceux-ci partagent le même type d'activité, constituant de manière dialogique le système normatif et notionnel qui régit leur vie professionnelle et quotidienne. Ce processus éclaire les écueils rencontrés par le transfert et le changement technologique dont Darré (1985) donne un exemple, à propos de l'élevage en milieu paysan. Il existe également des ressorts émotionnels à la fabrication des faits. La communication sert alors de soupape pour libérer les sentiments dysphoriques suscités par des situations collectives anxiogènes ou mal tolérées. Ainsi des phénomènes de rumeurs qui surgissent souvent en milieu urbain à l'occasion de crises, de conflits intergroupes (Morin, 1970). La peur, le rejet de l'altérité entre autres suscitent des échanges qui donnent corps à des informations ou événements fictifs. Ainsi se créent de véritables « légendes urbaines » (Brunvand, 1981) dont les thèmes présentent une remarquable stabilité dans le temps et l'espace (Campion-Vincent, 1989). La mise en acte de l'imaginaire collectif dans la communication est aussi illustrée par le discours sur l'insécurité (Ackermann, Dulong, Jeudy, 1983). Les récits que les victimes d'agression (vols, attaques, etc.) font de ce qui leur est arrivé suivent à la lettre un même scénario repris collectivement et permettent de se situer dans une même catégorie victimisée, forme d'une nouvelle solidarité sociale. Et nous avons relevé des phénomènes similaires à propos du SIDA.

Sperber insiste dans son chapitre sur l'importance de considérer la circulation des représentations culturelles. Sa remarque va au-delà de l'anthropologie. Les recherches qui abordent les représentations comme des formes d'expression culturelle renvoient plus ou moins directement à de tels processus de diffusion, qu'il s'agisse des codes sociaux servant à interpréter les expériences de l'individu en société — par exemple celle de la maladie (Herzlich, 1969) — des valeurs et

modèles servant à définir un statut social — par exemple, la femme, l'enfant (Chombart de Lauwe, 1963, 1971) —, celle des symboles et invariants servant à penser des entités collectives par exemple, le groupe (Kaës, 1976), la folie (Schurmans, 1985).

De ces exemples, ressort l'importance primordiale de la communication dans les phénomènes représentatifs. Tout d'abord, elle est le vecteur de transmission du langage, lui-même porteur de représentations. Ensuite, elle a une incidence sur les aspects structurels et formels de la pensée sociale, pour autant qu'elle engage des processus d'interaction sociale, influence, consensus ou dissensus et polémique. Enfin, elle concourt à forger des représentations qui, étayées sur une énergétique sociale, sont pertinentes pour la vie pratique et affective des groupes. Énergétique et pertinence sociales qui rendent compte, à côté du pouvoir performatif des mots et discours, de la force avec laquelle les représentations instaurent des versions de la réalité, communes et partagées.

LE SOCIAL : DU PARTAGE A LA VIE COLLECTIVE

Voici qui donne toute sa portée au partage social des représentations. Leur caractère est souvent ramené à leur extensivité au sein d'un groupe ou de la société, ce qui donne lieu à certaines critiques (Harré, 1985) d'ailleurs formulées dès 1961 par Moscovici. Ce critère risque d'être purement formel et réducteur si l'on n'est pas attentif à la dynamique sociale qui le sous-tend. Peut-on dire, en effet, que l'on partage une même idée, une même représentation, comme on partage un même sort ? Il ne semble pas, car la représentation suppose un processus d'adhésion et de participation qui la rapproche de la croyance. Comme le remarque Veayne à propos des mentalités, les connotations sociales de la connaissance ne tiennent pas tant à sa distribution chez plusieurs individus, qu'à ce que « la pensée en chacun d'eux est, de diverses manières, marquée par le fait que les autres la pensent aussi » (1974, p. 74). On adopte de confiance ce que disent les experts dont on ne peut avoir la connaissance par une sorte de « division du travail linguistique » (Putnam, 1975). De plus, l'intériorisation d'autrui favorise « l'édification des châteaux de

cartes (où chaque individu est une carte) qui s'écroulent un beau jour parce que l'appui de tous sur tous s'est écroulé » (Veayne, id., p. 80).

Certes, il y a des représentations qui nous échoient toutes faites ou qui « traversent » les individus. Celles qu'impose une idéologie dominante, ou celles qui sont liées à une condition définie au sein de la structure sociale. Mais même dans ces cas, le partage implique une dynamique sociale qui rend compte de la spécificité des représentations. C'est ce que développent les recherches rapportant le caractère social de la représentation à l'inscription sociale des individus. La place, la position sociale qu'occupent ces derniers, ou les fonctions qu'ils remplissent, déterminent les contenus représentationnels et leur organisation, *via* le rapport idéologique qu'ils entretiennent avec le monde social (Plon, 1972), les normes institutionnelles et les modèles idéologiques auxquels ils obéissent. Gilly (chap. 12) examine l'articulation entre ces éléments dans le cas du système éducatif. Vergès (chap. 18) analyse dans une optique similaire les composants et déterminants des représentations économiques. D'autres travaux, tels ceux de Kaës (1968) et Larrue (1972) sur les représentations de la culture illustrent que le fait de partager une même condition sociale (la condition ouvrière) qui s'accompagne d'une relation au monde, de valeurs, modèles de vie, de contraintes ou désirs spécifiques, produit des effets sur la façon de concevoir la culture. De même pour la contrainte qu'exerce l'idéologie diffusée par des appareils d'État tel celui de la justice (Robert et Faugeron, 1978) et qui structure, *via* des attitudes sociales, les champs de représentation concernant les différents domaines et acteurs du système pénal. Dans tous ces cas, le partage social est référé à un jeu de déterminations liées à la structure et aux rapports sociaux.

Cependant, même dans ces cas de détermination où le partage des représentations est un donné préexistant à la communication, on peut observer des phénomènes d'adhésion aux formes de pensée de la classe, du milieu ou du groupe d'appartenance, en raison de la solidarité et de l'affiliation sociales. Partager une idée, un langage, c'est aussi affirmer un lien social et une identité. Les exemples ne manquent pas où cette fonction est évidente, ne serait-ce que dans la sphère religieuse ou politique. Le partage sert à l'affirmation symbolique d'une unité

et d'une appartenance. L'adhésion collective contribue à l'établissement et au renforcement du lien social. Or comme le remarque Douglas (1986), dans les sciences sociales on s'est peu attaché « au rôle de la cognition dans la formation du lien social » (p. 19) et d'ajouter qu'on y prend peu en compte ce que pourtant l'on sait fort bien : « Les groupes ont une influence sur la pensée de leurs membres et même développent des styles de pensée distinctifs » (p. 21). En regardant du côté des représentations et des solidarités qu'elles engagent, nous sommes en mesure d'éclairer les aspects cognitifs qui font la matière et la trame de la vie sociale. L'extensivité des représentations permet alors de saisir, au niveau des attributs intellectuels d'une collectivité, l'expression de sa particularité. C'est ce qu'a montré Moscovici à propos des représentations de la psychanalyse par lesquelles les différents groupes définissent leurs contours et leur identité. Expression identitaire déjà soulignée par Durkheim : « Ce que les représentations collectives traduisent c'est la façon dont le groupe se pense dans ses rapports avec les objets qui l'affectent » (1895, p. xvii).

FONCTIONS SOCIALES ET RAPPORT AU RÉEL

On conçoit, dès lors, que la représentation remplisse certaines fonctions dans le maintien de l'identité sociale et de l'équilibre sociocognitif qui s'y trouve lié. Il n'est qu'à voir les défenses mobilisées par l'irruption de la nouveauté. Quand la psychanalyse est apparue, elle fut ressentie comme une menace parce qu'elle contrevenait aux valeurs et modèles de pensée en vigueur dans différents groupes religieux ou politiques. De même voit-on des familles politiques considérer comme dangereux le fait de s'informer sur la théorie marxiste ou d'en parler, comme si cela risquait de bouleverser leurs cadres mentaux. Quand, néanmoins, la nouveauté est incontournable, à l'évitement succède un travail d'ancrage visant à la familiariser, la transformer pour l'intégrer dans l'univers de pensée préexistant. Travail qui correspond à une fonction cognitive essentielle de la représentation et peut aussi concerner tout élément étrange ou inconnu dans l'environnement social ou idéal. Mugny et Carugati (1985) font, à propos des représentations de l'intelligence, une analyse sub-

tile de cette dialectique. La disparité d'intelligence apparaît, quand on ne dispose pas d'information sur ses causes sociales (héritage culturel, rôle différenciateur de l'école) comme une étrangeté qui focalise l'attention et conduit à chercher une explication dans l'idéologie du don, masquant et naturalisant les inégalités sociales. Cette idéologie satisfait à un principe d'économie cognitive et se trouve d'autant plus facilement invoquée que l'identité sociale est mise en cause par les différences d'intelligence, comme c'est le cas pour les parents et les enseignants. De la sorte, s'ajoute à la fonction cognitive une fonction de protection et de légitimation.

Processus également observables à l'échelle collective. J'ai montré (1985) que dans une communauté rurale où vivent en liberté des malades mentaux, la population construit un système de représentations de la folie qui lui permet non seulement de gérer son interaction quotidienne avec ces derniers, mais aussi de se défendre contre une présence qu'elle juge dangereuse pour son image et son intégrité. Elle craint d'être assimilée aux malades et ne peut accepter qu'ils soient intégrés à part entière dans le tissu social. Elle développe une représentation de la folie postulant une insuffisance du contrôle cérébral sur le fonctionnement organique et mental, qui créerait un obstacle dirimant à la reprise d'une activité et d'une place sociales normales. Ceci permet de maintenir les malades dans un statut aliéné et restrictif, de s'opposer à toute revendication de s'insérer, sur un pied d'égalité, dans la localité. Par quoi la représentation s'apparente à l'idéologie.

Ces fonctions s'ajoutent à celles d'orientation des conduites et communications, de justification anticipée ou rétrospective des interactions sociales ou relations intergroupes (Doise, 1973). Par quoi nous touchons à une autre spécification du caractère social des représentations. Avec deux conséquences majeures, quoique différentes. L'une concerne l'étude des représentations : le social n'est pas unidimensionnel dans les représentations, et l'on peut s'attendre à devoir le référer, selon les cas, au partage et/ou aux déterminations, et/ou aux fonctions sociales de la représentation.

La deuxième conséquence renvoie au statut épistémologique de la représentation. De ce que nous venons de voir, ressort son caractère pratique, c'est-à-dire orienté vers l'action et la ges-

tion du rapport au monde. Elle reste, comme le dit Piaget (1976), un mode de connaissance « socio-centrique », au service des besoins, désirs, intérêts du groupe. Cette finalité, le fait que la représentation soit une reconstruction de l'objet, expressive du sujet entraînent un décalage avec son référent. Ce décalage peut être dû également à l'intervention spécifiante des valeurs et codes collectifs, des implications personnelles et des engagements sociaux des individus. Il produit trois types d'effet au niveau des contenus représentatifs : des distorsions, des suppléments et des défalcatations.

Dans le cas de la distorsion, tous les attributs de l'objet représenté sont présents mais accentués ou minorés de façon spécifique. Ainsi en va-t-il des transformations dans l'évaluation des qualités d'un objet, d'un acte, pour réduire une dissonance cognitive (Festinger, 1957). Autre exemple pris chez Chombart de Lauwe (1984) : la représentation de catégories sociales dominées (les enfants ou les femmes) qui s'élabore en référence à une catégorie dominante (les adultes ou les hommes). Les dominés ont des traits semblables à ceux des dominants dont ils sont cependant démarqués de deux manières. Soit par un mécanisme de « réduction » : présence des mêmes caractéristiques, mais sous forme atténuée, en qualité moindre ; dans l'image que les médias donnent des enfants, les filles se comportent comme les garçons mais leur autonomie vis-à-vis de l'entourage est plus faible. Soit par un mécanisme « d'inversion » : le dominé présente les caractères inverses de ceux du dominant ; l'image de l'enfant « authentique » est ainsi le reflet renversé de celle de l'adulte en société.

La supplémentation qui consiste à conférer à l'objet représenté des attributs, des connotations qui ne lui appartiennent pas en propre, procède d'un rajout de significations dû à l'investissement du sujet et à son imaginaire. Analysant le « préjugé en action », Doise (1980) rappelle des résultats expérimentaux mettant en évidence une tendance à projeter sur autrui des traits que l'on possède, surtout si l'on croit que ces traits sont évalués défavorablement : la projection sur autrui sert à restaurer l'estime de soi, une représentation d'autrui conforme à soi valorise sa propre image construite eu égard à des groupes de référence. Dans une étude sur l'environnement, Lugassy (1970) illustre ce surcroît connotatif à propos des représentations

de la « nature » et de la « forêt ». La première est chargée de significations opposées à celles de la ville, espace de contraintes sociales ; la seconde l'est d'images infantiles renvoyant au corps et à la sexualité.

Enfin, la défalcation correspond à la suppression d'attributs appartenant à l'objet. Elle résulte, dans la plupart des cas, de l'effet répressif des normes sociales. On en trouve une illustration désormais classique dans le schéma figuratif de la théorie psychanalytique dégagé par Moscovici (1976). La représentation comporte des concepts centraux : conscient, inconscient, refoulement, complexe, mais exclut un concept, tout aussi central, la libido, en raison de son association à la sexualité sur laquelle pèse, au moment de l'étude, un veto social. De même verra-t-on la sexualité des handicapés mentaux représentée de façon radicalement différente chez leurs éducateurs et leurs parents, en raison des rôles respectifs de ces derniers, de leur refus commun de s'identifier à eux. Les premiers attribuent aux enfants une sexualité « sauvage », brutale et sans affectivité alors que les seconds ont de leurs enfants une vision déssexualisée mais débordante d'affectivité (Giami *et al.*, 1983).

ÉTATS ET PROCESSUS REPRÉSENTATIONNELS

Le rapport à un référent objectif débouche sur le volet central de notre tableau : les états et processus caractérisant la représentation comme forme de savoir. C'est finir notre parcours sur ce qui est au cœur de toutes les recherches, le phénomène cognitif, après avoir mis en place ce qui en définit l'aspect social et fonctionnel, les conditions qui régissent sa genèse, son fonctionnement et son efficacité.

L'étude du phénomène cognitif se fait à partir des contenus représentatifs, saisis dans différents supports : langage, discours, documents, pratiques, dispositifs matériels, sans préjuger, pour certains auteurs, de l'existence correspondante d'événements intra-individuels, ou d'hypostases collectives (esprit, conscience de groupe). Travailler sur des contenus objectifs permet de ne pas grever la recherche de débats que l'empirie ne peut trancher. Cela entraîne une première différence avec la psychologie cognitive, dans la façon d'aborder la repré-

sensation comme savoir. Celle-ci réfère à des objets et processus hypothétiques ou appréhendés indirectement à travers la réalisation de tâches intellectuelles, épreuves de mémorisation, par exemple. L'approche sociale des représentations traite d'une matière concrète, directement observable, même si l'organisation latente de ses éléments fait l'objet d'une reconstruction de la part du chercheur.

Dans cette façon d'appréhender le contenu des représentations, deux orientations se dégagent qui ne sont pas exclusives l'une de l'autre. Il est traité soit comme champ structuré, soit comme noyau structurant. Dans le premier cas on dégage les constituants des représentations (informations, images, croyances, valeurs, opinions, éléments culturels, idéologiques, etc.). Cette analyse dimensionnelle est complétée par la recherche du principe de cohérence structurant les champs de représentation : organisateurs socioculturels, attitudes, modèles normatifs ou encore schèmes cognitifs. Ces champs sont généralement recueillis par des méthodes d'enquête par questionnaire, entretien, ou traitement de matériel verbal consigné dans des documents attestés (voir dans la bibliographie les textes se rapportant aux images d'objets socialement valorisés tels que le corps, la culture, l'enfant, la femme, le groupe, la maladie, la psychologie, la santé, le travail, etc.). Ces champs sont également abordés en tant que champs sémantiques, ensembles de significations isolés à l'aide de différentes méthodes d'associations de mots (Di Giacomo, 1981, 1985 ; Le Bouedec, 1984 ; Galli et Nigro, 1986). Dans ce dernier cas, les recherches se rapprochent de la seconde orientation qui s'attache à dégager les structures élémentaires autour desquelles se cristallisent les systèmes de représentation. Abric (chap. 8) et Flament (chap. 9) développent un modèle théorique distinguant entre éléments centraux et périphériques dont ils tirent d'importantes implications du point de vue de la stabilité et du changement des représentations comme de leur rapport à la pratique.

Ces propriétés structurales sont examinées à propos de représentations déjà constituées. Mais pour rendre compte de l'émergence des structures, il faut se rapporter aux processus qui président à la genèse des représentations. Celle-ci peut être envisagée en tenant compte des apprentissages sociaux qui interviennent au cours du développement de l'enfant (Duveen et Lloyd,

1986, 1988 ; Emler et Dickenson, 1985 ; Emler, Ohana, Moscovici, 1987 ; voir également les chapitres de Chombart de Lauwe et Doise). Cependant, indépendamment des aspects développementaux, les processus de formation des représentations rendent compte de leur structuration. Ceci vaut particulièrement pour l'objectivation, processus mis en évidence par Moscovici, illustré et enrichi par divers auteurs. Ce processus est décomposé en trois phases « construction sélective - schématisation structurante - naturalisation » dont les deux premières, surtout, manifestent, comme nous avons eu l'occasion de le voir, l'effet de la communication et des contraintes liées à l'appartenance sociale des sujets sur le choix et l'agencement des éléments constitutifs de la représentation.

Contenus et structure sont infléchis par un autre processus, l'ancrage, qui intervient en amont et en aval de la formation des représentations, en assurant leur incorporation dans le social. En amont, l'ancrage enracine la représentation et son objet dans un réseau de significations qui permet de les situer en regard des valeurs sociales et de leur donner cohérence. Mais, à ce niveau, l'ancrage joue un rôle décisif essentiellement en ce qu'il réalise leur inscription dans un système d'accueil notionnel, un déjà-là pensé. Par un travail de la mémoire, la pensée constituante s'appuie sur la pensée constituée pour ranger la nouveauté dans des cadres anciens, dans le déjà connu.

En aval de la formation représentative, l'ancrage sert à l'instrumentalisation du savoir en lui conférant une valeur fonctionnelle pour l'interprétation et la gestion de l'environnement. Il se situe alors en continuité avec l'objectivation. La « naturalisation » des notions leur donne valeur de réalités concrètes directement lisibles et utilisables dans l'action sur le monde et les autres. D'autre part, la structure imageante de la représentation devient guide de lecture, et, par « généralisation fonctionnelle », théorie de référence pour comprendre la réalité.

Ces processus génératifs et fonctionnels, socialement marqués, nous permettent d'approcher les représentations à différents niveaux de complexité. Depuis le mot jusqu'à la théorie qui sert de version du réel ; depuis les concepts, catégories jusqu'aux opérations de pensée qui les lient et à la logique naturelle caractéristique d'une pensée orientée vers la communication et l'action. Ils permettent également de rendre compte du

caractère à la fois concret et abstrait des représentations et de leurs éléments qui ont un statut mixte de percept et de concept. Statut lié également au fait que la pensée sociale renvoie aux événements concrets de la pratique sociale et doit, pour être communiquée, rester vivace dans la société, être une pensée en image, comme le soulignait Halbwachs à propos de la mémoire sociale : « Il n'y a pas d'idée sans images : plus précisément, idée et image ne désignent pas deux éléments, l'un social, l'autre individuel, de nos états de conscience, mais deux points de vue d'où la société peut envisager en même temps les mêmes objets, qu'elle marque leur place dans l'ensemble de ses notions, ou dans sa vie et son histoire » (1925, p. 281). Moscovici (1981) a démontré l'importance de ces « idées-images » dans la mobilisation psychologique des foules. Avec l'ancrage des représentations dans la vie collective, nous retrouvons la question de leur efficacité. Il y a là un caractère distinctif de la pensée sociale qui retient particulièrement l'attention des sciences sociales. Le rôle des représentations dans le devenir social s'annonce comme un objet d'étude stimulant pour l'avenir.

CONCLUSION

Clore ainsi un parcours, nécessairement incomplet et souvent trop allusif, nous fait mesurer, je l'espère, la spécificité de l'approche des représentations sociales et son originalité. Ses recouvrements avec la façon dont la psychologie cognitive et les sciences sociales traitent la représentation se laissent aisément voir. Ses divergences aussi.

On retrouve des objets communs avec l'étude cognitive du savoir ; étude du contenu de la pensée, le savoir déclaratif et procédural (savoir que et savoir comment) ; analyse de ce savoir en termes de « structure » et de « mémoire ». Mais renvoyer aux conditions sociales de production, de circulation et à la finalité des représentations leurs caractéristiques structurelles et processuelles, crée une différence radicale. Connaissance dérivée autant qu'inférée, la représentation sociale ne peut être pensée selon le modèle dominant du traitement de l'information. Son étude permet de contourner les difficultés que celui-ci soulève, à savoir le risque de réduire le fonctionnement mental à celui de

l'ordinateur, comme le mentionne Anderson (1983) pour qui les « systèmes de production », ces organisations de contenu où sont détectés les mécanismes et processus cognitifs, présentent l'ambiguïté d'être en partie des langages de programmation pour ordinateur et en partie des théories psychologiques. Risque rappelé par Ehrlich pour qui l'informatique, bien que répondant au souci « d'objectiver un fonctionnement subjectif », reste néanmoins critiquable par « l'assujettissement des modèles de fonctionnement du sujet aux principes de fonctionnement de l'ordinateur et à la problématique des traitements de textes par les machines » (1985, p. 286). De plus le fait de s'intéresser à la fonction de la représentation, à sa relation à un référent et à la communication permet d'éclairer ce qui reste encore des zones obscures dans l'approche cognitive de la représentation : celle de ses fonctionnements et de ses fonctions (Ehrlich, id.) ; celle de la formation et de la transformation des schèmes cognitifs, de leur relation au langage (Arnault de La Menardière et de Montmollin, 1985).

Penser la cognition comme quelque chose de social ouvre en fait des voies de recherche nouvelles. Il en va de même pour les sciences sociales qui n'ont pas intégré dans leur approche de la pensée sociale la dimension proprement cognitive et ne sont pas en mesure de penser le social comme du cognitif. Ce qui s'impose comme une nécessité à certains, telle Douglas qui leur donne pour tâche d'identifier les « processus cognitifs fondant l'ordre social », d'étudier comment « les institutions pensent » et comment « le processus cognitif individuel le plus élémentaire dépend des institutions sociales » (1986, p. 45). Ce par quoi nous rejoignons Piaget (1967) qui voit la psychologie et la sociologie comme « deux disciplines traitant du même objet » : « l'ensemble des conduites humaines dont chacune comporte, dès la naissance et à des degrés divers, un aspect mental et un aspect social » (p. 19), affirmant que « l'homme est un et que toutes ses fonctions mentalisées sont également socialisées » (p. 20).

C'est dans une telle perspective qu'œuvrent les recherches sur les représentations sociales dont chacune apporte une pierre à l'édification d'une science psychologique et sociale de la connaissance. Certains pensent qu'il serait souhaitable d'établir un modèle unitaire, une « conception multicompatible » (Le Ny,

1985) de la représentation, en raison, notamment, des exigences de la transdisciplinarité et de l'existence d'une « solidarité entre les connaissances et représentations élémentaires d'un individu et les systèmes théoriques autonomes » (Morf, 1984, p. 425). N'y aurait-il pas là des risques de réduction et n'est-ce pas trop tôt ? A en juger par le domaine que nous venons de survoler, il semble nécessaire d'approfondir la réflexion à partir de territoires autonomes abordant chacun à sa manière l'interface du psychologique et du social, avec comme seule contrainte que les chercheurs aient « accès à un arsenal de styles d'argumentation qui transcendera ce que chacune des disciplines traditionnelles propose. Ceci constitue ce qui est porteur d'espoir dans l'intérêt récent pour le développement d'une science cognitive ». (Fodor, 1981, p. 19).

Que voyons-nous actuellement ? Un espace de recherche qui se dilate depuis vingt ans, avec : une multiplication des objets de représentation pris comme thèmes de recherche ; des approches méthodologiques qui vont se diversifiant et découpent des secteurs d'étude spécifiques ; des problématiques qui visent à cerner au plus près certains aspects des phénomènes représentatifs ; l'émergence de théories partielles qui rendent compte d'états et de processus définis ; des paradigmes qui se proposent d'éclairer sous certains angles la dynamique représentationnelle. Tout ceci aboutit à constituer des champs indépendants et dotés d'instruments conceptuels et empiriques solides où bourgeonnent des travaux cohérents.

Tout ceci donne l'impression d'un univers en expansion à l'intérieur duquel se structurent des galaxies de savoir. A l'inverse du paradigme informatique qui coiffe tout l'effort scientifique sous la chape d'un même moule, le modèle des représentations sociales impulse la diversité et l'invention, relève le défi de la complexité. Et si Aron dit vrai : « C'est en explorant un monde par essence équivoque que l'on a chance d'atteindre la vérité. La connaissance n'est pas inachevée parce que l'omniscience nous manque, mais parce que la richesse des significations est inscrite dans l'objet » (1955, p. 167), nous n'avons pas fini d'en exploiter la fécondité.

RÉFÉRENCES

- Ackermann W., Dulong R., Jeudy H. P., *Imaginaires de l'insécurité*, Paris, Klincksieck, 1983.
- Albertini J.-M., Dussault G., Représentations et initiation scientifique et technique, in C. Belisle et B. Schiele (eds), *Les savoirs dans les pratiques quotidiennes*, Lyon, CNRS, 1984.
- Aron R., *L'opium des intellectuels*, Paris, Calmann-Lévy, 1955.
- Astolfi J.-P. Giordan A., *Quelle éducation scientifique pour quelle société*, Paris, PUF, 1973.
- Augé M., *La construction du monde*, Paris, Maspero, 1974.
- Brunvand J. H., *The vanishing hitchhiker. American urban legend and their meanings*, New York, Norton, 1981.
- Campion-Vincent V., Complots et avertissements : les légendes urbaines, *Revue française de Sociologie*, 1989, 1.
- Cicourel A. V., *Cognitive sociology*, Middles, Penguin Education, 1973 ; trad. franç. *La sociologie cognitive*, Paris, PUF, 1979.
- Corbin A., Le péril vénérien au début du siècle : prophylaxie sanitaire et prophylaxie morale, *Recherches*, 1977, 27, 245-284.
- Delacampagne C., *L'invention du racisme. Antiquité et Moyen Age*, Paris, Fayard, 1983.
- Doise W., Le préjugé en action, in W. Doise, J.-C. Deschamps, J.-C. Mugny, *Psychologie sociale*, Bologne, Zanichelli, 1980.
- Doise W., Les représentations sociales : définition d'un concept, in W. Doise, A. Palmonari (eds), *L'étude des représentations sociales*, Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1986.
- Douglas M., *How institutions think*, Syracuse, Syracuse University Press, 1986.
- Duby G., *Les trois ordres ou l'imaginaire féodal*, Paris, Gallimard, 1978.
- Ehrlich S., La notion de représentation : diversité et convergences, « Les représentations », numéro spécial, *Psychologie française*, 1985, 30, 226-229.
- Faye J.-P., *La critique du langage et son économie*, Paris, Galilée, 1973.
- Festinger L., *A theory of cognitive dissonance*, Evanston, Row, Peterson & Co., 1957.
- Galli I., Nigro G., La rappresentazione sociale del potere in un campione di studenti universitari. La trama primitiva, in G. Villone Betocchi (ed), *Problemi di metodologia di studio delle rappresentazioni sociali*, *Psicologia e Societa*, numéro spécial, 1986, 1, 20-46.
- Grize J.-B., Une représentation des activités du discours, in B. Schiele et C. Belisle (eds), *Les représentations, communication, information*, 1984, 6, 2-3, 359-372.
- Halbwachs M., *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, PUF, 1925 ; rééd. Paris-La Haye, Mouton, 1975.
- Heider F., *The psychology of interpersonal relations*, New York, Wiley, 1958.
- Héritier F., Symbolique de l'inceste et de sa prohibition, in M. Izard et P. Smith (eds), *La fonction symbolique*, Paris, Gallimard, 1979.

- Herzlich C., Pierret J., Une maladie dans l'espace public. Le sida dans six quotidiens français, *Annales ESC*, 1988, 5, 1109-1134.
- Jeanneney J.-N., La syphilis... avant le sida, *Le Monde*, 16 juillet 1987.
- Jodelet D., *Civils et brédins. Rapport à la folie et représentations sociales de la maladie mentale*, Thèse pour le Doctorat d'Etat, Paris, EHESS, 1985.
- Jodelet D., Réflexions sur le traitement de la notion de représentation sociale en psychologie sociale, in B. Schiele et C. Belisle (eds), « Les représentations... », numéro spécial, *Communication, Information*, 1984, 6, 15-41.
- Knorr-Cetina K., *The manufacture of Knowledge*, Pergamon, New York, 1981.
- Latour B., Le grand partage ?, *Revue de Synthèse*, 1983, 5, 203-236.
- Le Ny J.-F., Comment (se) représenter les représentations, « Les représentations », numéro spécial, *Psychologie française*, 1985, 30, 231-238.
- Lugassy F., *La relation habitat-forêt : significations et fonctions des espaces boisés*, « Publications de Recherches urbaines », Paris, Copedith, 1970.
- Maget M., Remarques sur le village comme cadre de recherche anthropologique, *Bulletin de Psychologie*, 1955, 8, 375-382.
- Maitre J., Psychanalyse et sociologie religieuse, *Archives de sociologie des religions*, 1972, 33, 134.
- Markova I., Wilkie P., Représentation, concept and social change : the phenomenon of AIDS, *Journal for the theory of social behavior*, 1987, 17, 389-409.
- Markus H., Zajonc R. B., The cognitive perspective in Social Psychology, in G. Lindzey et E. Aronson, *Handbook of Social Psychology*, New York, Random House, 1985, 137-231.
- Morf A., Expérience, connaissances et représentations. Tentative d'unification, in C. Belisle et B. Schiele (eds), *Les savoirs dans les pratiques quotidiennes*, Paris, CNRS, 1984, 418-428.
- Morin E., *La rumeur d'Orléans*, Paris, Seuil, 1970.
- Piaget J., *Etudes sociologiques*, Genève, Droz, 1967.
- Piaget J., Pensée égocentrique et pensée sociocentrique, *Cahiers Vilfredo Pareto*, 1976, 14, 148-160.
- Pollack M., *Les homosexuels et le sida. Sociologie d'une épidémie*, Paris, Métailié, 1988.
- Pollack M., Brésil : Vénus en chemisette, *Le Monde*, 7 mars 1988.
- Putnam H., The meaning of meaning, in K. Gunderson (ed), *Minnesota studies in the philosophy of science*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1975.
- Quétel C., *Le mal de Naples, histoire de la syphilis*, Paris, Seghers, 1986.
- Schutz A., *The problem of social reality*, La Hague, Nijhoff, 1962.
- Searle, J. R., *Intentionality. An essay in the philosophy of mind*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983.
- Veyne P., L'histoire conceptualisante, in J. Le Goff et P. Nora (eds), *Faire de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1976, 62-92.

Des représentations collectives aux représentations sociales : éléments pour une histoire

Serge Moscovici

Après avoir été le phénomène le plus marquant de la science sociale en France, la notion de représentation collective a subi une éclipse qui a duré près d'un demi-siècle. Cette quasi-disparition présente une énigme pour quiconque en étudie le devenir. La notion serait même tombée en désuétude sans une école d'historiens qui en a conservé les traces au cours de recherches effectuées sur les mentalités (Duby, 1961). Une école très active, en vérité, dont les contributions, par leur volume et leur retentissement, défient un inventaire limitatif. Sans conteste, elles portent l'empreinte de cette théorie (Le Goff, 1974). Au-delà des nombreuses controverses, il faut tenir pour avéré que l'histoire des mentalités est, comme l'écrit Burguière, « dans le programme des *Annales*, ce qui a le plus contribué à la rendre populaire et à fixer... son image de marque » (Burguière, 1983, p. 334).

C'est vers le début des années 60 de ce siècle qu'il m'a semblé possible de renouer avec l'étude des représentations (Moscovici, 1961) et de susciter l'intérêt d'un petit groupe de psychologues sociaux, faisant ainsi revivre la notion. Ils y ont vu la possibilité d'aborder les problèmes de leur discipline dans un esprit neuf, d'étudier les comportements et les rapports sociaux sans les déformer ni les simplifier, et aussi d'obtenir des résultats originaux (Abric, 1976 ; Codol, 1969 ; Flament, 1967). Quoique travaillant indépendamment de leurs contemporains, les représentations leur ont permis de s'attaquer aux

problèmes de la cognition et des groupes que l'on tendait de plus en plus à négliger. Etudier la diffusion des savoirs, le rapport entre la pensée et la communication, la genèse du sens commun (ce que les Anglais nomment *lay thinking*) formaient les éléments d'un programme devenu familier depuis. Consécutivement à ce travail, on peut le supposer, et aux récents progrès de la psychologie cognitive, on assiste à une diffusion de la notion. La sociologie et l'anthropologie la redécouvrent de nos jours, et on la voit se répandre un peu partout, même dans le vocabulaire courant. Ainsi s'opère autour des représentations sociales une convergence remarquable entre les diverses sciences psychologiques et sociales (Jodelet, 1984). Il faut espérer que cette convergence débouchera sur une communication et une collaboration plus étroites, une fécondation réciproque des travaux. Parléra-t-on un jour, comme nous l'avons pressenti, d'un *âge des représentations sociales* (Moscovici, 1982) ? Il est trop tôt pour le savoir. Entre ces deux moments, celui de sa naissance et celui de sa résurgence, le concept de représentation collective a subi bien des métamorphoses qui lui ont conféré une autre forme, une coloration différente. Je me propose d'esquisser cette trajectoire, sachant bien qu'une véritable histoire, étayée par des analyses et des documents précis, reste à faire. Les erreurs que je puis commettre sont la meilleure preuve de l'utilité d'un tel travail d'historien.

DE L'INDIVIDUEL AU COLLECTIF

Toute tentative de reconstituer le passé de la notion part nécessairement du constat que les sociologues en ont d'emblée triangulé le lieu qui lui est réservé dans une théorie de la société. Parmi eux, Simmel a reconnu le rapport existant entre la séparation de l'individu se situant à distance des autres et la nécessité de se les représenter. La manière même dont on se les représente façonne l'action réciproque et les cercles sociaux qu'ils forment ensemble. Il ne donne guère d'indications sur le moyen d'y parvenir ni sur l'impact que les représentations ont sur les phénomènes sociaux en général. Une chose me paraît certaine, Simmel voit dans les idées ou les représentations

sociales une sorte d'opérateur qui permet de cristalliser les actions réciproques entre une somme d'individus et de former l'unité supérieure qu'est l'institution (parti, Eglise, etc.), donc de passer du niveau moléculaire au niveau molaire. Cette conception des représentations mises au centre du comportement et des institutions peut être discutée, mais elle est profondément intégrée à plusieurs tendances de la sociologie. Dans un sens différent, Weber fait des représentations un cadre de référence et un vecteur de l'action des individus.

« Il semble bien, écrit-il dans la préface de son ouvrage majeur, que ces situations collectives qui font partie de la pensée quotidienne ou de la pensée juridique (ou d'une autre pensée spécialisée) sont des *représentations* de quelque chose qui, pour une part de l'étant, pour une part du devant être, flotte dans la tête des hommes réels (non seulement les juges et les fonctionnaires, mais aussi le "public") d'après quoi ils orientent leur activité ; et ces structures comme telles ont une importance causale considérable, souvent même dominante, pour la nature du déroulement de l'activité des hommes réels » (Weber, 1971, p. 12).

Weber décrit là un savoir commun ayant le pouvoir d'anticiper et de prescrire le comportement des individus, de le programmer, dirions-nous. Mais le véritable inventeur du concept est Durkheim, dans la mesure où il en fixe les contours et lui reconnaît le droit d'expliquer les phénomènes les plus variés dans la société (Durkheim, 1968). Il le définit par une double séparation. D'abord les représentations collectives se séparent des représentations individuelles, comme le concept des perceptions ou des images. Ces dernières, propres à chaque individu, sont variables et emportées dans un flot ininterrompu. Le concept est universel, hors du devenir et impersonnel. Ensuite les représentations individuelles ont pour substrat la conscience de chacun et les représentations collectives, la société dans sa totalité. Celles-ci ne sont donc pas le dénominateur commun de celles-là, mais plutôt leur origine, correspondant « à la manière dont cet être spécial qu'est la société pense les choses de son expérience propre » (Durkheim, 1968, p. 621). On comprend qu'une telle représentation soit homogène et partagée par tous les membres d'un groupe, de même qu'ils partagent une langue. Elle a pour fonction de préserver le lien entre eux, de les préparer à penser et agir de manière uniforme. C'est pourquoi elle est collective, et aussi parce qu'elle perdure

à travers les générations et exerce sur les individus, trait commun à tous les faits sociaux, une contrainte.

Chez Durkheim, la représentation désigne, en priorité, une vaste classe de formes mentales (sciences, religions, mythes, espace, temps), d'opinions et de savoirs sans distinction. La notion est équivalente à celle d'idée ou de système, ses caractères cognitifs n'étant pas spécifiés (Ansart, 1987). Elle a une certaine fixité, s'agissant d'un concept, et une objectivité, puisqu'elle est partagée et reproduite de manière collective. Voilà qui lui donne le pouvoir de pénétrer dans chaque individu, comme du dehors, et de s'imposer. Certes, dans le maniement du concept, il fait grand cas de la nuance et de la précision pour l'adapter aux faits symboliques et mentaux analysés. Surtout lorsqu'il touche à la religion, à ce phénomène de communication intense et de résurrection de la mémoire collective. Force lui est de reconnaître que, la plupart du temps, ce n'est pas de l'extérieur mais de l'intérieur que s'exprime la contrainte. En général, cependant, Durkheim oppose les représentations collectives aux représentations individuelles par un même critère, à savoir la stabilité de la transmission et de la reproduction des unes, la variabilité, dirait-on, le caractère éphémère des autres. Sans cesse il répète cette idée sous des formes variées mais toujours aussi tranchées :

« S'il est commun à tous, écrit-il, c'est qu'il est l'œuvre de la communauté. Puisqu'il ne porte l'empreinte d'aucune intelligence particulière, c'est qu'il est élaboré par une intelligence unique où toutes les autres se rencontrent et viennent, en quelque sorte, s'alimenter. S'il a plus de stabilité que les sensations ou les images, c'est que les représentations collectives sont plus stables que les représentations individuelles car tandis que l'individu est sensible même à de faibles changements qui se produisent dans son milieu interne ou externe, seuls des événements d'une suffisante gravité réussissent à affecter l'assiette mentale de la société » (Durkheim, 1968, p. 609).

On peut assurément contester cette vision d'une sorte d'équivalence entre, d'une part, la collectivité, le concept et la permanence et, d'autre part, l'individualité, la perception et l'image, le fluctuant. Ce qui déconcerte est cette intelligence unique sur laquelle il insiste tant. Elle serait à part et au-dessus des intelligences particulières comme une sorte de *group mind* selon l'expression des Anglais. On pourrait tirer la conclusion que les représentations collectives sont logiques et reflètent

l'expérience du réel. Cependant, dans la mesure où elles créent de l'idéal, elles s'éloignent du logique. Et une fois formées, elles acquièrent une certaine autonomie, se combinent et se transforment selon des règles qui leur seraient propres. Au-delà s'y mêle un germe de « délire » qui les éloigne de la voie suivie par la raison.

« Au reste, écrit Durkheim, si l'on appelle délire tout état dans lequel l'esprit ajoute aux données immédiates de l'intuition sensible et projette ses sentiments et ses impressions dans les choses, il n'y a peut-être pas de représentation collective qui, en un sens, ne soit délirante ; les croyances religieuses ne sont qu'un cas particulier d'une loi très générale. Le milieu social tout entier nous apparaît comme peuplé de forces qui, en réalité, n'existent que dans notre esprit » (Durkheim, 1968, p. 325).

Faut-il alors restreindre le champ de ces représentations, en exclure les sciences ? Reconnaissons cependant que, si l'on revient aux principes de la théorie, elles ont une autonomie et une homogénéité, qualités qui les apparentent à un système clos et relativement abstrait *sui generis*. Comme les faits sociaux qui « ne sauraient se confondre avec les phénomènes organiques, puisqu'ils consistent en représentations et actions ; ni avec les phénomènes psychiques, lesquels n'ont d'existence que dans la conscience individuelle et par elle » (Durkheim, 1963, p. 5). Cette distinction cruciale a permis à Durkheim et à son école d'entreprendre l'analyse de différents domaines sociaux. Elle se fonde sur l'hypothèse que l'on pourrait expliquer les phénomènes à partir des représentations et des actions qu'elles autorisent. Signalons toutefois que la plupart des applications se rapportent aux sociétés dites primitives. Les incursions dans la société moderne constituent plutôt l'exception.

REPRÉSENTATIONS CHAUDES ET REPRÉSENTATIONS FROIDES

1 / Dire que la représentation d'une collectivité est collective et celle d'un individu individuelle peut passer pour une de ces tautologies dont les sciences ne sont pas toujours exemptes. Et pourtant la différence est considérable quant aux observations faites et aux questions qu'on se pose. Ainsi nombre de sociologues et anthropologues, étudiant les mythes et les savoir-faire des sociétés éloignées, y découvraient un

tissu d'absurdités et de superstitions. Omettant de regarder autour d'eux, et les comparant à l'Occident, ils tendaient à expliquer ces aberrations par les limitations des individus, incapables de raisonner comme nous, et par des fautes d'association mentale dont l'origine serait psychologique. Or, si l'on rattache croyances, mythes, formes symboliques en général à la société elle-même, tout change. « Absurdité » et « erreurs » ne sont plus dues à la logique fautive des individus mais à la représentation collective elle-même dont il s'agit de comprendre la signification. De même, on attribuait les anomalies d'une science aux insuffisances du calcul et aux observations incomplètes des chercheurs. Alors qu'elles résultent des conséquences logiques de la théorie et de faits correctement observés mais qui échappent à celle-ci.

On voit le déplacement des perspectives : ce ne sont plus les actes et les pensées atomiques qui doivent retenir l'attention, mais l'ensemble des croyances et des idées ayant une cohérence propre, dont témoigne leur survie. Lévy-Bruhl épouse cette perspective, à l'opposé de celle qui domine alors en Angleterre et en Allemagne. Il est impossible d'expliquer des faits sociaux en partant de la psychologie des individus. De même il est impossible d'expliquer ces ensembles de croyances et d'idées à partir de la pensée individuelle.

L'individu subit la contrainte des représentations dominantes dans la société, et c'est dans leur cadre qu'il pense ou exprime ses sentiments. Et ces représentations diffèrent selon la société dans laquelle elles prennent naissance et sont façonnées. Partant, chaque type de mentalité est distinct et correspond à un type de société, aux institutions et aux pratiques qui lui sont propres.

« Il faut donc renoncer, écrit Lévy-Bruhl, à ramener d'avance les opérations mentales à un type unique, quelles que soient les sociétés considérées, et à expliquer toutes les représentations collectives par un mécanisme psychologique et logique toujours le même. S'il est vrai qu'il existe des sociétés humaines qui diffèrent entre elles par leur structure comme les animaux sans vertèbres diffèrent des vertébrés, l'étude comparée des divers types de mentalité collective n'est pas moins indispensable à la science de l'homme que l'anatomie et la physiologie comparée ne le sont à la biologie » (Lévy-Bruhl, 1951, p. 20).

L'observation est neuve et profonde. Abandonnant l'opposition importante, mais arbitraire, de l'individuel et du collectif,

Lévy-Bruhl projette une vive lumière sur les rapports d'une société à ses représentations. Ce faisant, il insiste sur une autre opposition des mécanismes logiques et psychologiques distincts d'un type à l'autre. Sur quelle base donc classer les sociétés humaines, dégager leurs pôles extrêmes ? On y distingue deux types principaux, les primitives et les civilisées. Elles sont marquées par deux modes de pensée qui s'opposent et permettent de parler d'une mentalité primitive et d'une mentalité civilisée, différant sur le plan qualitatif aussi bien que par leur ampleur. Plusieurs ouvrages ayant connu un grand retentissement répètent les arguments sur lesquels il fonde cette différence. Elle confère sa principale originalité à une œuvre maintenant un peu dépassée. En quoi consiste la différence ? Lévy-Bruhl fonde la pensée civilisée sur des siècles d'exercices rigoureux de l'intelligence et de la réflexion. Elle s'oriente ainsi vers la quête logique des informations relatives à un phénomène et des causes servant à l'expliquer. La pensée primitive est tournée vers le surnaturel. Les liens qu'elle entrevoit entre les phénomènes sont de nature mystique. Imperméable à l'information et indifférent à la contradiction, cette pensée découvre un peu partout des participations.

« Sous une forme et à des degrés divers, tous impliquent une "participation" entre les êtres et les objets dans une représentation collective. C'est pourquoi, faute d'un meilleur terme, j'appellerai *loi de participation* le principe propre de la mentalité "primitive" qui régit les liaisons et les pré-liaisons de ces représentations... Je dirais que, dans les représentations collectives de la mentalité primitive, les objets, les êtres, les phénomènes peuvent être, d'une façon incompréhensible pour nous, à la fois eux-mêmes et autre chose qu'eux-mêmes. D'une façon non moins incompréhensible, ils émettent et ils reçoivent des forces, des vertus, des qualités, des actions mystiques, qui se font sentir hors d'eux, sans cesser d'être où elles sont. En d'autres termes, pour cette mentalité, l'opposition entre l'un et le plusieurs, le même et l'autre, etc., n'impose pas la nécessité d'affirmer l'un des termes si l'on nie l'autre, ou réciproquement. Elle n'a qu'un intérêt secondaire. Parfois, elle est aperçue ; souvent aussi elle ne l'est pas. Souvent elle s'efface devant une communauté mystique d'essence entre des êtres qui cependant, pour notre pensée, ne sauraient être confondus sans absurdité » (Lévy-Bruhl, 1951, p. 77).

A l'évidence, Lévy-Bruhl ne reproche pas aux primitifs une pensée incohérente. Mais leurs conceptions ne rentrent pas dans le cadre d'une vision scientifique du monde. Comme s'ils habitaient un autre état de nature (Moscovici, 1968),

certaines faits, certains liens leur apparaissent inessentiels, ne les concernent pas. Il ne les accuse pas de manquer d'intelligence, mais leurs croyances échappent à la compréhension du savant. Leur logique est incompatible avec la nôtre, puisqu'elle part de prémisses tout autres, absurdes à nos yeux. Le principe de participation y remplace le principe de non-contradiction. On peut en conclure que les modèles de représentation qui forment la mentalité d'un peuple sont incommensurables à ceux d'un autre peuple.

Si ces analyses méritent une attention particulière, ce n'est pas seulement dû à leur retentissement, aux problèmes qu'elles soulèvent et qui sont loin d'être épuisés. Le fait pertinent est qu'elles n'en restent plus aux idées reçues sur la distinction générale entre concept et sensation ou image, ni aux considérations douteuses sur l'intelligence unique et les intelligences particulières. Elles commencent à dégager les structures intellectuelles et affectives des représentations en général. Ce n'était pas là une médiocre avancée, on en conviendra. Dans la mesure où l'étude des observations et des documents permet de dégager des régularités significatives, une théorie s'ébauche qui remplit le concept jusque-là un peu vide d'un contenu ayant ses propriétés et ses lois. Il est vrai que le véritable objet d'examen n'est pas les sociétés en tant que telles. Mais à travers le tapis psychique et la forme mentale qui les cimente, Lévy-Bruhl met au jour la cohérence des sentiments et des raisonnements, les mouvements de la vie mentale collective. Par exemple, un individu peut prendre son ombre visible pour son âme. Chez les primitifs, il ne s'agit pas d'une croyance mais d'une perception : l'ombre, c'est l'âme. Pour nous l'ombre n'a pas d'autre réalité que l'absence de lumière. La représentation qu'ils s'en font est donc incompatible avec la nôtre. De cette manière, les représentations collectives font saillir les faits. En attirant l'attention sur eux, elles nous aident à les voir. C'est pourquoi les différents types de société qui se représentent différemment le monde habitent des mondes différents.

Si riches en exemples que soient les livres de Lévy-Bruhl, une grande prudence s'impose en ce qui concerne leur choix et leur interprétation. Sur ce point, il n'y a pas de contestation. Il est cependant avéré qu'en reprenant le concept de représentation collective à son compte, il lui donne une autre

tournure. D'une part, il en montre la diversité profonde selon les cadres sociaux, plus radicale que celle suivant les domaines (religion, mythe, science, etc.). D'autre part, le savant français pose la question et inaugure l'examen des mécanismes psychiques et logiques dont résulte un ordre mental. Avec un flair indéniable, il a ouvert le chemin d'une perspective neuve, un chemin plus concret et plus praticable que ceux des sociologues de son époque.

2 / C'est à la fois par l'importance du problème auquel elle s'attaque et par la subtilité de ses pouvoirs d'analyse que la notion de représentation prend pied dans les sciences de l'homme. A travers elle, Durkheim révèle l'élément symbolique de la vie sociale, tout autant que l'intérêt de son étude méthodique. Un symbole représente autre chose que soi-même. C'est une idée que des hommes partagent à propos d'un objet, indépendante de l'objet lui-même. Ayant renoncé au concept de conscience collective pour des raisons que j'ai indiquées ailleurs (Moscovici, 1988), Durkheim transforme le symbolisme en un moyen par lequel la société devient consciente d'elle-même, démarcation entre les composantes individuelles et les composantes collectives du lien entre les hommes. Parmi celles-ci figurent les règles et le langage dont les effets sont certains sur la nature et la qualité des processus de pensée. Sans toujours l'indiquer clairement, il change aussi les pratiques et surtout les rituels en formes de représentation. Mais dans le sens de *Darstellungen*, mises en scène et mises en acte des groupes eux-mêmes, de la société réunie au cours des cérémonies et des fêtes.

Sous cet angle, les émotions et les affects sont stimulés par les symboles inscrits dans la tradition, les emblèmes — drapeaux, formules, etc. — auxquels chacun fait écho. Lévy-Bruhl adhère à cette vision. Cependant, par un tour qui lui est propre, il en révèle une autre facette, à savoir que la société s'y représente elle-même dans ce qu'elle a de distinct, de propre. De plus, il fournit un certain nombre de démonstrations sur les soubassements psychiques de ce symbolisme. A tort ou à raison, la quête de ces soubassements dans l'esprit devient une perspective stimulante et virtuellement féconde. Nous entrons de la sorte dans une seconde phase de l'étude de la notion de repré-

sentation collective. Je dirai que l'accent s'y déplace de l'adjectif au substantif. En un mot, la dynamique de la représentation compte davantage que son caractère collectif. Etant donné que les noms de Piaget et de Freud y sont associés, j'insisterai rapidement sur les apports de chacun.

L'interprétation que propose Lévy-Bruhl de la façon dont fonctionne la mentalité primitive pose une énigme à nombre de psychologues. Son influence sur la majorité d'entre eux est indéniable (Luria, 1976) pour des raisons mal définies. L'une d'elles est qu'il ne sert à rien de s'interroger sur les fautes et incapacités des individus. Il ne vaut même plus la peine de les observer et de se creuser la tête à leur sujet. Ainsi, dans une série d'études qui font date, Piaget cherche à trianguler la représentation du monde chez l'enfant. Comme le savant français à propos du primitif, le psychologue suisse part du postulat que le jeune enfant n'est pas « plus sot » ni ne se trouve à quelques degrés en dessous de l'enfant plus âgé. Mais il pense les choses de façon essentiellement différente. La conception du monde à laquelle aboutit sa faculté de raisonnement est autre, on peut s'en assurer en lui posant des questions précises à propos d'objets définis de ce monde. De même que le monde primitif et le monde civilisé se distinguent par leurs représentations, de même elles servent à distinguer le monde de l'enfant et celui de l'adulte. Leur participation à la société est différente et se traduit par la différence entre les formes de pensée, le contenu restant individuel.

« Les deux questions, écrit Piaget, se touchent de près mais peuvent sans trop d'arbitraire être distinguées. Or la forme et le fonctionnement de la pensée se découvrent chaque fois que l'enfant entre en contact avec ses semblables ou avec l'adulte : elle est une manière de comportement social, qui peut s'observer du dehors. Le contenu, au contraire, se livre ou ne se livre pas, suivant les enfants et suivant les objets de la représentation » (Piaget, 1972, p. 5).

Piaget cherche à retrouver dans les écoles par ses interviews ce que Lévy-Bruhl avait découvert à sa table de travail par ses analyses de documents écrits. L'enfant et le primitif, déclare le psychologue, manifestent tous deux dans leur pensée de l'animisme, de l'artificialisme, du réalisme et autres fusions non logiques entre les aspects du milieu et leurs propres processus de pensée. Pour ne retenir qu'un seul exemple, on se

rappelle de quel réalisme est empreinte la pensée de l'enfant à propos des mots et du rêve. Il prête en somme une réalité pour ainsi dire corporelle à ce qu'il invente et imagine. L'objet qu'il a dans la tête et l'objet extérieur ne font qu'un pour lui (le signe se confond avec le signifié). Poser le doigt sur le nom du soleil, c'est atteindre le soleil lui-même ; le maudire, c'est le menacer dans son existence. Ainsi naît le sentiment de « participation », dans lequel le nom de l'objet va et vient de celui-ci à la tête. Un autre aspect du réalisme est qu'il confond l'intérieur et l'extérieur. Il croit ainsi que les rêves se trouvent dans les choses, puis dans sa chambre, puis dans sa tête, avant d'être dans la pensée même. L'idée paradoxale se rencontre que le rêve est une voix à la fois au-dedans et au-dehors de lui-même. Ou, ainsi que l'écrit Piaget,

« l'enfant est réaliste, car il présuppose que la pensée est liée à son objet, que les noms sont liés aux choses nommées et que les rêves sont extérieurs » (Piaget, 1972, p. 107).

On a parfois l'impression de relire certaines interprétations de Lévy-Bruhl, la phrase citée en est justement un exemple. Ce dernier pourtant, la chose est avérée, touche très légèrement à la psychologie des représentations. Alors que Piaget — d'où l'importance de son apport — nous livre une analyse qui établit la spécificité des représentations en termes psychiques. Tout d'abord, il esquisse les grandes formes que prennent les modes de raisonnement (classer, expliquer, etc.) pour associer entre eux les différentes activités du réel. Ensuite il recherche la spécificité qui, en deçà du concept et au-delà de la participation, assure la cohérence de la vision du monde chez l'enfant. Il la détermine à travers un modèle de pensée qui se traduit par des opérations concrètes formant un ensemble. Ces traits distinctifs ont pu être vérifiés par l'étude des conceptions que se font les enfants de toute une gamme de phénomènes allant du temps qu'il fait à l'origine des planètes.

A côté des représentations du monde, Piaget a exploré le vaste domaine des représentations ou des jugements moraux. Il reste fidèle aux convictions de Durkheim concernant leur nature sociale et même leur structure. Inutile de passer en revue des faits bien connus. Mais quel est alors l'intérêt de ces études pour notre propos ? On se rappelle que, pour Durkheim,

à travers la diversité des collectivités, il subsiste un élément permanent, la collectivité justement. Et l'invariance des représentations provient de ce trait qui est le même partout. A la fois homogène et contraignante, elle préserve ce lien entre les hommes, qui la rend collective. Or une bonne partie des observations de Piaget visent à montrer que les jugements correspondants sont le propre des plus jeunes enfants subissant la discipline de parents dans une société gérontocratique. En grandissant, l'égoïsme s'estompe et ils comprennent mieux le point de vue de l'autre, ils intériorisent mieux les règles. On voit surgir un respect mutuel et une coopération qui les associent en pensée aussi bien qu'en acte. Donc la réalité change, car une règle que l'enfant de 7 ans considère comme sacrée et intangible apparaît chez l'enfant de 12 ans comme valable par consentement mutuel.

En résumé, la contrainte n'a pas le privilège que lui accordait le sociologue français. A côté d'elle et à l'opposé, la coopération produit ses effets et une représentation qui lui correspond. On voit que, par cette prévision, la nature des interactions apparaît comme un facteur déterminant des modèles de pensée et de perception, des discussions et des justifications. Par une critique respectueuse, mais sans concession, Piaget écrit que :

« Durkheim se représente les enfants comme ne connaissant d'autre société que la société adulte ou les sociétés créées par les adultes (l'école), si bien qu'il néglige entièrement l'existence des sociétés spontanées d'enfants et des faits relatifs au respect mutuel » (Piaget, 1932, p. 412).

On retiendra ici l'écartement de l'indice clé de la contrainte et la reconnaissance de plusieurs relations possibles (à tout le moins la contrainte et la coopération) qui qualifient également le social. Au fur et à mesure que l'adolescent s'émancipe de la contrainte directe pour subir une multitude d'influences, dont celle de ses pairs, il conquiert une certaine autonomie. Ainsi, dans une société rendue plus complexe, il tisse des rapports de coopération qui élargissent l'espace dans lequel la personnalité de chacun peut se développer. La surveillance exercée par le groupe sur l'individu diminue en même temps que les liens entre eux deviennent plus denses et réciproques. Ceci les conduit à former des représentations distinctes. La dualité que Lévy-Bruhl institue entre deux cultures, la primitive et la

civilisée, Piaget la réinstitue à l'intérieur de notre culture, comme l'effet d'une espèce d'histoire naturelle qui va du monde de l'enfant au monde de l'adulte. N'oublions cependant pas la phrase que je viens de citer. A l'intérieur de cette société, il y en a plusieurs, dont la société spontanée des enfants. Pour être plus précis, nous connaissons une société fondée sur la contrainte et une société fondée sur la coopération. Et chacune élabore des représentations morales et intellectuelles qui lui correspondent. Partant, on peut établir une sorte d'équivalence entre, d'une part, cette mentalité chaude, mystique et participante dont Lévy-Bruhl a dressé le tableau et, d'autre part, la mentalité plus froide, sensible à la contradiction, qui est issue des opérations formelles et des relations de coopération. L'une est sociocentrique, l'autre est plutôt décentrée ; l'une est dominée par les rapports entre les hommes, l'autre par le rapport à l'objet. Ceci ruine un des présupposés communs à Durkheim et Lévy-Bruhl. Je veux parler de l'homogénéité des représentations transmises au cours des générations au sein d'une collectivité. Par ailleurs, le grand psychologue suisse s'est colleté avec le difficile problème de la nature psychique des représentations. Nous lui devons donc ce desserrement du modèle social et ce resserrement des mécanismes psychiques du phénomène qui nous intéresse. Il serait impossible d'en exposer toutes les conséquences sans dépasser les limites auxquelles je suis tenu. Par la suite Piaget a abandonné ce filon de pensée, pour s'occuper davantage des aspects logiques et biologiques du développement de l'enfant. Le social y perd son pouvoir d'expliquer et d'inspirer une théorie de plus en plus limitée à l'individuel.

Il peut sembler étonnant que, par une sorte de solution de continuité, j'évoque maintenant Freud. Qu'a-t-il donc de commun avec une tradition de recherche si éloignée de la sienne ? Peu de chose, si on considère les racines, beaucoup plus, si l'on envisage les conséquences. Ce qu'il écrit de la représentation de choses et de la représentation de mots n'est guère significatif pour notre propos. Ses premières études sur la paralysie hystérique (Freud, 1924) et le traitement psychique s'y rapportent davantage. Découvrant que la paralysie vraie suit les voies d'une anatomie scientifique et la paralysie hystérique les voies d'une anatomie calquée sur le savoir populaire,

Freud met en évidence la force des représentations. Il fait des observations semblables sur l'efficacité des traitements psychiques, là où croyances et prestiges sont d'importance primordiale. Il faudrait définir par le menu et situer dans leur contexte approprié tous les termes de ces observations (Moscovici, 1961, 1981).

Plus pertinentes encore sont les études sur les théories sexuelles de l'enfant (Freud, 1908) qui ont aussi suscité mon intérêt. Dans ce texte très bref, Freud réunit divers matériaux fournis par les enfants et les récits des parents. Il en reconnaît l'origine dans la culture environnante parmi les contes et les légendes. En même temps, il montre que les enfants fabriquent ces théories avec des éléments qui en proviennent pour répondre aux questions de leur vie immédiate : « D'où viennent les bébés ? D'où est venu ce bébé particulier, cet intrus ? » Affectés par l'arrivée d'un nouvel enfant ils doivent vivre une situation différente, des relations changées. Stimulé par la curiosité concernant la vie sexuelle de leurs parents et par la menace enveloppée dans le mystère de la naissance, leur désir de connaître s'éveille et cherche une solution qui le satisfasse. Les théories qui en résultent sont fausses, personne n'en disconvient. Mais, remarque Freud :

« Ces fausses théories sexuelles que je discuterai à présent ont toutes un caractère très curieux. Bien qu'elles extravaguent de façon grotesque, chacune contient pourtant un fragment de réalité authentique ; et en cela elles sont analogues aux tentatives des adultes, considérées comme des traits de génie, pour résoudre les problèmes de l'univers, qui sont trop ardues pour l'intelligence humaine. Ce qui est correct et atteint son but dans ces théories s'explique par leur origine dans les composantes des instincts sexuels qui s'éveillent déjà dans l'organisme infantin. Car ce n'est pas en raison d'un acte mental arbitraire ou d'une impression fortuite que surgissent ces idées, mais à cause de la constitution psychosexuelle de l'enfant. C'est pourquoi nous pouvons qualifier les théories sexuelles des enfants de typiques, et ce fait explique que nous trouvions les mêmes croyances erronées chez chaque enfant dont la vie sexuelle nous est accessible » (Freud, 1908, p. 215).

Laissant de côté cet argument incomplet, il faut retenir que ces théories, quoique fausses, doivent être interprétées avec le plus grand soin comme si elles étaient vraies. Et ce en vertu du problème sérieux auquel elles nous confrontent, le problème du début de la vie et des expériences du corps sur lesquelles elles s'appuient. On connaît les théories que Freud croit détecter,

notamment celle qui attribue à chacun, quel que soit son sexe, la possession d'un pénis, et la conception sadique du coït. Chacune est décrite avec cohérence et paraît liée à une certaine perception par l'enfant des rapports sexuels entre le père et la mère. Mais elle est aussi façonnée par la censure qui frappe ses efforts pour glaner des connaissances plus exactes. Les dissimulations et mensonges qu'opposent les parents, les légendes (telle la fameuse cigogne !) attisent les doutes des enfants au lieu de les apaiser, et ils poursuivent leurs recherches.

« De cette façon cependant, ajoute Freud, l'enfant vit pour la première fois un "conflit psychique" du fait que des vœux pour lesquelles il éprouve une préférence instinctive, mais qui ne sont pas "justes" aux yeux des adultes, entrent en opposition avec d'autres vœux qui ont le soutien de l'autorité des adultes, sans être acceptables pour lui-même » (Freud, p. 214).

Nous possédons là une vignette des processus moléculaires au cours desquels l'échange social provoque la tension nécessaire pour qu'un savoir prenne corps. Ce n'est pas la relation à l'objet, comme chez Piaget et bien d'autres, qui façonne la question et provoque le choix des réponses. Il faudrait pouvoir s'attarder sur la description détaillée que donne Freud de la recherche de l'enfant, les observations que fait celui-ci (taches de sang dans le lit de la mère, querelles entre parents, etc.) pour confirmer ses hypothèses. Plus tard, ces recherches perdent de leur vigueur et surtout ne laissent pas de fortes traces dans l'évolution de la personne. Il se produit une différenciation des vœux uniformes, eu égard au milieu et à la culture. Dans la pré-puberté,

« les théories qu'il (l'enfant) produit ne portent pas la marque typique et originale caractéristique des théories primaires de la petite enfance, époque à laquelle les composantes sexuelles enfantines pouvaient trouver à s'exprimer dans des théories de façon non inhibée et non modifiée. Les efforts intellectuels ultérieurs de l'enfant pour résoudre les énigmes du sexe ne m'ont pas paru mériter, ajoute Freud, d'être recueillis, ni ne peuvent prétendre à une grande signification pathogénique. Leur multiplication dépend bien sûr principalement de la nature des éclaircissements que reçoit l'enfant ; mais leur importance réside davantage dans le fait qu'elles revivifient les traces, devenues inconscientes, de la première période d'intérêt pour le sexe » (Freud, 1908, p. 224).

Assez souvent, les matériaux réunis par Freud appartiennent au sens commun, étant épars dans les proverbes, légendes

et récits relativement répandus dans l'Europe d'avant l'époque industrielle. En cela, mais pas uniquement pour cela, les théories sexuelles des enfants sont des représentations partagées. Qu'on les redécouvre et les rééchafaude différemment à chaque génération, dans les diverses familles, est dans la nature des choses. La famille est assurément la cellule où cela se produit et se reproduit, y compris le conflit psychique — entre les interprétations des parents et les interrogations des enfants, entre la censure des uns et la liberté des autres. Dans ce sens également, les théories sexuelles des enfants ont un caractère social, étant issues d'un dialogue relancé par le désir du spectateur et la ruse des acteurs. Il faudrait peut-être ajouter, chacun en a le souvenir, les commentaires et les conversations spontanés des enfants. Une culture s'y transmet qui leur est propre, formée par le chœur tantôt ironique et tantôt hostile d'enfants assistant au drame joué par les adultes. Ceux-ci en savent plus qu'ils n'en disent, ceux-là en disent plus qu'ils n'en savent ; ainsi le malentendu se propage et prolifère. D'où l'effervescence des représentations de la prime enfance qui, au fur et à mesure, glissent réprimées dans l'inconscient. Tandis que d'autres se forment, différentes, plus intellectuelles et plus sévères, relativement au problème des sexes, sous l'emprise de l'éducation. Ainsi toutes les théories conçues par les enfants autour d'un acte impossible, sont progressivement remplacées par d'autres, plus pâles et plus vraisemblables, à propos d'une activité devenue possible.

Par-dessus tout, cette fulgurante étude de Freud met au jour le travail d'intériorisation qui change le résultat collectif en donné individuel et marque le caractère de la personne. En d'autres mots, elle nous montre par quel processus, ignoré jusque-là, les représentations passent de la vie de tous dans la vie de chacun, du niveau conscient au niveau inconscient. Et elle pose une question pleine de sens : comment la représentation du monde de l'enfant devient-elle la représentation du monde de l'adolescent, puis de l'adulte ? Quelles sont les étapes d'une pareille intellectualisation des questions et des réponses ? Si l'on pouvait aborder un tel sujet, on comprendrait ensemble les phénomènes que l'on traite d'habitude par moitiés. Il est courant de s'intéresser au primitif, à l'enfant ou au malade. Mais l'autre terme de la comparaison, le civilisé, l'adulte,

l'homme sain, on le simule et on le réduit à sa caricature la plus abstraite et aux mécanismes les plus simples (Moscovici, 1984). De sorte que l'on procède à des comparaisons fictives, faute de disposer d'études compactes de la vie mentale collective dans notre propre société.

Quoi qu'il en soit, Freud nous donne un aperçu dense des transactions dont naissent dans une population les représentations sexuelles, à partir des questions des enfants, des observations aiguës qu'ils font et des cadres de pensée fournis par les parents. Quant aux contenus, nous savons de quelle manière ils guident les premiers pas dans la collectivité, voire dans une première institution, la famille. Nous avons saisi, sur un plan plus concret, je l'espère, les transformations que subissent ces « théories » quand elles se glissent dans la vie intime. Marquées par les conflits psychiques et les échanges sociaux, elles rendent familier ce qui reste pour les enfants mystérieux et inexplicé. Il est certain que les représentations communes que l'on jugeait pertinentes pour comprendre et expliquer les évolutions collectives apparaissent tout aussi cruciales lorsqu'il s'agit de comprendre l'histoire personnelle. S'il en est ainsi, et sans tomber dans la banalité, on en conclut que l'écart entre les éléments collectifs et les éléments individuels paraît moins grand regardé de près que défini de loin. Ce résultat n'est pas pour nous surprendre. Piaget et Freud sont tentés par l'idée qu'un tel rapprochement correspond davantage à la nature des choses. Le premier a éclairé la composition psychique des représentations, eu égard aux relations sociales. Le second nous les a montrées, sous un autre angle, issues d'un processus de transformation des savoirs et a explicité la manière dont elles sont intériorisées.

Transposer leur démarche chez l'adulte et dans notre société a d'abord pour effet d'éliminer le vague de la notion de Durkheim. Les représentations indéterminées recueillies dans les documents ou dans d'autres contextes peuvent et doivent être rendues concrètes. Pour ma part, je puis témoigner du fait que les études de Piaget et de Freud dont je viens de parler ont bien eu cette conséquence. Ce sont elles qui m'ont amené à me demander pourquoi le soin mis à étudier l'univers de l'enfant ici et celui des adultes ailleurs ne devrait pas se porter sur l'univers des adultes ici. Quoi de plus naturel que de partir de

leurs concepts et de leurs démarches pour explorer les représentations rendues vivaces dans l'imagination des contemporains qui les génèrent et les partagent ? A partir de là et en remontant vers Durkheim, il m'a été possible de mieux saisir la portée sociologique de ces concepts et de ces démarches. Et de voir que ce qui, chez lui, restait malgré tout une notion abstraite, pouvait être abordé en tant que phénomène concret.

UNE SCIENCE DES REPRÉSENTATIONS SOCIALES

Dès le départ, ceci est clair, une science était désignée pour étudier les représentations. Dans l'optique de Durkheim, une fois l'opposition de l'individuel et du collectif reconnue,

« on peut se demander, écrivait-il, si les représentations individuelles et les représentations collectives ne laissent pas, cependant, de se ressembler en ce que les unes et les autres sont également des représentations et si, par suite de ces ressemblances, certaines lois abstraites ne seraient pas communes aux deux règnes. Les mythes, les légendes populaires, les conceptions religieuses de toute sorte, les conceptions morales, etc., expriment une autre réalité que la réalité individuelle ; mais il se pourrait que la manière dont elles s'attirent et se repoussent, s'agrègent ou se désagrègent, soit indépendante de leur contenu et tienne uniquement à leur qualité générale de représentations » (Durkheim, 1963, p. xviii).

Il est significatif que tous les exemples évoqués se situent ailleurs que dans notre société. Mais passons. On voit qu'une incertitude subsiste pour le fondateur de la sociologie sur le degré auquel on peut opposer les deux classes de représentations. Elle est combattue par la conviction qu'on n'a pas trop à s'en soucier. Une fois pesés le pour et le contre, il conclut que la pensée collective doit être étudiée en elle-même et pour elle-même. Quel but il poursuit, on le devine : faire des formes et du contenu des représentations un domaine à part, la preuve la plus significative de l'autonomie du social. La tâche de les étudier incombe, cela va de soi, à la psychologie sociale. Sur ce point il faut souligner, car aujourd'hui on a tendance à l'oublier, qu'on ne doit pas avoir le moindre doute :

« Et quand aux lois de l'idéation collective, continue Durkheim, elles sont encore plus complètement ignorées. La psychologie sociale qui devrait avoir

pour tâche de les déterminer, n'est guère qu'un mot qui désigne toutes sortes de généralités, variées et imprécises, sans objet défini. Ce qu'il faudrait, c'est chercher, par la comparaison des thèmes mythiques, des légendes et des traditions populaires, des langues, de quelle façon les représentations sociales s'appellent et s'excluent, fusionnent les unes dans les autres ou se distinguent, etc. » (Durkheim, 1963, p. xix).

Que demande-t-il au juste à cette science ? D'enregistrer et d'expliquer les régularités observées par le sociologue au sujet des représentations. Mais pourquoi se limiter seulement à celles de la tradition ? Vous voyez en tout cas le vaste projet qu'il conçoit pour cette psychologie alors en gestation et dont l'objet paraît encore mal défini. Sa remarque désigne les représentations comme cet objet qui devrait piquer la curiosité du psychologue social. Tant que le sens ancien de la notion restait inébranlé et que les recherches étaient dispersées, rien ne s'est passé. Mais, après une période d'avancée des méthodes et tirant profit des divers apports de la psychologie dont je viens d'énumérer les principaux, le projet dessiné a commencé à prendre consistance. Au lieu de continuer à inventorier les opinions et les attitudes, j'ai proposé qu'on étudie les représentations dont la richesse est évidente, rendant ainsi à notre science sa véritable mission parmi les sciences sociales. Le projet était si peu de saison que de rafraîchir l'intérêt pour l'idéation collective et de parler le langage des représentations a créé une surprise. D'autant plus que la référence à Durkheim était une médiocre recommandation, et ne s'imposait d'ailleurs pas.

Comment nommer, où situer, dans le monde de la pensée, ces opérations du sens commun et les images, les filtres de notions qu'elles préparent ? Il va de soi qu'en prolongeant les intuitions de Lévy-Bruhl, d'ailleurs compté en France, à juste titre, parmi les psychologues sociaux (Davy, 1931) et les interprétations de Piaget et de Freud, on disposait de points d'appui suffisants. Aborder dans une même société l'étude des « mentalités » attribuées à des types sociaux différents, explorer chez les adultes ce que l'on avait découvert pour les enfants, semblait alors et reste encore hasardeux. Il valait cependant la peine de réunir les suggestions de la psychologie de l'enfant et de la psychologie clinique (Jones, 1925) pour ébaucher les contours d'une psychologie sociale des représentations. Mais

en inversant, pour ainsi dire, le sens du problème posé. Les deux sciences que je viens de mentionner, et l'anthropologie, se demandent comment l'irrationnel est possible. Et aussi quelles sont les différences, puis les transformations, d'une pensée primitive, enfantine, en une pensée civilisée, adulte. La psychologie sociale était confrontée au problème contraire. La révolution provoquée par les communications de masse, la diffusion des savoirs scientifiques et techniques transforment les modes de pensée et créent des contenus nouveaux. Il faut ajuster la grammaire, raccourcir le trajet logique, parsemer le discours d'images vives, afin d'en rendre le sens compréhensible, tangible. De plus, cette connaissance partagée est spécialement conçue de manière à façonner la vision et constituer la réalité dans laquelle on vit. En s'objectivant, elle s'intègre aux relations et aux comportements de chacun.

Admettons-le : du point de départ au point d'arrivée, les différences épistémologiques sont radicales. Non seulement la science en sait plus long, explique mieux les phénomènes et de manière plus précise. En outre, elle emploie une logique et une théorie nées dans des conditions qui ne sont pas courantes. Il est donc aisé de comprendre que les gens, en recevant ses informations, en les échangeant, leur fassent subir des modifications profondes pour les représenter en vue de communiquer et d'agir. Bref les représentations qui entrent dans le domaine commun révèlent une autre structure et des qualités psychiques particulières. Ce qui, dans la science, apparaît comme *système* de notions et d'images se retrouve, dans les représentations, associé en un *réseau* plus ou moins étendu mais cohérent (Flament, 1987 ; Herzlich, 1969 ; Jodelet, 1984).

L'anthropologie et la psychologie de l'enfant visent une comparaison et une généalogie des formes cognitives, allant de la pensée mythique à la pensée scientifique, de la connaissance folklorique à la connaissance rationnelle, ou de la pensée opératrice concrète à la pensée opératrice formelle. La psychologie sociale s'efforce de saisir le mouvement opposé, qu'il se produise sous l'effet de la masse ou au cours de la communication. Une notion ou une science qui ne reste pas l'apanage d'un individu ou d'une élite restreinte subit, par sa circulation, toute une série de métamorphoses qui la font changer de contenu et de structure (Moscovici, 1984 ; Roqueplo, 1974). La nouvelle

structure est celle d'une représentation au sens strict du mot, à la fois abstraite et imagée, réfléchie et concrète. Il y a une sorte d'isomorphisme entre cette structure cognitive, ébauchée dans les travaux de Piaget, et la communication la plus ample et la plus quotidienne. Il va de soi qu'elle doit se retrouver dans toutes les représentations, quelles qu'en soient les origines et la matière (Codol, 1982 ; Doise, 1987 ; Flament, 1987 ; Jodelet, 1984). Il faut aller jusque-là pour retrouver la continuité, qui va de l'étude anthropologique à l'étude psychosociale, relayée par celle de la psychologie de l'enfant, d'un même ordre de faits.

Toutes les recherches que l'on croyait closes dans un domaine se rouvrent ainsi et nous permettent de transférer à la société moderne une notion qui semblait réservée aux sociétés traditionnelles. La notion elle-même a pourtant changé, les représentations *collectives* cédant la place aux représentations *sociales*. On voit aisément pourquoi. D'un côté, il fallait tenir compte d'une certaine diversité d'origine, tant dans les individus que dans les groupes. De l'autre côté, il était nécessaire de déplacer l'accent sur la communication qui permet aux sentiments et aux individus de converger, de sorte que quelque chose d'individuel peut devenir social, ou *vice versa*. En reconnaissant que les représentations sont à la fois générées et acquises, on leur enlève ce côté préétabli, statique, qu'elles avaient dans la vision classique. Ce ne sont pas les substrats, mais les interactions qui comptent. D'où la remarque parfaitement exacte que

« ce qui permet de qualifier de sociales les représentations, ce sont moins leurs supports individuels ou groupaux que le fait qu'elles soient élaborées au cours de processus d'échanges et d'interactions » (Codol, 1982, p. 2).

En somme, la nécessité de faire de la représentation une passerelle entre le monde individuel et le monde social, de l'associer ensuite à la perspective d'une société qui change, motive la modification en question. Il s'agit de comprendre, non plus la tradition mais l'innovation, non plus une vie sociale déjà faite mais une vie sociale en train de se faire. Qu'elle n'ait pas eu lieu plus tôt, et que les efforts déployés pour comprendre les représentations se soient limités aux sociétés dites primitives explique en partie pourquoi, après un départ fulgurant, la

notion est restée si longtemps à l'abandon. Un abandon également dû au fait qu'elle dénote une structure cognitive spécifique et non pas une vaste classe d'idées ou de connaissances toutes d'origine collective. Tout serait plus simple dans les sciences de l'homme, si ce trait commun suffisait et restait aussi clair qu'on le prétend. Il nous embarrasse dans la mesure où le mot collectif peut s'appliquer à tout, donc ne désigne rien. En revanche, qu'il y ait une classe de représentations dont l'organisation présente une isomorphie avec des processus d'échange et d'interaction nous permet de resserrer les mailles. On raisonne dès lors sur des mécanismes psychiques et de communication produisant un phénomène spécifique au cours de ces milliers d'actes, raconter, emprunter et reraconter, effectués par tant et tant d'individus. En se représentant une chose ou une notion, on ne se fait pas uniquement ses propres idées et images. On génère et transmet un produit progressivement élaboré dans d'innombrables lieux selon des règles variées. Dans ces limites, le phénomène peut être dénommé *représentation sociale*. Il a un caractère moderne pour autant que, dans notre société, il remplace les mythes, les légendes, les formes mentales courantes dans les sociétés traditionnelles. Etant leur substitut, et leur équivalent, il en hérite à la fois certains traits et certains pouvoirs.

Je ne puis les détailler ici, mais j'observe qu'en les étudiant, la psychologie sociale devient une anthropologie de la culture moderne. De même que l'anthropologie semble être une psychologie sociale des cultures dites primitives. Il est juste d'ajouter que si nos représentations sont sociales, ce n'est pas seulement à cause de leur objet commun, ou du fait qu'elles sont partagées. Cela tient également à ce qu'elles sont le produit d'une division du travail qui les marque d'une certaine autonomie. Nous savons qu'il existe une certaine catégorie de personnes ayant pour métier de les fabriquer. Ce sont tous ceux qui se consacrent à la diffusion des connaissances scientifiques et artistiques : médecins, thérapeutes, travailleurs sociaux, animateurs culturels, spécialistes des médias et du marketing politique. A maints égards, ils s'apparentent aux faiseurs de mythes des civilisations plus anciennes. Leur savoir-faire est codifié et transmis, conférant à ceux qui le possèdent une autorité certaine. Il faudrait accorder plus d'attention à cette division du travail

et aux spécialistes qui mettent en œuvre des méthodes supposant une connaissance de la vie psychique et une vision de l'aspect collectif, du plus haut intérêt. Il y a là quelque chose d'important, à condition d'oser le déchiffrer en entier.

Pour faire bref, j'ai exposé avant tout le problème épistémologique qui explique le caractère complémentaire de la psychologie sociale d'une part, de l'anthropologie et de la psychologie de l'enfant, de l'autre. En fait l'objet d'exploration englobe toutes les représentations, quelles qu'en soient les origines. Chaque fois qu'un savoir est généré et communiqué, devient une partie de la vie collective, nous sommes concernés. Et en particulier lorsque ces savoirs en tant que tels servent à la solution de quelque problème social ou à l'explication de quelque événement : apparition d'une épidémie, le SIDA à présent, catastrophe comme celle de Tchernobyl. En somme tout ce qui ressortit à l'idéation collective nous touche à un degré ou à un autre.

Ce qu'il convient d'éviter à présent, c'est la répétition de ce qui s'est produit il y a un siècle, le retour à une situation dépassée. A savoir que les diverses sciences sociales se tournent — on en voit des signes — vers le domaine des représentations, comme si la psychologie sociale était encore « un mot qui désigne toutes sortes de généralités ». Au mépris des recherches qu'elle poursuit et multiplie dans de nombreux pays. On en resterait au label, alors que nous avons déjà certaines ébauches de théories et un solide acquis en matière de faits. A force de contourner, pour des raisons qu'il serait trop long d'évoquer, ce qui est pour les sciences sociales leur lieu géométrique, on finira par démonétiser la notion dont nous venons de reconnaître la valeur.

Ici s'achève ce rapide survol d'une histoire qui devrait se référer aussi à l'œuvre de Halbwachs, Fauconnier, Wallon, Bloch, Essertier. Elle semble en tout cas limitée au domaine français. A présent, les indices de diffusion se multiplient (Farr, 1987), mais la particularité mérite d'être signalée. Quant à savoir pourquoi la notion s'est heurtée à une résistance à l'extérieur, cela reste pour l'instant une question ouverte. Un bon exemple en est l'espèce d'attraction et de rejet mêlés qu'elle a provoqués et continue de provoquer de la part des Anglais. Pour quelles raisons donc voit-on les représentations reprendre

un second souffle, après une longue éclipse, en France même ? Je crois que les travaux menés depuis une bonne vingtaine d'années, dans la discrétion, par les psychologues sociaux qui ont accepté la tâche proposée dans un sens technique et précis, ont connu un certain écho et suggéré l'application de la notion à d'autres domaines. Et le renouveau de la psychologie cognitive a justifié ces travaux pionniers et légitimé la prétention des sciences sociales d'employer un concept qu'elles avaient reçu en héritage.

D'autre part, à l'extérieur de nos sciences, on a vu proliférer les mouvements sociaux. Dans leur poursuite d'une politique non conventionnelle et leur organisation effervescente, ils ont retravaillé images et concepts, brisé des stéréotypes et créé des clichés, donnant une ouverture aux choses et au langage. En lieu et place des partis, des appareils d'Etat, producteurs et consommateurs d'idéologies, ces mouvements cherchent surtout à diffuser, à partager des représentations. Celles-ci apportent une trame commune aux groupes les plus variés, sans cesse en flux et en reflux en croissance et en éclatement, dans le processus même de la communication et dans l'action. On se trouve toujours en deçà du système de concepts et d'images, dans l'empiètement des formes mentales sur le réel que la célèbre formule « l'imagination au pouvoir » autorise. Il faudrait parler d'une création ininterrompue d'emblèmes et de mots d'ordre, d'une idéation qui se propage à ciel découvert dans les réseaux de la collectivité. Mais on s'arrêtera ici sur les liens entre ces courants bouillonnants et les représentations pour mentionner que l'idéologie a fait retour aussitôt qu'ils sont retombés. Je laisse aux sociologues et aux historiens la tâche d'examiner cet aspect de l'histoire des représentations.

RÉFÉRENCES

- Ansart P. (1987), Le concept de représentation en sociologie, in L. Marbeau, F. Audigier (eds), *Seconde Rencontre nationale sur la didactique de l'histoire et de la géographie* (Table ronde sur le concept de représentation dans différentes sciences de l'homme et de la société), Paris, PUF, INRP.
- Burguière A. (1983), La notion de « mentalités » chez Marc Bloch et Lucien Febvre : deux conceptions, deux filiations, *Revue de Synthèse*, n° 111-112, 333-347.

- Davy G. (1931), *Sociologues d'hier et d'aujourd'hui*, Paris, Librairie F. Alcan.
- Duby G. (1961), Histoire des mentalités, in *L'histoire et ses méthodes*, Paris, Gallimard, 937-965.
- Durkheim E. (1895), *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, PUF (éd. 1963).
- Durkheim E., *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, PUF (éd. 1968).
- Farr R. (1987), The science of mental life : a social psychological perspective, *Bulletin of the British Psychological Society*, 40, 2-17.
- Freud S. (1924), Some points in a comparative study of organic and hysterical paralysis, *Collected Papers*, Londres, Hogarth Press, vol. I, 42-59.
- Freud S. (1908), On the sexual theories of children, *Standard Edition*, Londres, t. 9, 209-226.
- Jones E. (1925), Abnormal Psychology and Social Psychology, in C. McPee Campbell et al. (eds), *Problems of Personality*, Londres, Kegan Paul, 15-25.
- Le Goff J. (1974), in J. Le Goff et P. Nora (eds), *Faire de l'histoire*, t. 3, Paris, Gallimard.
- Lévy-Bruhl L. (1951), *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, Paris, PUF.
- Luria A. R. (1976), *Cognitive Development*, Cambridge (MA), Harvard University Press.
- Maisonneuve J., Bruchon-Schweitzer M. (1981), *Modèles du corps et psychologie esthétique*, Paris, PUF.
- Moscovici S. (1968), *Essai sur l'histoire humaine de la nature*, Paris, Flammarion.
- Moscovici S. (1984), The phenomenon of social representations, in R. Farr and S. Moscovici (eds), *Social Representations*, Cambridge, University Press, 3-70.
- Moscovici S. (1988), *La machine à faire des dieux*, Paris, Fayard.
- Piaget J. (1932), *Le jugement moral chez l'enfant*, Paris, Alcan.
- Piaget J. (éd. 1972), *La représentation du monde chez l'enfant*, Paris, PUF.

Psychanalyse et représentation sociale

René Kaës

Quels rapports la psychanalyse comme champ d'objets théoriques, comme méthode et comme dispositif de travail spécifiques, entretient-elle avec le concept psychosociologique de représentation sociale et la méthode d'investigation correspondante ? Quelle sorte de rupture accomplit-elle ?

Cette question soulève une série de difficultés, une fois établi et rappelé que la psychanalyse fait l'objet de représentations sociales : c'est en effet à son propos que S. Moscovici (1961) définit le concept même de représentation sociale et la méthode de son étude. Si aujourd'hui il est possible de discuter cette recherche fondatrice, dans laquelle j'ai inscrit mes premiers travaux, c'est aussi à l'occasion de ce retournement de perspective qui interroge la représentation sociale du point de vue de la psychanalyse. On tente alors de marquer les différences dans des objets et des démarches qui prennent en compte ou non la dimension de l'inconscient et de l'intersubjectivité dans l'ordre d'un phénomène psychosocial¹.

Un premier point de vue à soutenir serait ainsi un point de vue critique : mais il ne peut se soutenir qu'à la condition d'une suffisante communauté des objets et des démarches entre les deux disciplines, ce qui suppose aussi la ferme distinction de leur champ. C'est là, on le pressent, un projet ambitieux, nécessaire, mais dont la conduite systématique dépasserait le cadre de ce

1. Cet ouvrage étant pour l'essentiel centré sur l'approche psychosociologique de la représentation sociale, je n'en exposerai pas ici la théorie : elle sera supposée connue du lecteur.

travail : toutefois c'est bien à y contribuer que ces lignes voudraient être destinées.

Il s'agira donc tout d'abord d'établir si la psychanalyse, qui s'est dotée d'une théorie forte de la représentation, peut entretenir quelque rapport avec la conception psychosociologique de la représentation : il est peu probable que les deux objets coïncident, car ils sont constitués dans des projets épistémologiques et dans des pratiques différentes, mais il est possible que des liaisons peu évidentes soient mises à jour à l'occasion de cette confrontation critique.

La même démarche pourra être adoptée à propos de la dimension sociale de la représentation : c'est cette qualification que met en évidence l'approche psychosociale ; nous aurons à nous demander si, comment et sous quel aspect, cette dimension peut être prise en compte dans la théorie psychanalytique. Cette question n'est pas anodine : elle interroge d'une part l'existence *de fait* d'une pensée psychanalytique (de diverses pensées ?) concernant des objets que nous situerions aujourd'hui dans le champ des représentations sociales — encore que la psychanalyse se soit davantage attachée à l'étude de formes organisées de représentations sociales telles que les croyances, les conceptions du monde, les mythes et les contes qu'à celle des opinions. L'approche de ces objets se réduit-elle à une *application* de la psychanalyse à des phénomènes traités comme des « projections de processus inconscients », ou engage-t-elle une analyse plus centrale des formations psychiques qui seraient étayées sur — ou même structurées par — des formations sociales ? La question ouverte est alors celle du statut méthodologique et de la fonction heuristique de telles « applications », dans la théorie psychanalytique, hors de son dispositif de travail spécifique. Elle interroge donc aussi, d'autre part, les *conditions de possibilité* d'une pensée du social dans le domaine d'objets de la psychanalyse, c'est-à-dire dans une théorie des formations et des processus psychiques qui inclut l'hypothèse de l'inconscient et qui caractérise la (les) position(s) subjective(s) correspondante(s). Articulées à cette légitimité de la question théorique, se posent celles de la méthode et des dispositifs appropriés à l'émergence et au traitement de ces formations : le dispositif *princeps* de la cure y est-il adéquat, et que vaut, au regard de l'objet de la psychanalyse, le recours à d'autres dispositifs ?

Cette question en entraîne une autre : plutôt que de tenter d'établir des voies de passage, des concordances, des différences et des impasses entre l'approche psychosociale de la représentation sociale et l'approche psychanalytique, ne serait-il pas plus probant d'essayer une problématique et une méthode d'analyse de la représentation sociale répondant aux requisits de la psychanalyse ? Une telle démarche a un précédent : elle a soutenu le passage d'une approche psychosociale du groupe à une approche psychanalytique du groupe, dessinant, au cours de cette création, des objets distincts. L'effet retour de cet objet dans la psychanalyse interroge la théorie et la pratique de la psychanalyse. Il ne peut en être autrement si l'on admet une corrélation forte entre la théorie, la méthode et le dispositif de travail dont se dote une discipline : ce qui, du même coup, désillusionne l'idée d'une continuité de principe entre les disciplines.

Je m'attacherai, dans ce texte, à mettre en relief les principaux traits par lesquels la psychanalyse donne un statut à la représentation et les principales options qu'elle prend lorsqu'elle prend en considération ce que nous appellerions aujourd'hui des représentations sociales. Il sera possible de mettre en évidence quelles ruptures, épistémique et méthodologique, sont introduites par l'approche psychanalytique dans la constitution et le traitement de ces objets. Mais ce travail critique portera aussi sur les moyens d'investigation dont se dote la psychanalyse pour rendre compte des objets auxquels elle s'applique : nous essaierons alors de proposer une voie originale de recherche.

STATUTS DE LA REPRÉSENTATION DANS LA PSYCHANALYSE

Le concept de représentation dans la psychanalyse comprend trois principales dimensions, désignées dans l'œuvre de Freud par trois termes différents :

— Représentation (*die Darstellung*) rend compte de la *présentation* d'un objet dans l'espace psychique et de la *figuration*, visuelle, imagée, de cet objet. Littéralement, quelque chose qui était hors de l'espace psychique, et n'y était pas placé (*stellen*), est désormais mis là (*darstellen*) et y figure. La *figuration* (*Darstellbarkeit*) est le résultat de cette élaboration.

Une seconde acception de présentation-figuration concerne le rapport d'un sujet à un autre sujet ; elle dérive de l'univers du spectacle et insiste sur le *regard*, la mise en scène, la « présentation » au sens où, en nous présentant d'une certaine manière à autrui, nous exerçons sur lui un certain effet (de séduction, de domination, de répulsion), y compris dans une *Selbstdarstellung* (autoprésentation, cf. le texte de Freud qui porte ce titre).

— Représentation (*die Vorstellung*) rend compte soit d'un *contenu*, soit d'un *processus* de l'activité de pensée. La forme verbale correspondante peut prendre une valeur intransitive (représenter, dans son opposition à agir par la voie de la décharge motrice ou somatique), transitive (représenter quelque chose) ou réflexive (se représenter, ou se mettre en représentation à soi-même). Dans chacune de ces valeurs, la représentation présuppose la présentation et la figuration (*die Darstellung*) ; elle accomplit un double effet, d'objectivation et de subjectivité ; ce double effet définit *a minima* un espace psychique, dont la construction s'effectue dans le processus de la représentation d'un objet qui s'est absenté, constituant par là même un objet pour cet objet manquant ; un mouvement de désir le re-présente dans l'espace psychique.

La représentation signe donc une absence, elle se forme comme trace et reproduction d'un objet et d'une expérience perdus. Elle s'institue ainsi sur une série d'écarts (présence-absence, objet-sujet ; décharge-mise en signes ; représenté-représentant) pris eux-mêmes dans l'organisation différenciée de l'appareil psychique, et notamment dans le jeu du refoulement et des déformations requises pour admettre une mise en représentation compatible avec les exigences de la censure et la retrouvaille de l'expérience de satisfaction.

— Enfin, représentation désigne la *délégation* d'un élément d'un ensemble dans un autre : ainsi le concept de représentant-représentation (*der Vorstellungsrepräsentanz*) définit la délégation de la pulsion dans le domaine de la représentation : par analogie avec le champ politique ou social, au représentant est donné mandat de représenter ses mandants et d'en faire valoir les droits dans les instances où se jouent leur intérêt, ou sur lesquelles ils veulent exercer une pression. Dans la théorie freudienne, le concept de représentant-représentation permet de

qualifier la représentation (ou le groupe de représentations) à laquelle la pulsion se fixe et se fait représenter dans le psychisme. Deux éléments sont donc distingués et associés dans le concept de représentant psychique de la pulsion : d'une part un élément imagé, idéationnel ou conceptuel (la représentation proprement dite) et d'autre part une expression psychique (qualitative) de la quantité d'énergie pulsionnelle et de ses variations (l'affect). Fondamentalement, la représentation (*die Vorstellung*) désigne l'inscription d'un objet dans les systèmes mnésiques (traces mnésiques, signes, séries associatives).

Objet est à entendre ici dans le sens psychanalytique, comme corrélat de la pulsion : l'objet inscrit est un objet sur lequel la pulsion a trouvé un étayage, au triple sens freudien de ce concept (appui, modèle, dérive) ; cet objet inscrit dans les systèmes mnésiques est un objet susceptible d'y être retrouvé : un objet perdu que la re-présentation permet de conserver par inscription, d'investir et de rendre présent à un destin que détermine, dans le dispositif de la méthode psychanalytique, la chaîne associative.

En 1915 Freud établit, en la confortant, une distinction effectuée dès ses recherches sur l'aphasie (1891) entre représentation de chose (*Dingvorstellung*) et représentation de mot (*Wortvorstellung*).

Rappelons que la représentation de chose dérive de la perception visuelle de la chose, qu'elle consiste en un investissement, sinon d'images mnésiques directes de la chose, du moins en celui de traces mnésiques plus éloignées, dérivées de celles-ci (S. Freud, 1915, trad. franç., p. 155-156). Commentant ce texte, J. Laplanche et J.-P. Pontalis (1967) remarquent que la représentation est distinguée de la trace mnésique. Celle-ci n'est que l'inscription de l'événement, alors que la représentation est son réinvestissement. C'est dire que la représentation de chose n'est pas un analogue mental de l'ensemble de la chose, puisque la chose est présente dans différents systèmes ou complexes associatifs, eu égard à tel ou tel de ses aspects. Toutefois, en précisant représentation *de chose*, Freud indique un rapport immédiat avec la chose, rapport dont le modèle est l'hallucination primitive. Les représentations de chose caractérisent le système Inconscient.

Dans les textes de 1915 sur *L'inconscient* et sur *Le refoulement*,

ment, Freud écrit que les *Vorstellungsrepräsentanz* sont les contenus et les constituants de l'Inconscient. Le refoulement porte sur les représentants psychiques de la pulsion (représentants-représentations). Le refoulement originaire produit la formation de représentations inconscientes, qui exercent une attraction sur les contenus à refouler.

La représentation de mot (*Wortvorstellung*) résulte de la perception acoustique de la chose. Elle caractérise le système Préconscient-Conscient : en s'associant à une image verbale, l'image mnésique acquiert l'indice de qualité spécifique de la conscience. C'est par l'intermédiaire de la représentation de mot que les processus de la pensée deviennent des perceptions. Freud en développe les conditions et les effets dans *Le Moi et le Ça* (1923, trad. franç., p. 189). La représentation de mot dérive donc de l'utilisation des systèmes organisés de la parole et du langage. La chose est ainsi liée au mot pour le dire.

Dans cette élaboration freudienne du concept de représentation, je voudrais souligner l'importance de l'invention du dispositif technique de la psychanalyse : la cure de Dora, que Freud conduit dans les dernières semaines de 1899, à une époque où la rédaction de *L'interprétation du rêve* est achevée, en est l'occasion. A propos de l'analyse de l'hystérie, apparaît plus précisément la distinction entre les trois dimensions de la représentation. Alors que l'hystérique de Charcot trouvait chez ce dernier et dans l'espace groupal spectaculaire une prédilection pour la représentation (*Darstellung*) visuelle de la chose inconsciente, l'hystérique de Freud devra convertir dans l'espace psychique son regard vers les objets internes de la représentation (*Vorstellung*). R. Major a remarquablement analysé cette mutation : « A la différence de Charcot, Freud place l'image acoustique en position prévalente : l'innovation capitale, du point de vue technique, consista à soustraire le thérapeute du champ visuel de l'hystérique pour qu'elle se fit entendre et qu'elle ne trouvât plus chez le spectateur dans le réel le regard qui incarne son désir. Elle se voyait contrainte de retrouver dans sa propre parole sa division interne et dans le miroir son propre regard (...). Dès lors l'hystérique pour se faire entendre devait transformer ses cris et ses convulsions en mots » (R. Major 1973, p. 306). L'affect pourra être désormais saisi par sa liaison à une représentation de mot. Cette mutation technique est donc

une mutation épistémologique, que rend possible l'articulation du voir et de l'entendre dans la représentation. La mise au premier plan de l'activité fantasmatique permet à Freud de remanier la notion de traumatisme et la fonction de la représentation dans la maîtrise de l'effraction excitatrice traumatisante. Freud conçoit alors le traumatisme comme la détresse du psychisme à maîtriser une quantité d'excitation par le moyen d'une création de liens associatifs entre les représentations (R. Major, p. 310). Une scène ne prendra de valeur traumatique que dans l'après-coup, dans la réactivation fantasmatique. L'analyse du rêve aura apporté une autre dimension dans la compréhension du passage de la représentation visuelle à la représentation verbale acoustique. La *censure* contrôle ce passage, que refuse le refoulement. C'est en se heurtant à cette instance que le désir inconscient est contraint à la déformation et au déguisement qu'opère le travail de la condensation, du déplacement et de la symbolisation.

LE TRAVAIL DE LA REPRÉSENTATION ET LA FONCTION DE L'AUTRE

Les différents effets psychiques associés au processus de la représentation, entendue dans ses trois composantes sémantiques, mettent au premier plan *le travail psychique* de la représentation. Je résumerai ainsi ces effets : d'abord celui de *présence*, là où se marque l'expérience de l'absence, du manque, du défaut de l'objet. *Effet d'objet*, par conséquent : l'objet vient combler l'absence, reproduire l'expérience de *satisfaction*, assurer une protection contre l'excitation traumatique. *L'effet de subjectivité* est introduit par la barre du refoulement, par la suscitation de l'objet de désir et par le retournement réflexif à travers lequel le sujet se représente dans sa représentation ; l'effet de subjectivité est ainsi indissociable de *l'effet de censure*, de division et de déformation, effet repérable dans l'activité et le modèle du rêve. *L'effet de sens* et de *vérité* (ce que la représentation représente pour un sujet et par rapport à l'objet représenté) s'articule aux précédents.

Ce travail de la représentation obéit à la nécessité interne de l'appareil psychique d'obtenir une satisfaction par le moyen de la

représentation, ce qui s'entend aussi bien comme la recherche de l'objet, l'apaisement de la pulsion et le plaisir du fonctionnement représentationnel : trois modalités de fonctionnement qu'il importe de distinguer. L'appareil psychique accomplit son travail de représentation ordonné à l'apaisement des tensions et à la recherche des solutions aux défauts, crisogènes, de l'objet, du sens, du sujet lui-même. La représentation apparaît ainsi comme un travail de transformation, et ceci à trois niveaux : transformation d'une quantité énergétique en une qualité de forme psychique capable de contenir la décharge pulsionnelle ; à la voie directe se substitue une voie nouvelle, suscitée par l'expérience de l'absence ou le défaut de l'objet. Le travail de transformation consiste ainsi à établir un lien entre une présence qui s'est absentée et une absence représentée, lien que soutient le réseau des inscriptions mnésiques et que révèle le processus associatif. Entre ces deux modalités transformatrices, une place particulière doit être faite à un moment intermédiaire entre le pôle corporel de la représentation et le pôle symbolique du processus de mentalisation : ce moment correspond à la capacité d'externaliser sur un mode d'abord réifiant des impulsions internes par des « agirs expressifs », selon la formulation que P. Dubor (1976) a donnée de ce temps premier et fondateur de la mentalisation : « Nous entendons par "agir", écrit-il, une possibilité de décharge directe des pulsions s'exprimant dans des manifestations corporelles comportementales ayant la caractéristique d'actualiser d'emblée la pulsion et son éprouvé dans le contexte circonstanciel énergétique et dynamique, ceci sans passer obligatoirement par la chaîne des mentalisations de désir de ses représentants imaginaires ou symboliques. On pourrait dire encore que l'agir est une modalité signifiante systématisée, ancrée dans l'éprouvé corporel, d'une motion corporelle qui utilise le poids du réel pour se faire comprendre. » L'extrajection réifiante requiert la mise en place d'un écran assurant la possibilité d'une représentation ou d'une mentalisation ultérieure, en tant que représentation d'une absence. Ces « agirs » expressifs et interprétatifs sont une modalité relationnelle signifiante accessible notamment aux psychotiques. Ils ne font que reprendre, en insistant sur ce mode, un des moments de base du procès de sens et de communication normale, d'après lequel « le fonctionnement mental au niveau imaginaire et symbolique se fait l'écho à un niveau

psychique d'un engagement corporel vécu primitivement dans le réel » (*ibid.*).

Au temps premier de l'extrajection réifiante vont succéder des moments et des modes intermédiaires, qui composeront avec un pôle opposé et complémentaire, caractérisé comme procès symbolique, temps de l'absence. Ce moment diffère du temps du manque. Le manque dénote la tension pulsionnelle non déchargée et le défaut de l'objet : ça manque. L'hallucination obture l'expérience de l'absence. De ce point de vue la mentalité idéologique est hallucination systématique. Au contraire, l'absence se constitue, après coup, par la représentation de mot. L'hallucination négative serait alors le moment paradoxal de l'articulation entre le manque et l'absence.

Cette perspective implique autre chose que la surface de projection, de protection, de séparation et de réceptacle d'un écran : elle implique un troisième mode de transformation tributaire de la fonction psychique de l'autre. Cette fonction peut être décrite dans le cadre de théories différentes, et nous pourrions partir de la théorie de l'étayage chez Freud ou de la théorie de l'identification projective et de l'appareil du penser chez Bion. L'un et l'autre mettent l'accent sur l'appui transformateur qui prend l'activité représentationnelle du sujet sur l'activité psychique de mentalisation de la mère. W.-R. Bion illustre parfaitement les trois niveaux du travail de transformation à l'œuvre dans le processus de représentation. La fonction *alpha* de la mère est cette activité formatrice par la mère, identifiée introjectivement à l'enfant, des motions douloureuses qui ne parviennent pas chez l'enfant à se transformer en représentants psychiques. La fonction *alpha* ne s'exerce pas seulement sur la transformation des *contenus* que la mère a la capacité de recevoir et de contenir, elle concerne aussi les processus et les modes mêmes de la transformation. Et ces *processus* sont, pour une part importante, liés au code local, groupal ou social.

Cette analyse ouvre une première porte vers ce qui pourrait constituer un point de vue interne à la psychanalyse sur le processus et l'organisation de la représentation, ou ce qu'elle requiert à un certain niveau de sa formation, non seulement le travail psychique de l'autre mais aussi, et pour cela même, la condition de l'organisation sociale. Ceci n'est pas sans conséquence : l'attention n'a peut-être pas été suffisamment portée

sur ce fait que la codification du contenu est aussi importante que la transformation psychique, et que l'une et l'autre s'étaient sur la structure et le processus groupal, et d'abord sur le groupe primaire, sur l'ensemble fantasmatique et social des liens qui y sont organisés, entre la mère, le père et l'enfant, au croisement du sexe et de la génération, dans une culture et une société déterminées. Le travail de la mentalisation s'établit (ou ne s'établit pas) comme travail du lien entre la représentation psychique, en tant qu'absence représentée, et la codification groupale, ensemble de procédures et de contenus *prédisposés* et utilisables potentiellement pour la formation de la représentation. Ce que j'appelle l'étoyage groupal permet de fournir non seulement un appui, mais aussi une forme, et plus encore un accréditement à la représentation intrapsychique, dans une *reprise* par la parole qui la rend signifiante dans le lien interpersonnel, groupal et sociétal. Mon point de vue est donc que le travail de la représentation établit un lien entre ces trois ordres : entre le corps et le psychisme, entre les formations psychiques et les formations groupales.

Une telle perspective conduit à redéfinir les conditions et les enjeux de la structuration du psychisme et à interroger, dans ce contexte, les concepts fondamentaux d'étoyage et de refoulement. J'en exposerai quelques aspects plus loin. Je me limiterai maintenant à relever deux indications qui soutiennent cette direction : la première est que la théorie psychanalytique s'est intéressée à des activités et à des formes de représentations fort diverses : depuis celles du rêve jusqu'à celles du mythe, des fantasmes et des théories sexuelles infantiles jusqu'aux systèmes de croyance et aux représentations scientifiques, fictionnelles et illusives du monde ; c'est-à-dire depuis des formations privées et « égoïstes » de la représentation jusqu'à des formations qui impliquent l'autre, en tant que tel, l'organisation sociale dont il est partie prenante et partie constituante et qui, peut-être, soutiennent la possibilité d'une activité psychique, y laissant sa trace.

La seconde est que le dispositif de la cure psychanalytique est ordonné à la mise en représentation plutôt qu'à la satisfaction pulsionnelle directe ; il fait de la suspension de celle-ci la condition de celle-là. Mais le travail de la mise en représentation, que révèle le fonctionnement de la chaîne associative, n'est pos-

sible que dans le cadre de l'espace psychanalytique organisé par l'énoncé de la règle fondamentale et par le développement du mouvement contre-transféro-transférentiel. Ce qui est en jeu dans la représentation s'y manifeste indissociable des vicissitudes du lien transféré et analysable dans l'espace psychanalytique.

STATUTS DE LA « REPRÉSENTATION SOCIALE »
DANS LA PSYCHANALYSE

Que nous dit la psychanalyse de la représentation sociale ? Rien d'explicite, si nous considérons le concept psychosocial de la représentation : ni dans le texte de Freud, ni dans celui d'autres psychanalystes ce concept n'a trouvé sa place. Toutefois, certaines formations collectives de la socialité et de la culture et qui concernent des systèmes de représentation (de mot) font l'objet d'une attention particulière : mythes, contes et légendes, visions-conceptions du monde, croyances, idées religieuses, idéologies. Elles forment « un trésor tout constitué que la civilisation transmet à l'individu », écrit Freud à propos des idées religieuses : un trésor qui préexiste à chacun, dont chaque individu tire parti pour sa vie psychique, et qu'il contribue à former. Lisons encore Freud, dans un passage de *L'avenir d'une illusion* (1927) qui annonce la position winnicottienne de la culture comme héritière de l'objet transitionnel² : « Les idées religieuses sont issues du même besoin que toutes les autres conquêtes de la civilisation : la nécessité de se défendre contre l'écrasante supériorité de la nature. A cela s'ajoute un deuxième motif : l'impérieux désir de corriger les imperfections de la culture, imperfections douloureusement ressenties. En outre, il est particulièrement juste de dire que la civilisation *donne* (*schenkt*) à l'individu les idées, car il les trouve déjà existantes, elles lui sont présentées toutes faites, et il ne serait pas à même de les découvrir tout seul. Elles sont le patrimoine d'une suite de générations, il

2. « En utilisant le mot culture, je pense à la tradition dont on hérite. Je pense à quelque chose qui est le lot commun de l'humanité auquel des individus et des groupes peuvent contribuer et d'où chacun de nous pourra tirer quelque chose, si nous avons un lieu où mettre ce que nous trouvons » (D.-W. Winnicott, 1975, p. 137).

en hérite, il le reçoit, tout comme la table de multiplication, la géométrie, etc... (*op. cit.*, trad. franç., p. 29-30).

Les idées religieuses — et il en va de même de toute représentation collective — sont des formations destinées à fournir une protection contre l'angoisse : ici contre le sentiment de la détresse — mais il s'agit aussi de re-présenter dans la répétition le lien d'ambivalence vis-à-vis du père ; là contre le chaos et l'énigme de l'origine des choses et des êtres — mais il s'agit aussi de se présenter comme membre d'une communauté de pensée et de croyance, alliée par la fonction de l'Idéal.

Ce sont bien là des représentations, au sens où la psychanalyse l'entend : des façons pour les hommes de re-présenter une absence, de donner une forme disponible et permanente à une cause, d'en produire la mise en mot, d'y laisser s'y représenter les pulsions, ainsi de s'assurer de leur maîtrise, de se représenter et de se présenter à l'autre par le moyen de la représentation, de déplacer la source du plaisir de l'objet représenté à l'activité de représentation. Mais, dans leur diversité de structure et de fonctionnement (rêves, fantasmes, théories sexuelles infantiles, « roman familial »), les représentations seraient des représentations *convenues*, résultat de la contribution psychique au travail social et culturel de la représentation ; c'est alors le sens de ce travail pour la psyché qu'il convient d'interroger ; je vais en tenter l'analyse non à propos du mythe, objet de nombreuses études psychanalytiques³, mais à propos des représentations à l'œuvre dans l'idéologie et dans le conte, moins souvent traitées dans cette perspective⁴.

Deux analyses : l'idéologie et le conte

Le terme idéologie apparaît sous la plume de Freud dans la quatrième des *Nouvelles conférences sur la psychanalyse* (1932), dans le contexte où Freud expose sa conception du surmoi : « Le Surmoi, écrit-il, représente toutes les contraintes morales et aussi l'aspiration vers le perfectionnement » (*ibid.*, trad.

3. Parmi les travaux psychanalytiques, en France, signalons ceux de D. Anzieu (1970), A. Green (1980), G. Diatkine (1982).

4. Je me référerai notamment aux travaux que j'ai publiés sur ces questions, notamment R. Kaës, 1980 a, 1980 b, 1981, 1984 a, 1984 b.

franç., p. 90). Il dérive de l'influence exercée par les parents et les éducateurs et il se forme à l'image de leur propre Surmoi : c'est ainsi que le passé, la tradition de la race et des peuples subsistent dans les idéologies du Surmoi (*die Ideologien des Über-Ichs*). Le propos s'inscrit donc dans la préoccupation freudienne d'établir les conditions de la transmission psychique entre les générations et dans les groupes. En effet la référence explicite qu'il fait à son étude de 1921, *Psychologie des masses et analyse du Moi*, le conduit à rappeler la différenciation du Moi d'avec le Surmoi et le rôle de l'identification comme base libidinale du lien collectif : « Une foule psychologique est une union d'individus divers qui ont installé dans leur Surmoi une même personne. Grâce à ce point commun, ils se sont dans leur Moi identifiés les uns aux autres » (*ibid.*, p. 92). La suite du texte associe l'idéologie aux processus du refoulement et souligne sa fonction de résistance dans la cure. Ainsi plusieurs traits qualifient cette « construction idéale » des hommes : elle procède du Surmoi, elle s'inscrit dans la chaîne des générations et assure les identifications dans les formations collectives, jouant par là un rôle capital dans l'articulation du processus individuel et collectif.

La dernière des *Nouvelles conférences*, intitulée « D'une conception de l'univers » (*Über eine Weltanschauung* : le texte allemand souligne la fonction de la *vision* dans cette conception), va conduire Freud à préciser l'origine, la fonction et la structure de ces idées qui constituent des constructions idéales de l'humanité : « ... une conception-vision de l'univers est une construction intellectuelle capable de résoudre d'après un principe unique tous les problèmes que pose notre existence. Elle répond ainsi à toutes les questions possibles et permet de ranger à une place déterminée tout ce qui peut nous intéresser. Il est aisé de comprendre que le fondement d'une telle conception de l'univers fait partie des désirs idéaux de l'humanité. Par la foi que l'on met en elles on peut se sentir plus sûr dans la vie, savoir vers quoi l'on tend, et comment on peut placer ses affects et ses intérêts de la manière la plus appropriée. » Les conceptions-visions de l'univers ont ici le statut des *théories sexuelles infantiles*, que Freud définit en 1908 comme des constructions de représentations capables de répondre à toutes les questions relatives à l'origine du sujet,

d'interpréter la jouissance et la souffrance du rapport entre les sexes, d'agencer une distribution de places dans les relations parents-enfants. Les conceptions de l'univers reçoivent les investissements des *fonctions de l'Idéal* et elles sont des *réalisations de désir* ; elles accomplissent enfin des opérations de *gestion psychique*, dans leur ordre propre, tout comme la religion, en tant que formation collective, reçoit des « placements » psychiques et réalise « l'épargne » de la névrose individuelle.

C'est dans cette perspective que la vision religieuse de l'univers apparaît comme dotée des traits de l'idéologie. Comme celle-ci, l'idée religieuse se forme dans la condition infantile de la psyché, et se trouve tributaire, dans son origine et dans sa fonction, du milieu familial : « Les interdictions, les obligations imposées par [ses] parents subsisteront [en lui] sous la forme de la conscience morale. C'est là une des composantes du Surmoi, avec celle de la « fonction de l'Idéal ». » L'instance parentale assure la possibilité pour le sujet d'être admis et estimé au sein de sa famille, puis, précise Freud, dans un cercle plus large (*op. cit.*, p. 216).

C'est par l'identification que s'assure le lien social et la préexistence des représentations assure l'identification du sujet. Ici, comme le mythe, l'idéologie et la religion constituent la matrice des identifications et fournissent des repères identificatoires aux sujets d'un même ensemble. En ce sens, la représentation (mythique, religieuse, idéologique) accomplit bien, pour le sujet singulier, la fonction sociale qui le fait advenir comme tel dans sa subjectivité. L'affirmation réitérée de Freud que la psychologie du sujet singulier est d'abord une psychologie sociale s'inscrit dans cette prise en considération d'une double fonction de la représentation « sociale » : l'une, psychique, accomplit un certain nombre de réalisations : support de la projection, schème de représentations déjà toutes constituées, accomplissement de désir par figuration (*Darstellung*) et délégation (*Represäntanz Vorstellung*), voies de décharge et de catharsis, sublimation... ; l'autre, *sociale*, contribue à la formation de la communauté d'appartenance, de croyance, d'identité, et par là elle définit un réseau indis-sociable de liens et de représentations qui forment un véri-

table *étayage* de la réalité psychique des sujets singuliers qu'elle rassemble.

Ces propositions peuvent-elles être mises à l'épreuve de l'analyse d'un autre type de « représentation sociale » ? Essayons-les à propos du conte, Freud y est particulièrement explicite sur un point de théorie qui concerne la méthode de l'analyse de ces formations collectives. L'articulation qu'il propose entre le rêve et le conte nous permettra d'évoquer cette question cruciale.

L'hypothèse de base est simple : les matériaux des contes constituent les restes diurnes de certains rêves ; les contes eux-mêmes, mémoire des rêves, peuvent être mis en place de souvenirs-écrans. Freud précise alors : « Lorsque dans des exemples clairs on prendra en considération ce que le rêveur fait du conte et à quelle place il le met, on aura grâce à cela des indications sur l'interprétation encore cachée de ces contes eux-mêmes » (Freud, 1913). Le conte est un appareil à interpréter le rêve que le rêve, à son tour, interprète. Cette relation réciproque ne se soutient que de leur commune fonction psychique : d'accomplissement de désir par la voie de sa représentation, ce que le statut du rêve *dans* le conte permet d'exprimer avec moins de dissimulation que dans le rêve lui-même. Cette facilitation est indirectement rapportée au plaisir pris et donné à raconter et à écouter le conte (Freud, 1911, trad. franç., p. 146). Cette notation est capitale, à plus d'un titre : elle suppose que le plaisir de la représentation communiquée et le plaisir corrélatif de la dissimulation découvrable constituent une zone intersubjective partagée, gérée par un système commun aux interlocuteurs : système commun des mécanismes de censure, de symbolisation et de levée du refoulement, codification des énoncés à marges individuelles suffisantes pour que le plaisir advienne et que les reprises interprétatives soient possibles. C'est là un plaisir de groupe, qui suppose le groupe, qui fonde le groupe et l'espace psychique commun des sujets qui s'y fondent — et y fusionnent⁵.

5. Je développe ce point de vue dans mon étude psychanalytique sur le conte et le groupe (1984 b), en analysant la représentation du groupe dans le conte et la fonction du conte dans l'économie psychique des sujets membres d'un groupe, et dans le groupe lui-même.

Qui, alors, rêve dans le conte ? Je dirai que le rêveur est celui qui rêve chez le conteur et chez l'auditeur : c'est le rêveur commun et anonyme auquel chacun peut s'identifier, en y marquant sa part singulière. Chacun des membres du groupe y trouve le récit d'un rêve déjà fait et chacun peut y créer son propre récit, en y associant ses propres « restes nocturnes ». La valeur transitionnelle du conte est cette propriété intersubjective.

Nous voici loin de l'idéologie, apparemment. Loin, parce que le conte et l'idéologie s'opposent comme le rêve et la théorie sexuelle infantile, comme l'objet transitionnel et l'objet fétichisé ; contes et mythes peuvent s'interpréter comme des rêves, et à la condition de ne pas s'en tenir au seul symbolisme — ce que Freud a longtemps fait — une proximité entre les processus et les fonctions apparaît constamment, et du même coup la différence avec l'idéologie. Ce qui est commun, cependant, concerne la réalisation du désir inconscient, dans le cadre et par les voies sociales prescrites par les mentalités idéologiques ou mythiques qui prévalent dans un ensemble social. En fait, toutes ces formations représentationnelles sont des bifaces : elles obéissent à une double logique, celle de la réalité et de l'appareil psychiques, celle de la réalité sociale et des appareils correspondants.

Nous voici devant une nouvelle étape de la recherche, qui ne tient plus l'étude de ces formations représentationnelles pour un exercice de psychanalyse appliquée, mais pour une investigation centrale dans le champ de la psychanalyse. A cette étape, de nouveaux obstacles : comment définir cette orientation par son objet, sa méthode et son dispositif et demeurer congruent avec la psychanalyse ? Quel serait le sujet de telles formations ?

Avant d'en esquisser empiriquement les perspectives, il me paraît utile de proposer une analyse comparée et critique des deux approches, psychosociologique et psychanalytique, de la « représentation sociale »⁶.

6. Les guillemets signalent que le concept n'a pas exactement le même statut dans le champ de la psychologie et dans celui de la psychanalyse.

APPROCHE PSYCHOLOGIQUE
ET APPROCHE PSYCHANALYTIQUE
DE LA « REPRÉSENTATION SOCIALE »
PERSPECTIVES CRITIQUES

Ces deux approches correspondent à des problématiques et à des méthodologies différentes, non superposables, dont la discontinuité témoigne de la rupture épistémique introduite par la psychanalyse dans la psychologie : le postulat de l'inconscient redistribue fondamentalement la conception du processus psychique, de ses formations et de l'intersubjectivité.

La représentation (sociale) de la psychologie est une représentation de mot : elle consiste en pensées, idées, images, opinions, organisation de connaissances plus ou moins disponibles à la conscience du sujet, en tout cas exempts de tout effet de pulsion et de refoulement. La représentation est un discours de savoir produit par cette instance la plus sensible aux effets conjoints du pulsionnel et du social : le *moi*, instance prise — partiellement — en considération par l'investigation psychologique de la représentation ; celle-ci se présente comme un univers structuré, hiérarchisé par un ordre psychique homogène dont les emboîtements sont objectivables dans les opérations de la logique de processus secondaire. L'investissement subjectif de l'objet de la représentation n'est pas pris en compte et le concept économique d'investissement social serait à construire.

Sociale, la représentation l'est par trois aspects corrélatifs, isolés et mis à l'épreuve par S. Moscovici (1961) : un premier critère, quantitatif, définit son extension dans une collectivité ; les deux autres sont qualitatifs dès lors qu'il s'agit de la considérer comme une expression (ou comme une production) d'une formation sociale, ou d'analyser sa contribution propre (ou sa fonction) dans le processus de formation et d'orientation des conduites et des communications sociales. L'analyse des formes de la détermination sociale de la représentation conduit S. Moscovici à proposer des critères précis pour le repérage des niveaux de causalité. Toutefois, il y a lieu de se demander si la méthode adoptée pour cette analyse — essentiellement l'enquête individuelle dans une population déterminée — ne conduit pas à de graves difficultés quant à l'appréciation du

fonctionnement *social* effective, *in situ*, de la représentation. Je voudrais m'expliquer plus précisément sur ce point, car il entraîne aussi quelques conséquences critiques sur l'approche psychanalytique de la « représentation sociale ».

Les premières recherches que j'ai effectuées sur les représentations sociales (1966) ont été soutenues par la problématique, le concept et la méthodologie proposés par Serge Moscovici dans son étude des représentations sociales de la psychanalyse (1961). Mon propre parcours m'a conduit à envisager une façon sensiblement différente de mener, dès cette époque, les recherches sur les représentations sociales. Cette orientation s'est développée depuis, notamment à travers l'analyse des représentations du groupe (R. Kaës, 1976).

Je conclusais mon travail de 1966 en proposant d'inclure dans l'étude de la représentation, en tant qu'ensemble cognitif organisé par et pour le processus social, la prise en considération de l'objet même de la représentation pour les sujets. Il s'agissait de mettre l'accent sur l'articulation entre l'univers psychique propre aux sujets singuliers et leur position en tant qu'ils sont membres, c'est-à-dire parties prenantes et parties constituantes, d'un ensemble social. L'accent était donc mis sur les effets de bord entre l'espace psychique et l'espace social. Cette question devait nécessairement se traiter dans la situation même à travers laquelle était sollicitée et recueillie la représentation. L'attention était portée sur le dispositif de recueil des informations, sur la contre-attitude (ou le contre-transfert) du chercheur. C'est en effet dans cette situation que s'actualisent les effets de censure qui ne manquent pas d'infléchir la représentation en fonction des nécessités internes de chaque sujet singulier, et en fonction des normes de groupe. C'est pourquoi je proposais de ne plus comprendre la dimension sociale des représentations indépendamment de toute mise en situation sociale des sujets de ces représentations. Dans une première approximation la méthodologie issue de l'analyse des petits groupes rendait possible que les représentations soient mises en situation sociale. Dans le même moment, s'organisaient les premières recherches cliniques et les premières formulations théoriques concernant l'approche psychanalytique de l'imaginaire dans les groupes restreints (D. Anzieu, 1966 ; R. Kaës, 1971, 1980 ; D. Anzieu, R. Kaës, 1987).

Le type d'objet de représentations que je tentais de scruter dans son organisation et dans sa fonction concernait un ensemble social spécifique. Il s'agissait des représentations de la culture, de l'enseignement et du loisir chez les ouvriers français, avec mise en perspective historique sur un siècle. C'est cette recherche qui m'a conduit à analyser les relations entre l'objet de la représentation, le processus de la représentation et la position subjective et sociale des sujets qui les produisaient. En effet, j'étais frappé par le fait que les représentations de la culture des ouvriers définissaient pour eux, à la limite, une absence de la possibilité même de représenter, de se représenter et de se présenter à l'autre dans un rapport avec la culture : cette négativité témoignait, en creux et en relief, de la souffrance de l'absence, une absence de communication, de sens et d'identité. Mais ces représentations soutenaient en même temps leurs désirs vers ces objets absents. La représentation était bien à entendre comme la présentation d'un objet absent, mais aussi comme celle d'un objet dont la re-présentation s'inscrivait dans un mouvement social historique qui définissait les traits sociaux et historiques de sa détermination. J'ai pu mettre l'accent sur les contradictions émergentes dans la représentation ; elles expriment le double conflit qui soutient le rapport à l'objet de la représentation *psychique* : à travers les investissements que reçoit l'objet de la représentation, à travers le statut que lui assigne une certaine logique de l'ordre social.

L'étude des représentations du groupe, conduites à partir de 1966 et publiées quelques années plus tard (R. Kaës, 1976), m'a permis de préciser cette démarche.

L'étude des représentations du groupe, conduites quelques années plus tard (R. Kaës, 1976), m'a permis de préciser cette démarche.

A la suite des travaux de J.-B. Pontalis (1963) sur le groupe considéré dans son statut d'objet (au sens psychanalytique de corrélat de la pulsion), mes recherches se sont orientées vers l'analyse des investissements et des représentations dont le groupe est l'objet. L'investigation a porté sur les mécanismes de la construction de cet objet, sur les instances, l'économie et les dynamiques psychiques sous-jacentes au travail de la représentation. J'ai pu mettre en évidence de cette manière l'existence d'organismes psychiques inconscients de la représentation

du groupe. Toutefois, dans la mesure où mon projet était de rendre intelligible l'effet de telles représentations à leur niveau propre dans le procès relationnel et social, et spécialement dans le lien de groupement, je mettais en évidence une autre série de déterminants, sociaux et culturels, de la représentation, et des organisateurs spécifiques correspondant à cet ordre de la réalité. Ainsi la représentation du groupe comme objet apparaissait régie par deux systèmes de représentations : d'une part un système psychique dans lequel le groupe fonctionne comme objet d'une activité de pensée, comme figuration d'un (ou de plusieurs) processus ou fonction(s) psychiques et comme représentant-représentation de la pulsion, et d'autre part un système socioculturel dans lequel le groupe est figuré comme modèle de relation et d'expression. Chacun de ces systèmes comporte des organisateurs spécifiques, soit des schémas organisateurs de la construction du groupe en tant qu'objet de représentation. Les organisateurs psychiques correspondent à des formations inconscientes proches de ce que Freud a dégagé comme le noyau imaginé du rêve ; ils sont constitués par les objets scénarisés du désir infantile refoulé : ils peuvent être communs à plusieurs individus et revêtir un caractère typique, au sens des rêves typiques. Ces organisateurs empruntent à l'expérience quotidienne et aux organisateurs sociaux de la représentation du groupe le matériel « diurne » nécessaire à leur élaboration. Le modèle d'analyse sous-jacent est donc ici celui du rêve : reste diurne, désirs infantiles refoulés, élaboration du rêve, récit du rêve. En ces différentes étapes le rôle de la censure doit être examiné avec beaucoup de précision, puisque la censure contient comme Freud l'a montré assez tôt, des tendances sociales.

Mais les organisateurs inconscients de la représentation du groupe sont aussi constitués par les formes et par les processus structuraux de l'inconscient, indépendamment des contenus représentés par des désirs refoulés. J'ai été conduit à envisager que la *groupalité* est une de ces formes originaires fondamentales de l'inconscient, et que par conséquent elle organise la représentation du groupe et du groupement.

Les organisateurs socioculturels résultent de la transformation, par le travail groupal notamment, du noyau psychique inconscient de la représentation ; ils sont communs aux membres d'une aire socioculturelle donnée, éventuellement à plusieurs

cultures. Ils fonctionnent comme des codes enregistrant différents ordres de réalité. Ils rendent possible l'élaboration symbolique du noyau inconscient de la représentation, de la communication entre les membres d'une société. Ils jouent ainsi un rôle important dans la transition du rêve vers les formes organisées de représentation : tels le mythe, l'idéologie, l'utopie, les représentations de fiction (contes, légendes par exemple).

La mise en évidence et l'étude de ces organisateurs a requis une méthodologie appropriée. Celle que nous avons utilisée s'appuie essentiellement sur la méthodologie projective et sur les moments critiques dans un processus groupal.

Une telle perspective restituée à l'analyse la conception psychanalytique de la représentation : elle admet l'écart entre représentation de chose et représentation de mot ; elle travaille sur les processus primaires qui régissent le travail psychique de la satisfaction du désir sous l'effet des exigences internes de la censure. Elle maintient la représentation dans la tension entre l'exigence de travail psychique dont témoigne la pulsion et celle qui est imposée à la psyché par la fonction de l'Autre. Elle souligne, à côté des fonctions *positives* de la représentation (satisfaction par l'objet représenté et par l'activité de représentation, auto-étayage de la pensée, soutien identifiant à l'accomplissement du lien...) des fonctions *negatives*, aussi bien dans l'espace psychique interne que dans le rapport à la culture : selon des modalités et des efforts distincts, la représentation est aussi ce tampon, ce bouche-trou ou cette épargne devant l'impensable. Trop de représenté, ou pas assez, paralyse la fonction représentationnelle qui a toujours maille à partir avec le défaut de l'objet ; la représentation *sociale* peut contribuer, par l'utilisation qui en est faite, à l'épargne de la représentation singulière, dans la mesure où c'est précisément une fonction de l'organisation sociale de présenter l'objet à ses sujets, de leur donner ou de leur imposer la représentation d'une mise en sens, d'une mise en ordre et d'une mise en scène : de ce point de vue mythe, idéologie, liturgie, théâtre sont des représentations sociales qui masquent et soulignent la négativité au cœur même de la représentation. L'utopie est la représentation limite et paradoxale de la négativité de la représentation sociale.

Pour soutenir ce point de vue, l'approche méthodologique de la psychanalyse appliquée ne convient pas davantage que

l'approche atomistique de la psychologie sociale. Je rappellerai brièvement les termes d'une critique encore valide formulée jadis par P. Mathieu (1967) à propos de la psychanalyse appliquée aux textes finis (poèmes, récits, mythes, discours transcrits en protocoles achevés...). C'est ici l'occasion de montrer la nécessité d'un dispositif psychanalytique approprié à l'analyse des formations intermédiaires entre le champ psychique et le champ social.

Les conditions méthodologiques requises pour l'investigation psychanalytique des textes finis (ou des discours transformés en textes) sont différentes de celles qu'exige une *écoute* psychanalytique des échanges de significations et des manifestations de l'affect, dans le transfert. Le texte comme *donné* à déchiffrer transforme le psychanalyste en épigraphe. S'il demeure fidèle à la méthode, il n'est plus dans le dispositif de la psychanalyse. En effet, pour interpréter le rêve, l'analyste et le patient se réfèrent à la règle fondamentale de la cure : celle-ci a pour objectif d'amener le rêveur à livrer assez d'associations à propos de chacun des éléments qui constituent le récit du rêve — le contenu manifeste — pour que l'on puisse en inférer le contenu latent, c'est-à-dire la reconnaissance du désir inconscient qui y a trouvé sa satisfaction. Les associations permettent de repérer les lieux et places où ont joué les mécanismes de l'inconscient : la condensation, le déplacement, la symbolisation. Or le mythe est comme un rêve pour lequel nous ne disposons pas d'associations. Est-il donc vain d'interpréter le récit mythique, dans la mesure où de tels récits ne s'ouvrent pas à une vérification dans le réel comme le récit scientifique, ou à une chaîne associative autorisant l'interprétation, comme le récit du rêve. La méthode que propose P. Mathieu dans son essai d'interprétation psychanalytique du mythe celtique constitué par le cycle des lais de Marie de France se propose comme transposable à l'analyse de tout texte achevé et fermé, analogue au récit mythique. Mathieu envisage quatre types de solutions :

1 / Prêter aux symboles les significations couramment attribuées aux symboles du rêve. Mais il est impossible d'établir un catalogue exhaustif et opératoire des significations établies pour les symboles du rêve. Outre que ce procédé fait abstraction de tout déterminisme culturel ou historique dans la formation du

symbole, il aboutit à établir des significations univoques incompatibles avec une analyse structurale, comme l'a montré E. Ortigues (1962).

2 / On peut alors songer à établir les relations entre le mythe et des faits culturels ou historiques, selon l'hypothèse qu'un mythe traduit certains événements historiques ou culturels : s'il est par exemple question de déesse dans un mythe, c'est alors que la culture qui le véhicule a connu une phase matriarcale. Cette solution s'avère simpliste : elle méconnaît que le symbole n'origine pas de l'histoire, mais qu'il prétend au contraire lui donner un sens ; elle ne tient pas compte des règles de la structuration interne propre au mythe.

3 / Considérer le récit mythique sous l'angle de sa structure interne est alors une démarche qui tend à dégager la logique qui préside à sa construction et à son organisation. Cette solution, illustrée par les travaux de Lévi-Strauss, est en effet appropriée à l'investigation structurale du récit. Toutefois, elle comporte le risque insigne de conduire à un pur formalisme, c'est-à-dire à une analyse qui tend à se suffire à elle-même et à négliger le registre des désirs inconscients, en dégageant des structures qui n'ouvrent la voie à aucune interprétation possible de l'inconscient.

4 / La dernière solution, celle qu'adopte Mathieu, consiste à considérer le récit mythique sous le double registre de son élaboration interne — celui de la manifestation des désirs inconscients —, et de sa structure en tant que récit manifeste. La structure d'un récit est, dans cette perspective, l'agencement de ses éléments ou de ses thèmes, et la façon dont l'inconscient s'en sert pour procurer une satisfaction aux désirs refoulés. C'est le recours à ce double registre qui permettrait de fonder valablement le travail d'interprétation psychanalytique du récit.

La méthode proposée par P. Mathieu, si elle dote d'une opérativité plus adéquate la psychanalyse appliquée au récit mythique, n'apporte pas pour autant une réponse à notre question : comment rendre possible la manifestation dans un site psychanalytique qui comporte et la libre association et l'espace du transfert-contre-transfert cadré par la règle fondamentale, des « représentations sociales » en train de se produire dans le jeu intersubjectif et dans la référence à un déjà-là social et culturel ?

VOIES DE RECHERCHES A PARTIR
DE LA PSYCHANALYSE GROUPEALE

Dans l'état actuel des investigations, la méthodologie psychanalytique groupale me paraît fournir une approche possible de la solution. Elle a donné des résultats, à propos de l'analyse de la fonction, de l'organisation et de la genèse du mythe, de l'idéologie, de l'utopie et du conte dans le processus groupal et individuel. Certaines études ont rendu possible une analyse comparative de ces « représentations sociales » dans leur statut bifacé. La plupart de ces recherches portent sur des groupes temporaires organisés en dispositif de travail psychique pour ses membres ; la conduite de ces groupes est référée à la théorie et à la méthode psychanalytique. La mise en représentation est donc particulièrement sollicitée, et sa double détermination intrapsychique et groupale peut s'y manifester dans son organisation, sa fonction et ses effets⁷.

De telles perspectives de recherches, qui ne peuvent qu'être esquissées dans le cadre de ce chapitre, sont soutenues par des hypothèses fortes sur les formations et les processus psychiques en jeu dans le groupement. Les travaux sur lesquels nous prenons appui sont certains des textes freudiens dits (improprement) de psychanalyse appliquée, les travaux de Bion et de Foulkes. L'école française a contribué à ces recherches, et ses développements les plus récents m'ont conduit à être attentif à deux types de formations qui pourraient contribuer à l'approche psychanalytique des « représentations sociales ». La première concerne des formations et des processus intermédiaires entre l'espace psychique des sujets singuliers et l'espace psychique engendré par leur groupement : ce sont des formations et des processus psychiques originaux, qui n'appartiennent en propre ou exclusivement ni au sujet singulier, ni au groupement, mais à leur relation : le *Mittler* ou le *Führer* dont parle Freud dans

7. Sur ces aspects de la méthodologie psychanalytique groupale, cf. D. Anzieu, A. Béjarano et coll., 1972 ; R. Kaës, 1980, 1994 ; D. Anzieu, 1981.

Totem et tabou et dans *Psychologie des masses et analyse du Moi*, le porte-parole ou le porte-voix analysé par E. Pichon-Rivière (1971) incarnent cette fonction intermédiaire ou fonction phorique, que *l'idée* ou *la représentation* peuvent également accomplir⁸.

La seconde orientation de la recherche porte sur la *chaîne associative groupale* : j'entends par ce concept la succession des événements discursifs produite par la libre association proposée à des sujets réunis par un lien de groupement dans un dispositif de travail psychanalytique groupal. A travers elle se manifeste un ordre déterminé des formations et des processus inconscients mobilisés par la situation groupale, et auxquels correspondent différentes formes de subjectivité. La chaîne associative groupale est donc aussi ce qui qualifie le processus de la représentation propre au sujet singulier, en tant que s'y manifestent les effets de groupe. L'analyse de la chaîne associative groupale est l'occasion d'une mise à l'épreuve de l'hypothèse sur les formations psychiques intermédiaires. Sur celles-ci, je voudrais apporter quelques précisions.

Vers l'analyse de formations psychiques intermédiaires

J'ai souligné à plusieurs reprises que l'analyse des processus et des formations de l'inconscient à l'œuvre dans le mode d'existence groupal, et la prise en considération des subjectivités qui y correspondent, mettent en évidence des configurations psychiques bifaces, doublement organisées, signifiantes à la fois dans les espaces communs dont le sujet singulier est partie constituante et partie prenante, et dans l'espace intrapsychique propre à ce dernier. L'Idéal du Moi et les identifications sont des formations de cette sorte ; elles sont efficaces, selon des modalités spécifiques, dans cette double topique articulée et non réductible (sinon par un effet imaginaire). L'appareil de liaison et de transformation bifocal qu'est le groupe assure cette articulation en même temps qu'il en procède. Dans les toutes dernières lignes

8. Un exposé plus systématique de cette perspective se trouve dans mon étude sur *La catégorie de l'intermédiaire dans la pensée de Freud* (1985) et dans *Le groupe et le sujet du groupe* (1993).

de *Pour introduire le narcissisme* (1914) Freud écrit : « De l'idéal du Moi une voie importante conduit à la compréhension de la psychologie collective. Outre son côté individuel, cet idéal a un côté social, c'est également l'idéal commun d'une famille, d'une classe, d'une nation. »

Il est d'autres formations dont la structure, la fonction et la genèse sont analogues à celles de l'Idéal du Moi. Celles, précisément, dont la fonction économique bipolaire s'agence dans et pour la liaison entre les éléments d'un ensemble et cet ensemble : ainsi, le *renoncement pulsionnel mutuel* dont procèdent conjointement l'avènement de la communauté de droit, le travail même de la représentation, et donc l'origine de la culture, et la possibilité de l'amour (Freud, 1929) ; le *contrat narcissique*, qui fait tenir ensemble la représentation et l'énoncé de l'origine commune, et l'inscription du sujet singulier dans une continuité généalogique (P. Aulagnier, 1976) ; ce que j'appelle *pacte (dé)negatif*, et qui assure à la fois le maintien de l'illusion partagée, le refoulement requis par l'être-ensemble et l'irreprésentable de la représentation, espace vide ou d'indétermination, en partie nécessaire à la formation de la pensée. Il n'est pas sans intérêt de noter que plus est maintenue refoulée la représentation de l'espace de jonction commun au sujet singulier et aux formations sociales (groupes, institutions, société) plus la modalité de retour de ce refoulé est violente. Le pacte (dé)negatif maintient l'isomorphie de ce rapport, il soutient l'imaginaire de « l'esprit de corps », du « corps social » collusionné avec celui de l'idéologie fétichisée.

De telles formations intermédiaires n'ont pas seulement le mérite de soutenir tout projet de compréhension du *lien* entre la logique du sujet singulier et celle des ensembles qu'il contribue à former ; elles articulent plus précisément le rapport des organisateurs psychiques aux organisateurs socio-culturels de la représentation, en définissant leurs champs spécifiques ; elles peuvent servir à constituer la base d'une typologie des « représentations sociales », à partir de la prévalence d'une formation intermédiaire. Ainsi, le *mythe* est probablement soutenu par le contrat narcissique et l'alliance dans le renoncement pulsionnel, alors que *l'idéologie*, idée totem, idole et idéal partagés, est nécessairement fondée dans le pacte (dé)negatif, et que l'effet

de ce pacte se traduit dans le « ça n'a pas eu lieu » paranoïaque, qui soutient le « ça n'a pas de lieu » de la mentalité utopique.

C'est sur des problématiques de ce type, avec de tels concepts et dans un tel dispositif de travail que la psychanalyse peut se donner les moyens de traiter, au regard de leur fondement dans (de ?) l'inconscient, les « représentations sociales ». C'est là un chantier de travail.

RÉFÉRENCES

- Anzieu D. (1966), Etude psychanalytique des groupes réels, *Les Temps modernes*, 242, 56-73 ; repris in D. Anzieu, 1981.
- Anzieu D. (1966), L'imaginaire dans les groupes, *Cahiers de Psychologie*, 1, 7-10 ; repris in D. Anzieu, 1981.
- Anzieu D. (1970), Freud et la mythologie, *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 1, 115-145.
- Anzieu D., Bejarano A., Kaës R., Missenard A., Pontalis J.-B. (1972), *Le travail psychanalytique dans les groupes*, Paris, Dunod, nouv. éd., 1983.
- Anzieu D. (1981), *Le groupe et l'inconscient. L'imaginaire groupal*, Paris, Dunod.
- Anzieu D., Kaës R. (1987), L'imaginaire groupal, *Gruppo*, 3, 130-135.
- Aulagnier-Castoriadis P. (1975), *La violence de l'interprétation*, Paris, PUF.
- Bion W.-R. (1964), Théorie de la pensée, *Revue française de Psychanalyse*, XXVIII, 1, 75-84.
- Bion W.-R. (1965), *Transformations. Passage de l'apprentissage à la croissance*, Paris, PUF (1982).
- Diatkine G. (1982), Le psychanalyste : traducteur de mythes ou anthropologue amateur ?, *Revue française de Psychanalyse*, XLVI, 4, 811-818.
- Dubor P. (1976), *La dialectique du faire et du dire en pathologie et en thérapeutique. L'expression âgée (extrajection réifiante) temps premier et fondateur de la mentalisation*, Communication au X^e Congrès international de Psychothérapie, Paris, ronéo, 9 p.
- Freud S. (1913), *Märchenstoffe in Träumen*, *GW*, X, 2-9, Frankfurt am Main, S. Fischer Verlag.
- Freud S. (1913), *Totem und Tabu*, *GW*, IX ; trad. franç. *Totem et tabou*, Paris, Payot (1970).
- Freud S. (1914), *Zur Einführung des Narzissmus*, *GW*, X, 138-170 ; trad. franç., in *La vie sexuelle*, Paris, PUF (1973), 81-105.
- Freud S. (1915), *Die Verdrängung*, *GW*, X ; trad. franç. Le Refoulement, in *Métopsychoanalyse*. Paris, Gallimard (1952).
- Freud S. (1915), *Das Unbewusste*, *GW*, X ; trad. franç. L'Inconscient, in *Métopsychoanalyse*, Paris, Gallimard (1952), 91-161.
- Freud S. (1921), *Massenpsychologie und Ich-Analyse*, *GW*, XIII, 71-161 ; trad. franç. *Psychologie des foules et analyse du moi*, in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot (1981), 117-217.
- Freud S. (1927), *Die Zukunft einer Illusion*, *GW*, 325-380 ; trad. franç. *L'avenir d'une illusion*, Paris, PUF (1971).
- Freud S. (1930), *Das Unbehagen in der Kultur*, *GW*, XIV, 417-505 ; trad. franç. *Malaise dans la civilisation*, Paris PUF.
- Freud S. (1932), *Neue Folge der Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, *GW*, XV, 6-197 ; trad. franç. *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Paris, Gallimard (1971).
- Green A. (1980), Le mythe : un objet transitionnel collectif. Abord critique et perspectives psychanalytiques, *Le Temps de la réflexion*, 1, 99-131.
- Guérin C. (1984), Une fonction du conte : un conteneur potentiel, in R. Kaës, J. Perrot et coll., *Contes et divans. Les fonctions psychiques des œuvres de fiction*, Paris, Dunod.
- Kaës R. (1968), *Images de la culture chez les ouvriers français*, Paris, Cujas.
- Kaës R. (1971), Processus et fonctions de l'idéologie dans les groupes, *Perspectives psychiatriques*, 33, 27-48 ; repris in R. Kaës, 1980.
- Kaës R. (1974), Représentations du groupe. La geste du groupe héroïque, *Les Etudes philosophiques*, 1, 45-58.
- Kaës R. (1976), *L'appareil psychique groupal. Constructions du groupe*, Paris, Dunod.
- Kaës R., Anzieu D. (1977), *Chronique d'un groupe. Le groupe du Paradis perdu*, Paris, Dunod.
- Kaës R. (1978), L'utopie dans l'espace paradoxal : entre jeu et folie raisonneuse, *Bulletin de Psychologie*, 12-17, 853-880.
- Kaës R. (1984), Le travail de la représentation et les fonctions de l'intermédiaire, in C. Belisle, B. Schiele (eds), *Les savoirs dans les pratiques quotidiennes*, Paris, Editions du CNRS.
- Kaës R. (1984), Representation and mentalization : from the represented to group process, in R. Farr, S. Moscovici, *Social Representations*, Cambridge, Cambridge University Press - Paris, Maison des Sciences de l'Homme.
- Kaës R. (1984), Le conte et le groupe, in R. Kaës et coll., *Contes et divans. Les fonctions psychiques des œuvres de fiction*, Paris, Dunod.
- Kaës R. (1984), L'étoffe du conte, in R. Kaës et coll., *Contes et divans. Les fonctions psychiques des œuvres de fiction*, Paris, Dunod.
- Kaës R. (1985), La catégorie de l'intermédiaire chez Freud : un concept pour la psychanalyse ?, *L'Evolution psychiatrique*, L, 4, 893-926.
- Kaës R. (1986), Crise et parole en utopie : maîtrise, mesure et symétrie, in J. Guillaumin, *Ordre et désordre de la parole*, Lyon, Université Lumière.
- Kaës R. (1993), *Le groupe et le sujet du groupe. Eléments pour une théorie psychanalytique des groupes*, Paris, Dunod.
- Kaës R. (1994), *La parole et le lien. Processus associatifs dans les groupes*, Paris, Dunod.
- Kaës R. (1988), La position idéologique dans le processus psychanalytique : une formation de l'idée, de l'idéal et de l'idole, *Topique*, 42, 261-292.
- Laplanche J., Pontalis J.-B. (1967), *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF.
- Major R. (1973), L'hystérie : rêve et révolution, *Revue française de Psychanalyse*, XXXVII, 3, 303-312.

- Mathieu P. (1967), Essai d'interprétation de quelques pages du rêve celtique, *Interprétation*, 2, 32-59.
- Ortigue E. (1962), *Le discours et le symbole*, Paris, Aubier-Montaigne.
- Pichon-Rivière E. (1971), *El proceso grupal. Del psicoanálisis a la psicología social*, Buenos Aires, Nueva Visión (1980).
- Pontalis J.-B. (1963), Le petit groupe comme objet, in *Après Freud*, Paris, Julliard (1965).
- Ruffiot A (1981), Le groupe-famille en analyse. L'appareil psychique familial, in A. Ruffiot, A. Eiguer et coll., *La thérapie familiale psychanalytique*, Paris, Dunod.
- Valabrega J.-P. (1980), *Phantasme, mythe, corps et sens*, Paris, Payot.
- Winnicott D.-W. (1967), La localisation de l'expérience culturelle, in D.-W. Winnicott, *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard (1971).

L'étude anthropologique des représentations : problèmes et perspectives

Dan Sperber

Toute représentation met en jeu une relation entre au moins trois termes : la représentation elle-même, son contenu, et un utilisateur, trois termes auxquels peut s'ajouter un quatrième : le producteur de la représentation lorsque celui-ci est distinct de l'utilisateur. Une représentation peut exister à l'intérieur même de l'utilisateur ; il s'agit alors d'une *représentation mentale*. Un souvenir, une hypothèse, une intention sont des exemples de représentations mentales. L'utilisateur et le producteur d'une représentation mentale ne font qu'un. Une représentation peut aussi exister dans l'environnement de l'utilisateur comme par exemple le texte qui est sous vos yeux ; il s'agit alors d'une *représentation publique*. Une représentation publique est généralement un moyen de communication entre un producteur et un utilisateur distincts l'un de l'autre.

Une représentation mentale n'a bien sûr qu'un utilisateur. Une représentation publique peut en avoir plusieurs : un discours, par exemple, peut être adressé à une assemblée. Avant la reproduction stricte d'une représentation publique que permettent des techniques relativement récentes comme l'imprimerie ou la télévision, il y a eu, et il y a toujours, la production de représentations semblables les unes aux autres — on parle alors de « versions » — par le moyen de la transmission orale : par exemple les auditeurs d'un récit peuvent en devenir à leur tour les narrateurs plus ou moins fidèles.

Soit un groupe social : une tribu, les habitants d'une ville,

ou les membres d'une association par exemple. On peut considérer que ce groupe social, pris dans son environnement, est habité par une population beaucoup plus nombreuse de représentations, mentales et publiques. Chaque membre du groupe a dans son cerveau des millions de représentations mentales, les unes éphémères, les autres conservées dans la mémoire à long terme et constituant le « savoir » de l'individu. Parmi les représentations mentales, certaines — une très petite proportion — sont communiquées, c'est-à-dire amènent leur utilisateur à produire une représentation publique qui à son tour amène un autre individu à construire une représentation mentale de contenu semblable à la représentation initiale.

Parmi les représentations communiquées, certaines — une très petite proportion — sont communiquées de façon répétée et peuvent même finir par être distribuées dans le groupe entier, c'est-à-dire faire l'objet d'une version mentale dans chacun de ses membres. Les représentations qui sont ainsi largement distribuées dans un groupe social et l'habitent de façon durable sont des *représentations culturelles*. Les représentations culturelles ainsi conçues sont un sous-ensemble aux contours flous de l'ensemble des représentations mentales et publiques qui habitent un groupe social.

Toutes les sciences humaines et sociales, psychologie, psychologie sociale, sociologie, anthropologie, économie, linguistique, science des religions, études littéraires, etc., ont peu ou prou à traiter de représentations culturelles, même si elles les conceptualisent de façons très différentes. Parmi ces disciplines, l'anthropologie aura occupé une place privilégiée car les représentations culturelles constituent son objet sinon unique du moins principal. Tantôt les anthropologues étudient une religion, une mythologie, une idéologie, une classification, un savoir technique, c'est-à-dire directement des représentations culturelles, tantôt ils étudient des institutions sociales ou économiques et alors ils le font en fonction des représentations culturelles qui y sont impliquées.

L'impressionnant travail des anthropologues depuis près d'un siècle n'a toutefois pas abouti à une conception unifiée des représentations culturelles, ni même à une problématique ou à une terminologie commune. A côté du terme « représentation », lui-même diversement précisé par les adjectifs « collective »,

« sociale », « symbolique » ou « culturelle », on trouve dans des emplois voisins « signe », « signification », « symbole » ou « savoir ». Beaucoup d'auteurs préfèrent manifestement désigner les représentations culturelles selon leur genre et parler selon le cas de croyances, de normes, de techniques, de mythes, de classifications, etc. De même, la plupart des tentatives théoriques portent non pas sur les représentations en général, mais sur un type ou un système de représentations : les mythes ou la religion par exemple. Faute de pouvoir présenter un point de vue commun aux anthropologues sur les représentations en général, je tenterai ici de tirer quelques leçons fragmentaires et élémentaires de l'expérience anthropologique en matière d'étude des représentations¹. D'autres anthropologues en tireraient sans nul doute des leçons bien différentes².

COMMENT REPRÉSENTER LES REPRÉSENTATIONS CULTURELLES ?

Si l'on veut représenter par exemple un chapeau, on peut ou bien en produire une image, ou bien le décrire. C'est-à-dire que l'on peut soit produire un objet qui ressemble au chapeau, tels une photographie ou un croquis, soit un énoncé, qui ne ressemble en rien au chapeau, mais qui dit de lui quelque chose de vrai. A première vue, il en va de même si l'on veut représenter une représentation, en tout cas une représentation publique, comme, par exemple, le conte du « Petit Chaperon rouge ». On peut enregistrer ou transcrire le conte (ou, plus exactement une version du conte) c'est-à-dire produire un objet qui ressemble au conte comme la photographie ou le croquis ressemblaient au chapeau. On peut aussi décrire le conte en disant par exemple : « C'est un conte très répandu en Europe, avec un personnage animal et des personnages humains, etc. »

Ces représentations du « Petit Chaperon rouge » laissent cependant à désirer : l'enregistrement et la transcription ne res-

1. On trouvera ces thèmes développés dans Dan Sperber, *Le savoir des anthropologues*, Paris, Hermann, 1982.

2. Comme, par exemple, Clifford Geertz dans *The interpretation of cultures*, New York, Basic Books, 1973, ou Edmund Leach dans *L'unité de l'homme et autres essais*, Paris, Gallimard, 1980.



tituent qu'une forme acoustique, et la description proposée ne nous informe guère non plus sur le contenu du conte qui, pourtant, en est l'essentiel. Il n'y a qu'à, direz-vous, faire du conte une description plus poussée ? On pourrait énoncer par exemple : « "Le Petit Chaperon rouge" est un conte très répandu en Europe, qui raconte l'histoire d'une petite fille que sa mère envoie porter un panier de provisions à sa grand-mère. En chemin elle rencontre, etc. » Certes, on peut ainsi restituer le contenu du conte avec autant de détails qu'on le souhaite, mais voyez ce qui se passe : au lieu de décrire le conte, on le raconte à nouveau. On produit donc un objet qui représente le conte non pas en disant quelque chose de vrai de lui, mais en lui ressemblant plus ou moins fidèlement par le contenu.

Généralisons : on ne peut, en pratique, représenter le contenu d'une représentation qu'au moyen d'une autre représentation ayant un contenu similaire. On ne décrit pas le contenu d'une représentation, on la paraphrase, on la traduit, on la résume, on la développe, en un mot on l'interprète³. Une *interprétation*, c'est la représentation d'une représentation par une autre en vertu d'une similarité de contenu. En ce sens, une représentation publique dont le contenu ressemble à celui d'une représentation mentale qu'elle sert à communiquer est une interprétation, et il en va de même de la représentation mentale résultant de la compréhension d'une représentation publique. Le processus de la communication se décompose en deux processus d'interprétation : l'un du mental vers le public, l'autre du public vers le mental.

L'interprétation, pas plus que la description, n'est une forme de représentation réservée à des spécialistes. S'exprimer ou comprendre, c'est déjà interpréter, de façon au moins implicite. En outre, nous faisons tous un travail d'interprétation explicite lorsque nous répondons à des questions telles que : Qu'a-t-il ? Que pense-t-elle ? Que veulent-ils ? Pour répondre, nous représentons des contenus de propos, de pensées ou d'intentions au moyen d'énoncés de contenu semblable.

L'étude anthropologique des représentations culturelles ne

3. Sur la distinction entre description et interprétation, voir Dan Sperber, *Le savoir des anthropologues*, chap. 1, et Dan Sperber et Deirdre Wilson, *Relevance : communication and cognition*, Oxford, Blackwell, 1986, chap. 4 (trad. franç. *La pertinence*, Paris, Ed. de Minuit, à paraître).

peut ignorer leur contenu ; elle est donc, au moins pour une large part, une étude interprétative. Mais précisément parce que l'interprétation procède d'une aptitude ordinaire et non d'une technique professionnelle, les anthropologies ont pour la plupart fait de l'interprétation comme M. Jourdain de la prose : sans le savoir, ou, tout du moins, sans trop y réfléchir. Tant que l'interprétation a pour objet des paroles ou des pensées individuelles, le degré de liberté que s'octroie l'interprète est assez manifeste et peut ne pas poser trop de problèmes. C'est lorsqu'on interprète une représentation attribuée à un groupe social entier que l'absence d'une méthodologie de l'interprétation rend difficile l'évaluation et donc l'exploitation des matériaux.

Une illustration. La scène, racontée par l'anthropologue Patrick Menget, se passe chez les Indiens Txikao du Brésil :

« Par une fin d'après-midi pluvieuse, Opote revint chez lui tenant un beau poisson *matrinchao* qu'il avait pris dans ses nasses. Il le déposa sans un mot auprès de Tubia, l'un des quatre chefs de famille de sa maison. Ce dernier le vida et se mit à le boucaner. Jusqu'à la nuit, il en mangea, seul, par petites bouchées, sous les regards intéressés des autres habitants de la maison. Personne d'autre ne toucha au *matrinchao*, ni ne manifesta l'envie d'en avoir une part. Pourtant la faim était générale, et la chair du *matrinchao* l'une des plus réputée. »⁴

Jusqu'ici, on a affaire, à quelques détails près, à une description ordinaire : chaque phrase qui la compose exprime ici une proposition que l'anthropologue présente comme vraie. Si la description est ordinaire, la situation décrite ne l'est pas (sauf peut-être aux yeux des Indiens Txikao). « Pourquoi », demande alors l'anthropologue, « cette abstention générale ? » Et il répond :

« Le pêcheur, Opote, possesseur de la magie de pêche, ne pouvait consommer sa prise sans risquer d'affecter l'efficacité de cette magie. Les autres chefs de famille évitaient la chair du *matrinchao* pour ne pas mettre en péril la santé et la vie de leurs enfants en bas âge, ou leur propre santé. Leurs épouses, puisqu'elles allaitaient, devaient s'en abstenir pour la même raison. Les enfants enfin auraient absorbé l'esprit, particulièrement dangereux, de cette espèce. »⁵

Cette fois-ci l'anthropologue — qui ne croit ni à la magie, ni aux esprits — ne présente pas comme vrai qu'Opote risquait

4. Patrick Menget, Temps de naître, temps d'être : la couvade, dans *La fonction symbolique*, Michel Izard et Pierre Smith éd., Paris, Gallimard, 1979, p. 246.

5. *Ibid.*

d'affecter l'efficacité de sa magie, ni que les enfants auraient absorbé un esprit dangereux. Il présente ces énoncés comme semblables en contenu aux croyances qui motivent l'abstention des protagonistes. Ces énoncés sont des interprétations. De telles interprétations de pensées individuelles ne sont ni plus difficiles à comprendre ni plus sujettes à caution que les interprétations dont nous nous servons tous pour parler les uns des autres.

Les anthropologues n'ont cependant pas pour but de décrire des événements particuliers. Ainsi, le but de Patrick Menget en rapportant l'anecdote du poisson d'Opote était d'illustrer quelques hypothèses sur la « couvade » chez les Txikao d'abord, chez les Indiens d'Amérique du Sud ensuite, en général enfin. Par « couvade » on désigne les précautions (repos, station couchée, restrictions alimentaires) imposées dans certaines sociétés à un homme avant, pendant, et juste après la naissance de son enfant, précautions semblables à celles imposées, pour des raisons beaucoup plus évidentes, à la mère de l'enfant⁶. Menget analyse avec une grande finesse les idées Txikao sur la vie et sa transmission. Il synthétise :

« Tout se passe comme si deux principes antagonistes régissaient les processus vitaux, dans une dynamique qui ne trouve jamais un équilibre que pour le perdre, tenter de le rétablir et le perdre au bout du compte. Un principe fort, lié au sang, à la graisse, aux chairs riches et à la fermentation résulte de la constante transformation somatique de substances plus faibles, eau, lait, sperme, farines blanches, chairs maigres. A l'inverse, le corps humain, selon des rythmes qui varient avec l'âge, le sexe et la condition, anabolise les substances fortes et neutralise les dangers.

« ... Dans la couvade, l'ensemble des tabous occupationnels, alimentaires et sexuels se ramène en fin de compte à éviter soit un excès de substances fortes dont l'innassimilation entraîne des maladies du gonflement, soit une déperdition de substances faibles et somatisées qui se traduit par des maladies du tarissement, de la dessiccation et aboutit à une mort analogue à la mort de vieillesse. »⁷

A nouveau, l'anthropologue interprète : il ne croit pas lui-même, ni n'affirme par exemple que « le corps humain anabolise les substances fortes », substances « dont l'innassimilation entraîne des maladies du gonflement ». Il nous propose ces énoncés comme semblables en contenu aux représentations sous-jacentes à la

6. Pour une étude théorique récente de la couvade, voir Peter Rivière, *The couvade : a problem reborn*, *Man*, 9 (3), 1974.

7. P. Menget, *loc. cit.*, p. 257.

pratique de la couvade chez les Txikao. Mais si l'on imagine bien le pêcheur Opote pensant ou disant, en des termes approchés, qu'il ne pouvait manger le poisson qu'il avait pris sans risquer d'affecter l'efficacité de sa magie, on imagine mal dans quels propos ou pensées Txikao trouvent place des notions telles que, par exemple, la « transformation somatique de substances faibles » ou l'« anabolisation de substances fortes ». En outre, dans un tel cas, la ressemblance de contenu entre l'interprétation et les représentations interprétées est manifestement moindre que dans l'interprétation ordinaire de paroles ou de pensées individuelles, et ce de façon impossible à évaluer.

Ce qui est en cause ici ce n'est pas le travail d'un anthropologue particulier — j'ai au contraire choisi l'étude de Patrick Menget parce qu'elle me paraît assez typique de ce qui se fait de meilleur en anthropologie aujourd'hui —, ce sont les limites inhérentes à l'approche interprétative des représentations culturelles. L'anthropologue rencontre d'abord une grande diversité de comportements indigènes qu'il parvient progressivement à comprendre en discernant des intentions sous-jacentes, en devenant capable, donc, de conceptualiser ces comportements comme des actions. En particulier, il apprend à discerner les intentions qui gouvernent les actes de parole, et plus généralement les actes communicatifs, à comprendre donc ce que ses interlocuteurs « veulent dire ».

Les intentions ainsi discernées demandent elles aussi à être comprises : soit, « les chefs de famille évitaient la chair du *matrinchao* pour ne pas mettre en péril la santé et la vie de leurs enfants en bas âge, ou leur propre santé », mais quel rapport entre cette fin et ce moyen ? Comprendre de telles intentions, c'est en discerner la rationalité, c'est-à-dire montrer leur cohérence avec des croyances sous-jacentes : si, pour les Txikao, la chair du *matrinchao* est une substance forte et donc dangereuse pour la santé, si le père et l'enfant sont d'une même substance qui ne se divise que progressivement après la naissance, alors la rationalité du comportement des chefs de famille de la maison d'Opote devient discernable. Pour rendre encore plus manifeste cette rationalité, il faudrait pousser plus avant, examiner la rationalité des croyances sous-jacentes elles-mêmes, c'est-à-dire non seulement leur cohérence mutuelle, mais aussi leur compatibilité avec l'expérience.

Cependant, notre souci ordinaire de comprendre autrui se satisfait, fort raisonnablement, d'interprétations partielles et accepte leur caractère spéculatif, caractère d'autant plus marqué qu'autrui est différent de nous. L'expérience montre que ces interprétations, tout partielles et spéculatives qu'elles soient, nous aident — nous les individus, nous les peuples — à vivre les uns avec les autres. L'anthropologie aura contribué de façon décisive à une meilleure compréhension et, partant, à une plus grande tolérance de la diversité culturelle. Cette contribution, dont l'anthropologie peut légitimement s'enorgueillir, procède non pas de l'application de théories scientifiques ou de méthodes rigoureuses, mais du long et difficile travail personnel des anthropologues de terrain⁸.

Sur le terrain, l'anthropologue fait un double travail : d'une part il collecte de façon systématique les données qui s'y prêtent (recensements, généalogies, spécimens végétaux, traditions orales, etc.), et d'autre part, il cherche, en écoutant et en participant aux activités de ses hôtes, à les comprendre de mieux en mieux. Si la tâche de compréhension que l'anthropologue s'assigne est particulièrement ambitieuse et difficile, la forme de compréhension dont il s'agit est, j'insiste, tout à fait ordinaire : l'anthropologue interprète des comportements, et en particulier des comportements verbaux, en attribuant aux acteurs individuels et collectifs des croyances et des intentions qui rendent ces comportements rationnels. Autrement dit, l'anthropologue tente de construire des représentations mentales qui ressemblent aux représentations mentales et publiques de ses hôtes.

Puis vient la phase d'exploitation des données recueillies : certaines, les données démographiques par exemple, ne demandent qu'une mise en ordre ou une mise en forme pour pouvoir être, le cas échéant, commentées et publiées. Mais dès qu'il s'agit de représenter les représentations culturelles — et donc les croyances et les préférences qui rendent les comportements

8. Il existe de nombreux ouvrages relatant l'expérience du terrain. Le plus connu d'entre eux est sans doute Claude Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*, Paris, Plon, 1955. Comparer *Tristes tropiques* à Georges Balandier, *Afrique ambiguë*, Paris, Plon, 1957, aide à réaliser à quel point la différence des terrains et des intérêts des chercheurs mène à des expériences également riches mais profondément différentes. Parmi les ouvrages récents, on peut citer Paul Rabinow, *Reflections on fieldwork in Morocco*, Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 1977, et Jeanne Favret-Saada et Contreras José, *Corps pour corps. Enquête sur la sorcellerie dans le bocage*, Paris, Gallimard, 1981.

intelligibles — l'anthropologue doit se faire interprète : il doit produire des représentations publiques qui ressemblent en contenu aux représentations mentales qu'il a lui-même construites pour se représenter les propos et les pensées de ses hôtes. L'anthropologie produit donc à l'usage de ses lecteurs une interprétation de ses propres interprétations.

On pourrait croire que la meilleure interprétation est la plus fidèle, c'est-à-dire celle dont le contenu ressemble à celui de la représentation interprétée. Un instant de réflexion montre que ce n'est pas si simple. Pour être le plus fidèle possible, l'anthropologue devrait se contenter de publier des traductions littérales de propos effectivement tenus par ses hôtes. Son intervention se limiterait donc à choisir des textes, parfois à les susciter, et à les traduire. Une telle façon de travailler employée systématiquement tournerait vite à une forme très artificielle de collage. Même si certains textes, produits spontanément comme des mythes, ou produits à la demande de l'anthropologue comme des récits autobiographiques, méritent en effet d'être traduits tels quels ou presque, la plupart des propos entendus par l'anthropologue ne sont intelligibles que dans le contexte très particulier où ils ont été tenus ; certes il s'appuient sur des représentations culturelles générales, mais ils ne les expriment pas directement.

On peut d'ailleurs penser que beaucoup de représentations culturelles complexes ne sont jamais rendues publiques sous la forme d'un discours intégré, et se manifestent plutôt dans ce que différentes formes de discours et de comportements, rituels par exemple, peuvent véhiculer d'implicite. Même lorsqu'un discours intégré existe, un enseignement de doctrine religieuse par exemple, on aurait tort d'y voir automatiquement l'expression exacte des représentations mentales de ceux qui le tiennent ou l'écoutent : ce discours est lui-même un comportement, souvent un comportement de répétition autant que de communication, un comportement qui doit être compris à partir des croyances et des intentions qui le sous-tendent ; il n'est pas à lui-même sa propre explication.

L'anthropologue doit, d'abord pour lui-même, s'aventurer au-delà de la seule traduction : ce n'est qu'à cette condition qu'il peut espérer comprendre ce qu'il entend, et donc être véritablement capable de traduire. Il doit spéculer, synthétiser, recon-

ceptualiser. Les interprétations que l'anthropologue construit ainsi à son propre usage sont d'une complexité et d'un détail qui n'intéressent pas ses éventuels lecteurs, et de plus elles tendent à être formulées dans un jargon personnel où se mêlent des termes indigènes et des termes techniques de l'anthropologie plus ou moins réadaptés pour les besoins de la cause. S'adressant à des lecteurs qui se pencheront quelques heures sur des données à l'étude desquelles il a consacré des années, l'anthropologue doit synthétiser ses propres synthèses, retraduire son propre jargon, et, inévitablement, s'écarter encore plus du détail effectivement communiqué par ses hôtes. Pour être plus pertinent, il doit être moins fidèle.

Tout travail sur des représentations culturelles est, au moins pour une large part, interprétatif. Toute interprétation est le produit d'un travail essentiellement intuitif de l'interprète et obéit à un critère dont les implications varient selon le point de vue. La ressemblance entre contenus, critère de l'interprétation, est, en effet, une propriété dépendant du contexte : dire par exemple que pour les Txikao, le corps humain « anabolise les substances fortes » constitue une interprétation suggestive et ne prêtant guère à malentendu dans le contexte où nous l'avons citée ; en revanche elle serait trompeuse dans le contexte d'une étude comparative des conceptions de la digestion rencontrées dans différentes cultures dont la nôtre.

De ce caractère intuitif et contextuel de l'interprétation, il découle non pas que toutes les interprétations se valent, mais seulement que nos critères d'appréciation sont eux aussi intuitifs et d'une validité intersubjective limitée. Certaines interprétations sont manifestement implausibles : elles soulèvent plus de problèmes qu'elles n'en résolvent. Mais il peut arriver que des interprétations très différentes paraissent les unes et les autres plausibles. Par exemple on pourrait imaginer que les données interprétées par Patrick Menget de façon « intellectualiste » (c'est-à-dire comme participant d'un effort d'explication du monde) fassent l'objet d'une interprétation non moins fine mais de teneur plutôt psychanalytique. Il me semble qu'en un tel cas, chacun choisirait l'une ou l'autre interprétation en fonction de ses options théoriques préalables. Un tel choix n'aurait d'ailleurs rien d'irrationnel.

Cependant, s'il est normal de préférer une interprétation à

une autre en fonction d'une préférence théorique, alors il est difficile, voire impossible, de valider ou d'invalidier une théorie générale à partir d'une interprétation préférée. L'interprétation assure — et est seule à assurer — une forme de compréhension d'autrui qui nous est indispensable. En revanche l'utilisation d'interprétations à des fins scientifiques pose de sérieux problèmes. Or cette utilisation est elle aussi indispensable car l'interprétation est, au moins en pratique, notre seul moyen de représenter le contenu des représentations.

COMMENT EXPLIQUER LES REPRÉSENTATIONS CULTURELLES ?

Plus les interprétations sont générales, plus elles sont spéculatives, et moins elles sont fidèles aux représentations mentales ou publiques particulières dont elles font la synthèse. Peu conscients du problème, la plupart des anthropologues, quelles que soient par ailleurs leurs divergences, tentent de construire des théories avec et autour d'interprétations générales.

L'idée même de couvade, par exemple, résulte d'une synthèse interprétative de façons d'agir assez disparates. Les diverses « théories » de la couvade diffèrent d'une part quant à la façon d'effectuer cette synthèse, et d'autre part, quant aux autres phénomènes, eux aussi définis sur la base de synthèses interprétatives, avec lesquels elles proposent de mettre la couvade en rapport. Ainsi, sur la base d'exemples européens, la couvade a été longtemps considérée comme une façon pour le père de se mettre dans une situation de mère. Récemment encore, Mary Douglas soutenait :

« Le mari en couvade dit : "Regardez moi, j'ai encore plus de crampes et de contractions qu'elle ! Cela ne prouve-t-il pas que je suis le père de son enfant ?" Il s'agit là d'une preuve primitive de paternité. »

Claude Lévi-Strauss¹⁰, Peter Rivière et Patrick Menget, plus attentifs aux cas amérindiens, mettent l'accent sur l'assimilation du père à l'enfant.

9. Cf. Mary Douglas, *Implicit meanings*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1975, p. 65.

10. Cf. Claude Lévi-Strauss, *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962, p. 258-259.

Selon la façon dont on interprète la couvade, ou plutôt dont on la construit, on choisira d'autres phénomènes en rapport avec lesquels l'expliquer. Ainsi ceux qui croient y reconnaître une assimilation du père à la mère en font volontiers un mécanisme de renforcement relatif des liens père-enfant par rapport aux liens mère-enfant. Patrick Menget, lui, met la couvade en rapport avec la prohibition de l'inceste. La couvade, telle qu'il l'interprète, exprime la séparation conçue comme progressive de la substance de l'enfant de celle de ses parents. La prohibition de l'inceste impose l'exogamie et empêche qu'un homme et une femme issus de mêmes parents refondent une substance qui avait été divisée par la couvade :

« Il y a à la fois une relation de continuité entre la couvade et la prohibition de l'inceste, puisque ce que la première a séparé à partir d'une substance commune, la seconde le maintient séparé, et une complémentarité fonctionnelle, dans la mesure où la couvade régit une communication interne au groupe social qui permet sa diversification, et la prohibition de l'inceste instaure la communication externe de celui-ci. »¹¹

Simple comme l'idée d'une « preuve primitive de paternité », ou subtile comme l'analyse de Menget, ce qui manque à toutes ces abstractions pour être à proprement parler des théories c'est d'être explicatives. Une signification n'est pas une cause ; l'attribution d'une signification n'est pas une explication. Certes il arrive que l'attribution d'une signification à un comportement soit l'élément manquant d'une explication par ailleurs évidente, mais ce n'est pas le cas, ici ni, généralement, en anthropologie. Les généralisations interprétatives n'expliquent rien et ne constituent pas, à proprement parler, des hypothèses théoriques : ce sont des modèles interprétatifs qui suggèrent d'une part des interprétations possibles pour des phénomènes particuliers, et d'autre part des façons de regrouper les phénomènes entre eux en vue d'une explication à venir.

Mais si interpréter ce n'est pas expliquer, et si généraliser une interprétation, ce n'est pas faire une théorie, alors en quoi consisterait une théorie vraiment explicative en anthropologie ? Je l'ai dit au début de cette contribution, nous appelons « culturelles » les représentations qui sont largement distribuées dans un groupe social de façon plus ou moins durable. Les représen-

11. P. Menget, *loc. cit.*, p. 263.

tations sont plus ou moins largement et durablement distribuées, et donc plus ou moins culturelles. Dans ces conditions, expliquer le caractère culturel de certaines représentations, c'est répondre à la question suivante : pourquoi ces représentations sont-elles plus contagieuses et réussissent-elles mieux que d'autres dans une population humaine donnée ? Pour répondre à cette question, c'est la distribution de toutes les représentations qu'il faut considérer.

L'explication causale des faits culturels relève donc d'une sorte d'*épidémiologie des représentations*¹². La comparaison entre transmission culturelle et contagion n'est pas neuve. On la trouve chez Gabriel Tarde et chez les diffusionnistes du début de ce siècle. Elle a été récemment reprise avec plus ou moins de bonheur par des biologistes tels que Cavalli-Sforza et R. Dawkins¹³. Elle s'est généralement appuyée sur quelques ressemblances assez superficielles. Par exemple, une représentation peut être culturelle de différentes façons : certaines sont transmises sans hâte d'une génération à l'autre ; ce sont ce que les anthropologues appellent des traditions, et elles sont comparables aux endémies. D'autres représentations assez typiques des cultures modernes se répandent rapidement dans toute une population mais ont une durée de vie assez courte ; ce sont ce qu'on appelle des modes et elles sont comparables aux épidémies. Mais une application des modèles épidémiologiques aux représentations culturelles sur la base de similarité aussi superficielle me paraît naïve. Elle ne tient pas compte de différences essentielles entre la transmission des maladies et la transmission culturelle.

La transmission des maladies infectieuses est caractérisée par des processus de duplication de virus ou de bactéries. Les mutations sont des phénomènes certes importants mais rares. A l'inverse, les représentations tendent à être transformées, plutôt qu'exactement reproduites, à chaque fois qu'elles sont transmises. Par exemple, il serait bien surprenant que ce que vous comprenez de mon texte soit une reproduction exacte des pensées que j'essaie d'exprimer par son moyen. La reproduction

12. Voir Dan Sperber, *Anthropology and psychology : towards an epidemiology of representations*, *Man*, 20 (1), 1985.

13. Voir R. Dawkins, *The selfish gene*, Oxford, Oxford University Press, 1976 ; L. L. Cavalli-Sforza et M. W. Feldman, *Cultural transmission and evolution : a quantitative approach*, Princeton, Princeton University Press, 1982.

exacte d'une représentation mentale par le moyen de la communication est, si tant qu'elle existe jamais, un cas limite de transformation, la transformation zéro, en quelque sorte. Dans ces conditions, une épidémiologie des représentations est d'abord et avant tout une étude de leurs transformations, et il s'agit d'expliquer pourquoi, dans certains cas, les transformations sont minimales, tendent pour une part à s'annuler les unes les autres, et permettent à des versions proches d'une même représentation d'envahir tout un groupe social de façon durable.

Si la transmission des maladies infectieuses et celle des représentations culturelles ne se ressemblent qu'assez superficiellement, il existe, en revanche, des similarités plus profondes entre l'étude épidémiologique des maladies et celle des représentations. L'épidémiologie n'est pas une science indépendante qui étudierait un niveau autonome de réalité. L'épidémiologie étudie la distribution des maladies ; les maladies elles-mêmes sont étudiées par la pathologie. La distribution des maladies ne peut pas être expliquée sans prendre en considération la façon dont elles affectent l'organisme, c'est-à-dire sans recourir à la pathologie, et plus généralement à la biologie des individus. À l'inverse l'épidémiologie est une source majeure d'hypothèses et de données pour la pathologie.

Ce que la pathologie est à l'épidémiologie des maladies, la psychologie cognitive l'est à l'épidémiologie des représentations. Par conséquent une épidémiologie des représentations, et en particulier une explication causale des représentations culturelles, devrait entrer dans une relation d'interpénétration partielle et de pertinence réciproque avec la psychologie cognitive. Il n'y a pas pour autant réduction du culturel au psychologique : les faits culturels proprement dits, ceux que l'anthropologie se doit d'expliquer, sont non pas des représentations — faits psychologiques —, mais des distributions de représentations. Une distribution de faits psychologiques est elle-même non pas un fait psychologique, mais un fait écologique.

Dans une perspective épidémiologique, « Le Petit Chaperon rouge », ce n'est pas un conte abstrait flottant dans le contexte abstrait de la culture européenne, ce sont des récits publics intériorisés sous la forme d'histoires mentales, extériorisées à leur tour sous forme de récits, et ce des millions de fois. Expliquer « Le Petit Chaperon rouge », c'est identifier les facteurs qui

ont permis cet enchaînement des communications, et la résilience du contenu communiqué. Un de ces facteurs est très probablement (comme pour tous les récits de tradition orale) le fait, vérifiable expérimentalement, que cette histoire est très facilement mémorisable.

La couvade chez les Txikao, ce n'est pas une institution immatérielle, c'est un enchaînement de conduites et de pensées individuelles. L'expliquer, ce n'est pas lui assigner une signification abstraite, c'est à nouveau identifier les facteurs qui permettent cet enchaînement : facteurs psychologiques comme les idées des Txikao sur la vie et sa transmission qu'évoque Menget, et dont il faudrait mieux comprendre le rôle dans la vie cognitive des individus ; facteurs écologiques comme la morbidité et la mortalité périnatale qui réactualisent à chaque naissance les moyens dont les Txikao croient disposer pour y échapper.

Une des conséquences de l'approche épidémiologique est de rendre maîtrisable le problème méthodologique posé par le fait que notre accès au contenu des représentations est irrémédiablement interprétatif. En effet, seules y jouent un rôle explicatif des représentations publiques concrètes et des représentations mentales individuelles. En d'autres termes, les mécanismes agissant sont des mécanismes mentaux individuels, et les mécanismes interindividuels de la communication. Les représentations à prendre en compte sont celles qui interviennent dans ces micromécanismes. Ce sont des représentations semblables à celles que la vie quotidienne nous amène à interpréter. Plutôt que de postuler ou d'inventer je ne sais quelle herméneutique qui nous donnerait accès à des représentations appartenant à une société, à une aire culturelle, voire à l'espèce, sans pour autant être dans la tête ou dans l'environnement physique de ses membres, il s'agit de rendre plus fiable notre aptitude ordinaire à interpréter ce que disent et pensent des individus comme vous, Opote et moi, aptitude qui n'est déjà pas si mauvaise en l'état.

Dans une perspective épidémiologique, l'explication d'un fait culturel, c'est-à-dire de la distribution d'une représentation, est à chercher non dans un mécanisme global, mais dans l'enchaînement de micromécanismes. Quels sont les facteurs qui amènent un individu à exprimer une représentation mentale

sous la forme d'une représentation publique ? Quelles représentations mentales les destinataires de la représentation publique sont-ils amenés à construire ? Quelles transformations de contenu ce processus de communication est-il susceptible d'entraîner ? Quels facteurs et quelles conditions rendent probable la communication répétée de certaines représentations ? Quelles propriétés, générales ou propres à un contexte particulier, possèdent les représentations capables de garder un contenu relativement stable dans un tel processus de communication répétée ? C'est à de telles questions qu'il faut répondre pour expliquer véritablement un fait culturel. Une étude épidémiologique cherche donc l'explication causale des macro-phénomènes culturels dans l'enchaînement des microphénomènes de la cognition et de la communication¹⁴.

14. Certaines études ethnographiques ont bien mis en valeur les microphénomènes de la transmission culturelle et présentent donc un intérêt particulier pour l'approche épidémiologique. J'en citerai deux : Fredrik Barth, *Ritual and knowledge among the Baktaman of New Guinea*, New Haven, Yale University Press, 1975 ; Jeanne Favret-Saada, *Les mots, la mort, les sorts. La sorcellerie dans le Bocage*, Paris, Gallimard, 1977.

Grammaire et lexiques, vecteurs des représentations sociales*

Rom Harré

L'INSERTION DU « SOCIAL »
DANS LES « REPRÉSENTATIONS SOCIALES »

La psychologie des représentations sociales constitue une avance considérable par rapport au positivisme naïf américain. Pour ma part je trouve que le concept de social est insuffisamment développé dans la théorie.

En fait, le concept de « social » pour traduire le terme « collectif » de Durkheim ne renvoie à rien d'autre, du moins comme la théorie l'a développé jusqu'à maintenant, qu'à un agrégat de gens, liés par la simple similitude de leurs croyances. Un tel groupe est une entité taxonomique créée par un spécialiste des sciences humaines en vue d'appliquer un concept. Les groupes réels sont des ensembles de personnes qui sont constitués en véritables collectifs par leurs relations internes. Espérons que par la suite les recherches sur les représentations sociales se focaliseront sur ces groupes. Les pratiques linguistiques étant sociales au sens propre du terme, on peut rétablir l'équilibre en mettant l'accent sur le rôle des mots comme supports des représentations sociales.

Je pars de l'idée qu'une représentation sociale, quel que soit son statut ontologique exact, est la version d'une théorie. En recourant à une représentation sociale, un acteur individuel

* Traduction de Geneviève Coudin et de Birgitta Orfali.

utilise un ou plusieurs concepts majeurs de cette théorie. La mise en œuvre d'une représentation sociale peut se faire à travers des pratiques matérielles telles que tailler du bois ou endiguer des ruisseaux, mais le plus souvent, dans notre monde, il s'agit d'une activité symbolique, et en particulier d'une manière de parler. L'une des caractéristiques des travaux de Moscovici a été de mettre l'accent sur les liens entre l'activité linguistique et la manifestation des représentations sociales. Des discussions récentes entre Moscovici, Hewstone et d'autres dans le *British Journal of Social Psychology*, vol. 24, illustrent ce point. J'ai moi-même fait un commentaire similaire dans un débat récent avec Moscovici (*Social Research*, 1985). Potter et Litton (1985) se sont attachés exactement aux mêmes questions dans leur récente discussion avec Moscovici et Hewstone. C'est pourquoi je me propose d'examiner les différentes façons dont une version de ces théories, nommées « représentations sociales », s'inscrit dans le langage.

Potter et Litton ont avancé l'idée d'un répertoire linguistique comme support concret aux représentations sociales. Le fait que le partage d'une théorie soit facilité par la maîtrise commune d'un vocabulaire adéquat est un phénomène connu et largement répandu. D'ailleurs la distinction entre l'usage d'un tel vocabulaire dans des explications opératoires, et le fait de s'en servir simplement pour de meilleures explications de la conduite d'autrui, sans s'engager à adopter cette représentation comme la sienne propre, est encore une distinction de sens commun difficilement contestable. J'aimerais illustrer cet aspect de la théorie des représentations sociales en insistant sur l'exemple du vocabulaire des émotions. Les travaux des anthropologues linguistes, tels ceux de Catherine Lutz (1986), ont montré la relation intime existant entre la maîtrise individuelle d'un vocabulaire et le répertoire des émotions disponible lors des interactions collectives et sociales. Il me semble que seule une théorie globale dans laquelle pratiques et lexiques sont étroitement liés a quelque chance d'être plausible. Un deuxième exemple porte sur la liaison existant entre les pensées et les sentiments des individus exprimant une notion unitaire du soi et la grammaire des systèmes pronominaux. De plus, il est là aussi relativement facile de démontrer, en s'appuyant sur des données anthropologiques, que le répertoire qui sert à

désigner des référents spécifiques essentiellement grâce aux systèmes pronominaux, influence et est influencé par la manière dont l'ordre moral local impute la responsabilité. Dans certains cas cet ordre s'actualise dans des pratiques qui responsabilisent l'individu tandis que dans d'autres cas les responsabilités morales incombent au seul groupe.

Il y a un troisième type d'exemple. Nous pourrions aussi nous interroger sur la relation existant entre des représentations sociales métapsychologiques, comme on les voit dans la rhétorique scientifique, et les pratiques de théorisation et d'expérimentation en psychologie. L'expérimentation psychologique, prenons par exemple l'expérience de Milgram, est en elle-même une pratique sociale. Bien plus, elle s'inscrit dans un discours « scientifique » qui la rend légitime et intelligible. Une fois encore, nous devrions prêter attention au répertoire linguistique et aux structures syntaxiques, en vue de dégager les *présupposés* de l'idée même d'une expérimentation psychologique. Il devient vite évident que l'expérimentation psychologique et la rhétorique scientifique qui la formule sont des représentations sociales complexes. Mais de quoi ? Il semble qu'il s'agit d'idéologies politiques cachées, véhiculées par le langage, si bien que finalement l'expérimentation psychologique n'est pas simplement la matérialisation d'une théorie métapsychologique, mais la représentation sociale d'une idéologie politique. On pourrait faire le même type d'analyse à propos de l'usage des statistiques en sociologie et de bien d'autres aspects méthodologiques des sciences humaines.

POUR UNE DYNAMIQUE DE LA PSYCHOLOGIE DES REPRÉSENTATIONS SOCIALES

De ce qui précède, il ressort que le concept de « représentation sociale » doit jouer un rôle essentiel pour rendre compte au plan théorique de l'organisation des comportements collectifs humains. Mais l'usage du concept dépend de divers postulats. Quel est le mode d'existence des représentations sociales et comment s'articulent-elles avec les actions individuelles ? Les représentations sociales existent dans les structures formelles,

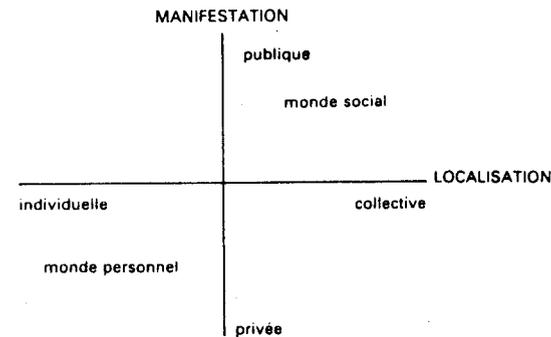
syntaxiques des langues parlées et écrites aussi bien que dans l'organisation sémantique de leurs lexiques.

Ceci implique qu'on élabore une théorie du processus par lequel les représentations sociales deviennent parties intégrantes des croyances et des pratiques partagées par les individus. Le principe de la théorie est simple : de nombreuses représentations sociales importantes sont acquises en tant que croyances individuelles au cours de l'apprentissage d'une langue, et en particulier de la langue maternelle. Mais la construction d'une telle théorie est un exercice complexe puisqu'il faut revenir aux racines de nos propres conceptions du statut ontologique de l'esprit humain.

Pendant environ quatre siècles, la conception cartésienne de la nature de l'esprit a fourni leur cadre à l'objet de la psychologie et à la problématique de la philosophie de l'esprit qui l'étayait. Cette conception impliquait deux idées fondamentales. Quelle que soit la pensée ou la sensation, une chose était sûre, elles étaient l'attribut du sujet et apparaissaient comme subjectives, c'est-à-dire accessibles seulement à celui dont elles étaient l'attribut. Bien que les perspectives psychologiques du behaviorisme et de la phénoménologie semblent très différentes, elles ont un fondement ontologique et une problématique épistémologique communs. Ce sont deux psychologies cartésiennes. Le behaviorisme n'est pas scientifique parce qu'il a exclu toute théorie explicative, de même pour la phénoménologie qui a exclu les techniques empiriques objectives. Essayer de construire une théorie générale des représentations sociales en se basant sur l'une ou l'autre des psychologies cartésiennes traditionnelles est une entreprise vouée à l'échec. La phénoménologie n'a pas l'espace pour situer de façon vraiment sociale le cognitif, et le behaviorisme n'a pas d'espace réellement cognitif pour le social.

Une ontologie alternative s'est progressivement développée. Je l'appellerai le « constructionnisme ». Au lieu d'une opposition bipolaire entre esprit et corps, structure conceptuelle qui, opposant subjectif-objectif et interne-externe, sous-tend le cartésianisme, on peut dessiner un « espace » conceptuel à deux dimensions. A une première dimension qui concerne la « manifestation » d'un processus cognitif ou d'un état affectif correspond son caractère public, c'est-à-dire constatable par tout un

chacun, ou privé, c'est-à-dire gardé par-devers soi. L'axe orthogonal, représentant la dimension de localisation, précise si un processus cognitif ou un état affectif est le fait d'un individu isolé, ou réclame le groupe pour exister. Ces deux axes nous donnent un « espace » à quatre quadrants.



Un « espace » conceptuel pour la psychologie

On peut trouver dans chacun des quatre quadrants des phénomènes que les psychologues ont traditionnellement considérés comme présentant un intérêt scientifique. Il faut tenir compte de cette possibilité quand on établit un programme de recherche. Par exemple, supposons que l'on s'intéresse au travail de la mémoire chez l'homme. La première étape sera de voir comment les mots « se souvenir », « oublier » et d'autres sont réellement utilisés dans le système des jeux de langage de Wittgenstein, par lequel nous réalisons ce travail. Les règles d'usage des mots définissent le phénomène. La recherche de la psychologie traditionnelle a rencontré des difficultés simplement parce qu'elle n'a pas étudié empiriquement ce qu'étaient les conceptions de sens commun par une classification des lexiques qui donnent leur existence aux phénomènes.

Les mots qui se rapportent à la mémoire apparaissent à la fois dans des récits de souvenirs personnels et dans des créations d'histoires par des institutions déterminant partiellement l'action future de leurs membres. Dans le premier cas, celui des souvenirs, il y a de l'individuel-personnel et dans le second, du collectif-social. L'expérience de sens commun, confirmée par

les premiers résultats de recherches systématiques, montre que les évocations de souvenirs ne sont pas suffisantes pour expliquer la totalité du travail de la mémoire entrepris par une communauté. Les évocations doivent être négociées avec les autres membres d'une institution, telle que la famille, avant qu'elles ne soient admises, temporairement, dans les archives de l'histoire orale familiale. Le devenir de telles négociations dépend du jugement de ceux qui ont des droits de mémoire. Dans les familles traditionnelles, c'est habituellement la mère qui exerce ces droits. Mais les droits à déterminer les mémoires changent avec l'âge. On remarque souvent que les femmes d'un âge moyen éliminent brusquement les souvenirs de leur propre mère du stock des archives de la mémoire.

La distinction conceptuelle exprimée par le schéma ci-dessus peut servir à proposer une dynamique semblable pour la psychologie. La thèse constructionniste réside dans le principe suivant : non seulement génétiquement, mais aussi généralement, la localisation première de la cognition se trouve dans le quadrant public-collectif en particulier dans la conversation. Nous intériorisons comme pratique privée la conversation par exemple lorsque nous utilisons la rhétorique du commandement, dans l'acte individuel du commandement à soi. Les déplacements de sens, les simplifications syntaxiques créent une cognition privée et individualisée. Finalement, certaines de ces idiosyncrasies sont mises à l'épreuve lors de performances publiques. Peu d'innovations réussissent. Celles qui le font deviennent parties intégrantes du répertoire des acteurs dans le domaine public-collectif ou social. Pris dans l'optique du développement le diagramme de la figure 1 représente une analyse conceptuelle inspirée des idées de « structuration » (Giddens) et de « cycle de la reproduction sociale » (Bhaskar). Il existe de nombreuses sortes d'activités sociales qui pourraient être isolées dans le quadrant UN. Je m'attacherai à quelques activités courantes de ce type, celles qui s'inscrivent approximativement dans la conversation.

LES REPRÉSENTATIONS SOCIALES DE LA GRAMMAIRE

La découverte que fit Hume du caractère fuyant du soi, cette « unité » dont les pensées, les sensations, les souvenirs, les décisions, les actions sont les prédicats, l'a amené à formuler une théorie « fourre-tout » de l'esprit. Les esprits ne sont que des séquences d'expériences atomisées. Leur unité réside dans les similitudes et les différences entre des idées et des impressions successives mais décousues. L'unité de l'esprit ne repose pas sur la permanence d'un quelconque être intérieur, dont les contenus seraient les seules propriétés. C'est le caractère apparemment nécessaire mais manifestement absurde de cette théorie « fourre-tout » qui a conduit les philosophes à essayer de découvrir le principe de l'identité personnelle.

L'unité de l'esprit, qui se donne dans le sentiment de la continuité temporelle d'un point de vue et d'une source d'actions, tous deux communs et stables, doit être comprise comme le résultat d'une synthèse de fragments de pensée, sensations et perceptions. Je vais essayer de montrer que cette unité ressemble davantage à celle d'une histoire qu'à celle d'une chose. On comprend mieux les pensées si on ne les considère pas comme des propriétés successives ou coexistantes du soi, substance mentale permanente, mais comme des moments d'une narration dont l'auteur est le sujet lui-même. Les épisodes de l'histoire que chacun raconte et se raconte tiennent leur unité de ce que tout individu développe un certain concept de soi. « Je » ne fait pas référence à un mystérieux « for intérieur » de l'être, mais à la marque des épisodes repris dans les narrations mentales du sujet parlant. Penser consciemment, c'est se raconter des histoires.

Si le soi n'est qu'une convention narrative pour unifier une histoire, deux problèmes demeurent. D'où ce concept unificateur de soi vient-il ? Et qu'est ce qui rend compte de la forme des actes d'autoprédication ? Pourquoi racontons-nous des « histoires de l'esprit » de cette façon ? Kant pensait qu'il existait un soi actif mais nouménal, ou caché, qui synthétisait la multitude d'expériences désordonnées, dans une structure qu'il appelait « l'unité transcendantale de la perception ».

Celle-ci, disait-il, est une structure qui permet à l'individu de se représenter les faits de sa propre vie mentale comme siens. Je ne vois rien qui permette d'affirmer l'existence d'une autre structure observable à travers les diverses formes que prend la contemplation de soi. Non que ces narrations réflexives de soi reflètent une organisation mentale préexistante : leur structure est l'organisation de l'esprit.

Si cette simplification ontologique est correcte, alors l'idée qu'un esprit ordonné se construit grâce à un processus naturel de maturation semble gratuite. Je crois, au contraire, que la synthèse de soi dépend des gens qui produisent la culture. En enseignant une grammaire adaptée, et en inculquant des pratiques d'évaluation de soi conformes au modèle culturel, ils rendent possible l'unité mentale que l'on rencontre dans cette culture et qui correspond à des narrations réflexives de soi spécifiques. Dans la tradition judéo-chrétienne, un individu est autant tenu pour responsable de ses pensées et sentiments privés que de ceux qu'il exprime publiquement dans ses actions et paroles. On peut s'attendre à trouver une forme commune dans les discours privés et publics des membres se rattachant à cette tradition, tradition qui évalue pensées et intentions personnelles selon les mêmes principes que les dires et actions des autres.

Il est peu probable qu'une culture, où les pensées et sentiments personnels comptent peu au regard des conduites publiques et collectives, développe les outils grammaticaux propres à faciliter la pensée réflexive. Le concept de « personne » publiquement identifiable et individualisable, moralement responsable seulement en qualité de membre d'une collectivité, conviendrait tout à fait pour une telle culture. Une telle culture favoriserait le « je dis » plutôt que le « je pense » comme le moyen approprié pour entamer les échanges dans une conversation.

Mais dans la réflexion privée et personnelle, en tant que membre de ma propre culture qui a transformé la plupart des pratiques morales traditionnelles en une civilisation séculaire, je considère que je fonctionne dans le cadre conceptuel où les autres me situent et où je les situe. Dès lors le concept de « soi » comme porteur d'« unité intérieure » devrait être étudié comme le concept social de « personne », puisque c'est dans les

individus que se repèrent les actions et les discours dicibles publiquement. On peut exprimer cette proposition dans la métaphore de la « théorisation ». On peut dire que la synthèse kantienne de la personne émerge grâce à l'apprentissage d'une théorie, théorie selon laquelle je suis un soi. J'apprends cette théorie en reprenant un concept modelé sur celui de personne publique. J'apprends ce concept au cours de l'acquisition des pratiques linguistiques et morales de ma communauté. Ceci n'est qu'une proposition, une hypothèse pour rendre compte de l'illusion permanente et culturellement nécessaire du sentiment de soi. Pour soutenir cette hypothèse, cependant, je m'attacherai maintenant à cerner certaines des caractéristiques de la grammaire logique propre au jugement de soi — une des pratiques dont l'apprentissage induit une théorie de l'unité de l'individu en terme de soi intérieur.

Le « soi » se présente comme une énigme psychologique. Les humains et de nombreux autres animaux sont conscients, c'est-à-dire qu'ils ont connaissance de leur environnement et de certains de leurs propres états. Nous pouvons dire si une autre créature est éveillée, endormie ou inconsciente, au vu de son état général de vigilance et de son activité. L'une des manières de rendre compte de la différence entre l'esprit des humains et celui de la plupart des animaux est de se rapporter à la conscience de soi.

Quel est l'aspect de la psychologie humaine auquel l'usage de ce concept renvoie ? Il s'agit de saisir la nature du support psychologique d'un certain type de jugements. Les gens peuvent formuler non seulement des jugements sur le monde, mais aussi des jugements ayant pour objet ces jugements eux-mêmes. L'état psychologique nécessaire pour être capable de ces jugements de second ordre est celui que nous appelons la conscience de soi. Si la conscience de l'environnement et de certains états de son propre corps sert de support pour les jugements de premier ordre, et de modèle pour une théorie du jugement, il est facile d'en conclure qu'il doit exister une autre sorte de conscience spécifique, à la base des jugements de second ordre. Les jugements imputent typiquement des propriétés aux choses et aux substances. Aussi la base expérientielle d'un jugement doit inclure la conscience de l'entité à laquelle une propriété est attribuée et une conscience de cette propriété.

Pour dire que ce chien est un doberman, je dois être conscient à la fois de la taille de l'animal et des qualités qui caractérisent sa race. Si je suis capable de porter des jugements sur mes jugements de premier ordre, je devrais être conscient non seulement des états psychologiques que ces jugements expriment, mais aussi de l'« entité » dont ils sont les propriétés, à savoir moi-même.

Kant a appelé le type de conscience de second ordre dont je viens de parler l'« aperception ». Mais il était frappé par le fait que la structure même des jugements exprimant les aperceptions nous empêchait de devenir conscients de l'entité invoquée et dont tous ces processus et états psychologiques sont des propriétés. Dans le jugement : « je suis conscient de sentir un courant d'air », le « je » auquel se réfère apparemment le jugement aperceptif ne peut pas être lui-même objet de conscience. La solution de Kant invoquait l'idée d'une unité transcendante. Quelle qu'en soit la nature, ce qui unifie comme miennes les expériences de premier, deuxième ordre et au-delà ne peut être quelque chose de *donné* dans l'expérience. Mais selon Kant, une telle unité doit exister puisque son existence est une condition de possibilité nécessaire pour ce type d'expérience. Nous sommes donnés comme des personnes uniques et individuelles et nos rôles d'interlocuteurs dans la conversation publique nous font paraître tels. Pourquoi avons-nous besoin d'une autre unité ?

Je propose de développer plus avant les conséquences de l'idée selon laquelle, ontologiquement, il n'y a que des personnes. La dualité des sois est le reflet d'une exigence *grammaticale* sans laquelle nos jugements aperceptifs ne pourraient être exprimés. Je prétends qu'en apprenant cette grammaire, nous acquérons nos sois intérieurs, non pas comme des entités, mais comme une théorie de la personne.

Le concept public de « personne » peut être employé sans supposer que les êtres appréhendés comme des personnes ont des vies mentales complexes. Son usage n'implique certainement pas qu'une personne soit capable d'avoir conscience que ses expériences courantes sont les siennes. J'approuve Strawson (1959) quand il dit que nous pouvons distinguer les individus en fonction de la capacité qu'ils ont d'attribuer des expériences, pensées, intentions aux autres et à eux-mêmes

lors du discours public. Les actes de langage à la première personne qui impliquent des attributs psychologiques sont partie intégrante de l'expression des sentiments, opinions, intentions, etc. Pour Strawson, le concept de « personne » est primitif. Il est employé de telle manière qu'une personne peut s'imputer des attributs psychologiques, exactement dans le même sens qu'elle peut les imputer aux autres. Le même concept de « fatigue » nous informe sur « je suis fatigué », « tu es fatigué » et « il est fatigué ». Le fait que ces énoncés puissent être employés dans des actes de langage très différents indique seulement une différence dans les rôles sociaux.

Est-ce que cela implique que les référents des expressions indiquant la « personne » dans une conversation ne sont que des êtres humains incarnés et identifiés publiquement ? Comme je l'ai suggéré, nos pratiques culturelles et linguistiques supposent une formation secondaire dans l'organisation de nos croyances et de nos expériences. Les pronoms que nous employons pour les personnes ont un double usage. Il existe parmi nos réserves linguistiques des moyens pour formuler des interrogations du type « sait-il qu'il est en train de bêcher le jardin ? » qui laissent entendre que nous le soupçonnons de somnambulisme. Il existe de nombreuses occasions où des remarques telles que « je dois vraiment faire un régime » ou « je dois essayer de me montrer moins impatient avec lui » ont leur place dans notre discours privé.

Considérons à nouveau la simple remarque « je suis fatigué ». Elle peut être prononcée comme une plainte. En tant que telle, ce n'est qu'un déplacement dans un jeu public. Aucune organisation particulière de l'expérience et des systèmes de croyances ou des souvenirs du locuteur n'est requise pour qu'il soit capable d'utiliser correctement la phrase. Le locuteur peut considérer ses actes comme obéissance aux exigences des dieux, comme l'a déjà suggéré Jaynes. Il peut, en revanche, se percevoir comme un acteur indépendant, ayant une conscience réflexive aiguë de ses propres états d'esprit. Dans ce dernier cas, son propos pourrait être décodé comme un compte rendu d'expérience. Il s'agit non seulement d'une excuse, mais aussi d'une description de la condition par laquelle le locuteur comprend qu'il est dans ses pensées et sensations. Pour que « je suis fatigué » soit pris comme une description, la fatigue doit s'im-

briquer dans bien d'autres sensations, souvenirs, pensées, etc.

La distinction établie par Wittgenstein (1953) entre l'emploi d'attributs psychologiques à la première et à la troisième personne est habituellement considérée comme contrastant récits et descriptions. Comment employer le mot « joie » si ce qu'il signifie ne renvoyait qu'à un sentiment subjectif ? L'emploi s'apprend dans un contexte public. Dans ces conditions, l'emploi que je fais du mot « joie » ne peut être une simple restitution de ce que je ressens reposant sur la certitude d'un état subjectif. Selon Wittgenstein, on doit l'apprendre comme un élément de l'expression de la joie. Bien sûr, ce que je ressens peut être l'une des raisons de dire une telle chose, mais ce ne peut en être la signification. A l'opposé, mon énoncé « il est joyeux » est un jugement sur son état (encore qu'il ne se rapporte pas nécessairement seulement à son état subjectif) fondé sur la manière qu'il a de se conduire, et sur le type de remarques qu'il fait dans ce contexte. Alors que mes expressions de joie peuvent être sincères ou feintes, la description que je fais de son état sera vraie ou fausse.

La façon dont l'expérience privée s'organise, et en particulier la façon dont elle est unifiée par la théorie d'un soi, déterminera comment cette expérience peut être localisée à l'intérieur de l'esprit d'un individu. Il peut y avoir de grandes différences culturelles dans la manière dont certaines expériences — disons, la prise de conscience d'avoir trouvé la solution d'un problème — s'ajustent dans le flot ordonné de la pensée. Les Grecs qui croyaient à l'inspiration venue des Muses n'auraient revendiqué aucune responsabilité personnelle dans ce type de pensée, et ne lui auraient accordé aucun crédit.

L'évaluation de soi doit être sûrement facilitée par l'existence de certaines possibilités grammaticales, possibilités permettant la construction d'un discours dans lequel ses propres assertions peuvent être traitées comme les descriptions que l'on fait des autres. Je ne dis pas que les gens dont les langues sont mal dotées de ces moyens pour assurer la référence à soi sont incapables de réflexion sur leurs propres énoncés et expériences. Je dis plutôt que les ressources grammaticales disponibles doivent plus ou moins bien servir une telle pratique.

« Je pense que je suis amoureux de vous » est en principe une déclaration moins affirmée que « je suis amoureux de vous »

et à ce titre doit être considérée, comme tout énoncé performatif, en tant que condition de bonheur. Mais cette condition de bonheur inclut les conditions épistémiques qui permettent que la phrase fonctionne comme une description. De quoi de telles descriptions sont-elles les prédicats ? Je pense que dans notre culture, nous assimilons une théorie de soi qui nous encourage à penser qu'il existe des attributions de propriétés mentales au soi intérieur. D'où la thèse développée dans cette partie pour démontrer que même si le « soi » a le statut grammatical d'une chose, son statut ontologique reste très ouvert.

Le problème que j'ai traité dans cette partie pourrait être posé de la manière suivante : les traits, les croyances, les souvenirs, les sentiments, etc., de chaque individu pourraient être envisagés comme une sorte de liste. Qu'est-ce qui en fait une liste ? J'ai fait l'hypothèse qu'à la fois nous exprimons et créons l'unité personnelle en mettant en pratique le concept de soi. Mais il n'existe pas de soi, il n'existe que l'unité organisationnelle de la liste. De plus, le concept de soi, qui facilite l'organisation de la liste, n'est lui-même rien de plus qu'un des items de cette liste. Néanmoins, le concept de soi se réfère à un être réel, la personne publique. C'est sur le concept de cet être que le concept de soi se forme.

Les concepts théoriques employés dans les sciences naturelles sont habituellement créés grâce à une série d'images et de métaphores. Ils sont fondés sur des analogies, des systèmes de prédicats, des jugements d'identité et de différence. La « sélection naturelle » est un concept imaginé par analogie avec celui de « sélection domestique », en supprimant judicieusement certaines similitudes, et en mettant l'accent sur d'autres. Même dans le domaine le plus ésotérique de la physique des hautes énergies, tel que la théorie quantique, le jeu des analogies est le principal procédé pour créer des concepts théoriques ainsi « du vecteur intermédiaire boson ». Ne pas réussir à saisir la structure du groupement de similarités et de différences sur laquelle est fondée l'intelligibilité des concepts théoriques peut entraîner des quiproquos désastreux (et parfois créatifs). C'est dans ce type d'approches de la sémantique des concepts théoriques que nous devons situer l'étude du concept de soi, et en particulier, l'étude de ses rapports au concept de personne publique.

LES LEXIQUES, VECTEURS DES REPRÉSENTATIONS SOCIALES

J'en viens maintenant au cas où un ensemble de représentations sociales est inséré dans un vocabulaire apparemment descriptif. Pour découvrir ces représentations, nous allons travailler à la manière de Wittgenstein quand il évoque les règles d'usage du vocabulaire typique à certains jeux de langage. Je comparerai deux études du discours sur la santé, l'une faite par Claudine Herzlich (*Santé et maladie*), l'autre par J. Smith (*Comprendre la maladie*). L'une et l'autre étudient la structure conceptuelle d'un ensemble imbriqué de systèmes de croyances grâce auquel les gens pensent leur état corporel. Comment ces auteurs eurent-elles connaissance de ces croyances ? Judicieusement elles leur ont demandé ! Je crois qu'on peut faire une deuxième lecture de ces livres, comme une présentation d'une « grammaire », en reprenant le terme dans le sens plus lâche que lui donne Wittgenstein pour vocabulaire. Ce vocabulaire inclut des mots tels que « bien », « malade », « gaillard », « sur pied », « moche », « pourri », « pas très bien », etc.

Comment une conversation type sur la « santé » se déroule-t-elle ? « Alors, comment allez-vous aujourd'hui ? », « Pas très bien » ou « Je vais bien ». Quelles sont les règles d'usage de ces expressions ? Nous pouvons les comparer avec les règles de la conversation dans laquelle une tierce personne déclare que quelqu'un est bien portant ou malade. Smith oppose de façon tranchée la manière dont les gens parlent d'eux-mêmes et la manière dont des jugements seraient portés sur eux par le personnel hospitalier. Une condition minimale pour signifier la bonne santé est l'absence de symptômes. Une expression telle que « pas très bien » laisse entendre qu'il y a des symptômes, et qu'ils sont ressentis couramment. Smith remarque qu'un type de conversation sur la santé ne porte que sur ce thème. Y a-t-il ou non des symptômes ? L'emploi d'expressions telles que « ça va maintenant », « bien », est typique du cadre hospitalier et spécifiquement à l'œuvre dans la formulation des décisions de sortie de l'hôpital. Bien sûr, il n'arrive pas toujours qu'un patient sortant soit totalement guéri. La façon dont fonctionne ce vocabulaire minimal exprime ce que Smith

appelle « la santé dans un vide ». Je suppose qu'elle désigne un vide social, et y a-t-il un vide social plus accompli que l'hôpital ? La grammaire logique d'expressions telles que « bon, vous pouvez rentrer chez vous maintenant » est englobée dans les observations de Smith, puisque la condition même de leur énonciation est, aux yeux des infirmières et des médecins, l'absence de symptômes. Mais si nous nous intéressons à la grammaire du patient, tout en gardant à l'esprit que les énoncés à la première personne sont expressifs et que de nombreuses déclarations à la première personne sont des récits, l'absence de plaintes publiques, c'est-à-dire le signe que le patient se soumet au langage médical ci-dessus mentionné, n'élimine pas la plainte aux autres, et l'aveu de quelque chose qui ressemble à des symptômes. Le concept de « santé dans un vide » est impliqué dans les échanges contrôlés par l'équipe médicale.

Smith identifie également d'autres contextes et d'autres sens à des conversations portant sur la santé, mais d'un type différent. Elle partage avec Herzlich l'idée d'une sorte de bien-être exubérant, une santé eudémonistique, bien qu'Herzlich l'appelle l'« équilibre ». Linguistiquement, on a plus de chances d'entendre « il tient une forme du tonnerre » plutôt que « je tiens une forme du tonnerre ».

Les études de Smith et Herzlich divergent dans leur optique. Smith examine la façon dont les plaintes relatives à la maladie servent de prétexte pour légitimer un manquement et un retrait dans l'accomplissement d'un rôle, en se fondant sur l'idée que quand on est malade, on n'est pas bien adapté à son environnement. (« Vous ne devriez pas sortir par ce temps avec ce rhume. ») L'individualisme nord-américain de Smith indique, à travers ses déclarations, qu'être en bonne santé ne signifie pas seulement ne pas avoir de symptômes, mais aussi être capable de donner le maximum escompté quant à l'accomplissement du rôle et être bien adapté à l'environnement. Dans ces contextes d'accomplissement de rôle et d'environnement, les concepts de santé et de maladie sont également portés par la langue, mais de façon différente. Les conversations portant sur la santé et particulièrement sur la maladie apparaissent comme des moyens de rendre compte de ses propres actions sous formes d'excuses et de justifications. Cette technique de justification

par le biais de conversations portant sur la santé et la maladie n'est absolument pas universelle. Il existe des sociétés où ne rien faire n'a pas à être justifié. Et il y en a d'autres où l'explication est donnée en référence à une difficulté morale plutôt qu'organique. C'est une caractéristique de la culture nord-américaine de transformer les questions morales en problèmes techniques, et ceci en est un exemple.

La thèse d'Herzlich sur les croyances populaires en un réservoir de santé nous détourne de cas où nous traiterions le langage sur la santé, et ses règles d'usage, comme seuls vecteurs de la représentation sociale, vers des cas nécessitant le concept d'une théorie de la santé.

Des versions antérieures de la psychologie des représentations sociales tendaient à aborder les collectifs comme des groupes taxonomiques pour lesquels le principe d'identification de l'appartenance repose sur la ressemblance entre leurs membres. De tels groupes sont l'œuvre du scientifique, mais ne sont pas des collectivités authentiques, en milieu réel. Penser la réalité sociale comme une conversation médiatisée par les actes de langage nous conduit immanquablement à une perspective réellement collective. Une insulte n'a de réalité en tant qu'acte de langage que si elle est à la fois voulue et comprise comme telle. Un acte de langage relie et rattache deux personnes dans un discours collectif. La façon dont une collectivité linguistique plus fondamentale peut exister est une question plus subtile. Nous devons comprendre ceci, si nous voulons pleinement saisir ce que veut dire « un langage est un phénomène social ». Un langage signifiant est plausible pour un individu humain isolé, à condition que le sens de ses actes de langage soit rendu intelligible et puisse être appris par quelqu'un d'autre. Il doit être possible d'enseigner un vocabulaire psychologique à quelqu'un d'autre par exemple, à l'aide de cas publics. Telle est la thèse de Wittgenstein sur le langage privé.

Si on essaie de comprendre comment il nous est possible d'apprendre nos lexiques des émotions, « la thèse du langage privé » montre qu'ils ne peuvent pas avoir été appris comme des ensembles de noms désignant des sentiments subjectifs. Ceci débouche sur une problématique de recherche. Dans quels types de rencontres et d'événements publics les mots relatifs aux émotions sont-ils appris ? Ce n'est qu'en étudiant ce pro-

blème que nous pourrions découvrir ce que sont les émotions dans le monde tangible des actions humaines. En nous initiant aux lexiques des émotions de nos langues, nous apprenons nos manières de vivre. Les lexiques des émotions sont, dans un sens très fort, des représentations sociales.

On doit garder à l'esprit une autre caractéristique de l'usage des mots. Wittgenstein (1953) et plus tard Harris (1982) ont établi que les mots sont employés dans des ensembles de situations similaires, mais non pas identiques, et à des fins qui, pour être similaires, ne sont pas toujours semblables. Cela signifie que les répertoires et les lexiques ne peuvent pas être compris, eu égard à la psychologie des représentations sociales, simplement comme des listes d'items appris. Un répertoire doit être étudié dans son usage afin de saisir les représentations sociales qu'il véhicule. Encore une fois, Wittgenstein a compris cela clairement et l'a exprimé dans son concept de jeu de langage. Les mots sont utilisés comme des outils pour réaliser des objectifs à l'intérieur d'activités humaines relativement complexes, et une description de ces activités doit être intégrée dans notre examen de ces mots.

En apprenant un vocabulaire d'émotions, nous n'apprenons pas seulement une taxinomie de sensations corporelles, mais aussi un système complexe d'assertions morales et de savoir pratique de sens commun. Il serait peu avisé de penser que l'étude de la culture puisse nous révéler le vocabulaire des émotions. Il existe des ensembles de termes qui se recouvrent et s'organisent autour de ceux qui sont pour chaque culture les émotions centrales. Certains termes, tel le terme anglais « *afraid* » (avoir peur), ont des emplois si complexes que certains ont migré hors de la sphère particulière des émotions. Il en est ainsi pour un énoncé tel que : « *I'm afraid that I can't come* » (j'ai peur de ne pouvoir venir).

Une brève analyse d'un important groupement de mots anglais traduisant l'émotion va nous aider à capter les représentations sociales transmises par un lexique. Je vais essayer d'illustrer ce point par un classement des règles d'usage de certains de ces termes, dans la partie du répertoire comprenant « avoir peur », « être nerveux », « être anxieux », « être craintif » et autres termes du même genre.

Bien que « *afraid* » ait un rôle important dans l'expression

du regret et qu'il n'implique pas l'existence de sensations corporelles, il est aussi employé dans des situations où l'on constate une agitation physique. Ces situations semblent avoir en commun un certain type de sensation corporelle, dont la force varie cependant. Je choisirais « effrayé » plutôt que « craintif » si la sensation perturbatrice est forte, et si elle est apparue soudainement. Ces mots reflètent également le type de conduite que l'on exhibe. Je choisirais « nerveux » plutôt que « craintif » ou « anxieux » pour décrire quelqu'un si la manifestation de l'émotion est plutôt colorée et implique une grande part d'activité corporelle, telle que se tortiller, faire les cent pas, se tordre les mains et ainsi de suite.

Il n'y a pas de doute sur ce fait : les psychologues cognitivistes ont montré que, au moins pour certaines émotions, les croyances relatives aux causes des sensations corporelles sont requises dans l'identification de l'émotion, et représentent ainsi nécessairement une partie des règles d'usage des mots de l'ensemble correspondant. Ceci apparaît dans deux formes d'usage du fragment précédent relatif au lexique de la « peur ». Les mots sont employés dans de nombreux contextes avec une préposition comme dans « avoir peur de... », « anxieux à propos de... », « terrifié par... », « horrifié par... ». Il est intéressant de noter qu'en anglais, le dernier terme seulement a une forte implication causale. Dans les autres cas, la préposition semble n'avoir qu'un rôle de présentation de l'objet intentionnel de l'émotion. Ainsi nous pouvons avoir « je suis terrifié à l'idée d'échouer », où « échouer » est l'objet intentionnel de l'émotion, alors que la cause de la terreur peut être perçue par la personne même qui fait la remarque dans l'attitude de ses parents. Mais « horreur » est employé de telle façon que l'objet intentionnel et les causes sont les mêmes.

Remarquons par ailleurs que même si la plupart de ces mots peuvent être utilisés dans des cas où le sujet n'a pas de certitude ni peut-être même d'idée quant à l'objet intentionnel ou la cause, « nerveux » est toujours réservé aux cas où la sensation caractéristique d'une situation est présente sans qu'on ait une idée claire de ses causes.

Les règles d'usage qui incarnent un fragment de l'ordre moral local sont plus importantes. Un ordre moral est un système de valeurs humaines, en fonction duquel le caractère

est évalué et le mépris moral ou le respect sont définis. Le critère le plus décisif pour différencier les émotions se réfère peut-être à l'ordre moral.

L'évaluation morale pénètre dans les émotions de la façon la plus simple et la plus large parce que certaines émotions sont prescrites et d'autres proscrites. Et le fait que telle émotion tombe dans l'une ou l'autre des catégories dépend à la fois des spécificités culturelles et du type de personne impliquée, un enfant plutôt qu'un adulte, un homme plutôt qu'une femme. Dans notre culture on permet aux enfants l'émotion de dépendance au sucre que les Japonais appellent « *amae* », mais elle est interdite aux adultes. C'est pourquoi nous n'avons pas de mot pour la décrire. Dans notre culture on nous demande d'être triste à l'occasion de manifestations rituelles, comme lors d'un deuil ; quelque chose de cette émotion, mêlé à une bouffée de nostalgie, est aussi attendu des Japonais à l'automne.

En examinant les conventions relatives aux prescriptions et proscriptions, j'ai tenu pour acquis l'usage des mots traitant de l'émotion. Mais un troisième ensemble de règles s'applique aux jugements moraux manifestés dans les émotions mêmes. Aristote avait signalé ce fait à propos à la fois de la colère (une irritation survenue à la suite d'une transgression) et de la honte (un manquement public à répondre aux attentes morales d'autrui). Les mots grecs classiques traduits approximativement par « colère » et « honte » ne sont pas employés de façon identique aux nôtres, mais de façon assez similaire pour que leur traduction ne soit pas grossièrement erronée. On ne peut pas dire la même chose au sujet de nombreux mots qui, d'une certaine manière, semblent être proches de nos concepts de peur, d'anxiété et d'épouvante.

On peut partir de la remarque que, pour nous, celui qui se décrit comme nerveux et anxieux dans des situations ordinaires, a plus de chances d'être traité de « faiblard ». Nous avons affaire à des gens qui utilisent des expressions telles que « ne sois pas si faible ! Vas-y, ressaisis-toi ! » Mais le fait d'avouer qu'on a peur permet la manifestation d'un grand nombre de vertus morales. « Fils, nous avons tous peur... mais il nous faut continuer... » Ce genre de remarques est un lieu commun pour les héros des films et des pièces de théâtre traitant de la guerre ou de l'aventure. Pour nous, la bravoure, c'est-à-dire continuer

notre activité malgré notre peur, est une vertu morale, alors que la fuite est une déshonneur moral, et l'une des conditions de la « honte » pour Aristote. Les anthropologues ont signalé des cultures dans lesquelles la signification morale du vocabulaire relatif au danger est à l'opposé du nôtre. Heelas (1981) raconte que les enfants Chewong sont ridiculisés et donc punis s'ils montrent ce que nous appelons de la bravoure. La lâcheté est une vertu.

Si je la comprends correctement, Catherine Lutz a montré (1986) que les Ifaluk, habitants du Pacifique, rangent dans un registre similaire les aspects moraux de la « peur ». Le mot est « *metagu* ». Il est employé uniquement à l'occasion d'anxiétés ou de « peurs » dues au fait de se trouver soudainement en présence de quelqu'un d'un rang social plus élevé. Les Ifaluk semblent être très préoccupés par le statut social et ils observent des raffinements distinctifs de positions sociales comparables à ceux de l'*Ancien Régime*. Cette émotion se manifeste par un comportement de soumission et de respect, de « lâcheté sociale » si vous voulez. Lors de confrontation au danger physique, ces gens ne paraissent pas ressentir une émotion de « peur ». L'apparition d'un requin, au-delà des récifs pendant la pêche, suscite la résignation comme face à un événement malchanceux, et non le courage d'affronter la peur.

La projection naïve des lexiques européens, et surtout anglais, sur les concepts d'autres cultures peut tromper en faisant croire qu'il existe des émotions universelles, angoisses, battements de cœur et débordements de substances physiologiquement puissantes comme l'adrénaline. Et ceci résume ce que sont les émotions. L'idée qu'un vocabulaire pourrait être support ou vecteur d'un ordre moral, et de sa représentation sociale, est inconcevable dans un cadre universaliste et réductionniste. Mais ce cadre n'est rien d'autre qu'un signe d'ethnocentrisme et d'ignorance. Il peut difficilement survivre à l'acquisition d'une deuxième langue européenne. Nous apprendrons vite que les règles d'usage du terme espagnol « *vergüenza ajena* » diffèrent du terme anglais « *shame* », et que le terme allemand « *schadenfreude* » n'a pas d'équivalent direct en français¹.

1. *NdT.* — Signification de ces termes : *vergüenza ajena*, honte éprouvée du fait de ou pour autrui; *schadenfreude*, joie maligne éprouvée du fait du malheur d'autrui.

RÉFÉRENCES

- Adams J., *The Conspiracy of the Text*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1986.
- Bhaskar R., *The possibility of naturalism*, Brighthon, Harvester Press, 1979.
- Giddens A., *The constitution of society*, Cambridge, Cambridge Polity Press, 1984.
- Harré R., Mithäusler P., *Pronouns and People*, Oxford, Blackwell, 1992.
- Harré R., Gillett G., *The Discursive Mind*, London et Los Angeles, Sage, 1995.
- Harris R., *The Language Makers*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1982.
- Heelas P., Lock A. (eds), *Indigenous psychologies*, Londres, Academic Press, 1981.
- Herzlich C., *Health and illness*, New York et Londres, Academic Press, 1973.
- Jaynes J., *The origin of consciousness in the breakdown of the bicameral mind*, Londres, Allen Lane, 1979.
- Lutz C., *The Domain of Emotion Works on Ifaluk*, in R. Harré (ed.), *The Social Construction of Emotions*, Oxford, Blackwell, 1986.
- Schachter S., *Emotion, Obesity and Crime*, New York, Academic Press, 1986.
- Smith J., *The Idea of Health*, Englewood Cliffs, Prentice Hall, 1978.
- Strawson P. F., *Individuals*, Londres, Methuen, 1959.
- Wittgenstein L., *Philosophical Investigations*, Oxford, Blackwell, 1953.

Logique naturelle et représentations sociales

Jean-Blaise Grize

INTRODUCTION

Toutes les connaissances, celles du sens commun, celles des techniques, celles des sciences, peuvent se manifester sous diverses formes. Je me limiterai toutefois à l'étude de leurs manifestations purement discursives. Cela ne signifie nullement que le langage gestuel ou le langage mathématique soit de peu d'intérêt. Bien au contraire, il n'existe guère de discours oraux qui ne soient pas accompagnés de mimiques et de gestes significatifs et l'on voit mal un texte scientifique totalement dépourvu de signes mathématiques, fussent-ils réduits à des tableaux de chiffres. Il y a donc une véritable limitation dans le choix que je fais, mais elle s'explique par l'extrême complexité des phénomènes discursifs, même isolés, et elle se justifie partiellement par le thème des représentations sociales, profondément, sinon essentiellement, différentes des représentations techniques (limer à plat, par exemple) et scientifiques (disons déterminer la trajectoire d'un satellite artificiel).

Dès lors, le problème que je voudrais traiter peut se formuler de la façon suivante : Comment ce que dit ou ce qu'écrit quelqu'un peut-il renseigner l'observateur sur les représentations qu'il a — ou qu'il se fait — des choses et des phénomènes dont il traite ?

Je préciserai plus loin ce que sont les représentations, celles qui sont dites sociales. Mais je voudrais déjà insister sur un fait essentiel : toute représentation, de quelque façon que l'on en

spécifie le sens est représentation *de quelque chose*. Il s'agit donc d'un concept sémiotique. Dès lors, la nature de ce « quelque chose » n'est pas indifférente, et tout ce qui, à la suite des publications de Moscovici, a été dit des représentations sociales en fait une forme de connaissances.

Ceci peut paraître banal, mais n'en importe pas moins. En effet, si la logique mathématique — qui est une logique formelle —, si les travaux de Jean Piaget sur la genèse de l'intelligence apportent des informations indispensables à l'épistémologie, encore faut-il remarquer que ces informations portent sur les structures des savoirs et non sur ces savoirs eux-mêmes. Certes, l'histoire des sciences et des techniques, les divers traités et manuels donnent accès aux contenus qu'informent ces structures mais ce sont ceux de savoirs élaborés et il faut reconnaître que, en l'état actuel, nous ne savons encore que bien peu de choses sur les contenus, et même sur l'organisation, des connaissances du sens commun.

Ce que je voudrais faire voir dans les pages qui suivent est qu'il est possible d'en apprendre davantage en appliquant la « logique naturelle » à l'analyse des discours tenus par tout un chacun.

QU'EST-CE QUE LA LOGIQUE NATURELLE ?

Je dois d'abord reconnaître que le terme lui-même a donné lieu à un certain nombre de critiques dont la plus sérieuse est qu'on ne voit guère qu'une pensée et son organisation — sa logique — puissent n'être pas naturelles : que serait une pensée qui ne serait pas naturelle chez le sujet humain ?, se demande P. Vermersch [1983, p. 285].

Si toutefois nous sommes quelques-uns à maintenir l'expression, c'est pour deux raisons qui ne sont d'ailleurs pas indépendantes l'une de l'autre. La première est qu'il s'agit d'une logique qui s'exprime à travers les « langues naturelles » — formule qui, elle, ne fait pas difficulté — et la seconde que l'on a affaire à une logique qui prend en compte les contenus et non les seules formes de la pensée.

Si les éléphants sont roses (p) alors, si $3 \times 4 = 12$ (q), les éléphants sont roses (p)

est un raisonnement valide, parce qu'il a la forme d'une tautologie : $p \supset (q \supset p)$.

En revanche, le texte suivant, tiré d'un roman-photo

S'il l'aime (p) alors, s'il est honnête (q), il l'épousera (m)

ne constitue un raisonnement convaincant qu'en fonction des idées que l'on se fait de l'amour, de l'honnêteté et du mariage.

Ceci dit, la notion clé de la logique naturelle est celle de *schématisation*, notion qui peut être caractérisée par cinq aspects. Je vais d'abord les énumérer et en signaler ensuite les principales conséquences :

a / Une schématisation est la mise en discours

b / du point de vue qu'un locuteur *A*

c / se fait — ou a — d'une certaine réalité *R*.

d / Cette mise en discours est faite pour un interlocuteur, ou un groupe d'interlocuteurs, *B*

e / dans une situation d'interlocution donnée (les linguistes parlent aussi volontiers de contexte = *df* ce qui accompagne le texte).

Quelques conséquences

a / Mettre en discours, c'est s'exprimer oralement ou par écrit dans une langue naturelle, ce qui implique déjà que, dès qu'il y a prise de parole, il y a sens.

Je n'ai quand même pas la tête dans le sable [L 105-2]¹

fait sens, même si celui-ci n'est pas immédiatement décodable. Il convient d'ailleurs de se demander pourquoi il en va ainsi, puisque chacun des mots utilisés est familier à tout lecteur francophone. On peut y voir au moins trois raisons.

1 / Le lecteur qui lit cette phrase n'est pas l'interlocuteur *B* auquel elle était adressée.

2 / La citation est détachée de son contexte, c'est-à-dire du texte qui la précédait.

1. Les citations signalées par une lettre L, P ou C suivie d'un indice numérique renvoient au corpus utilisé dans notre ouvrage : *Les salariés face aux nouvelles technologies. Vers une approche socio-logique des représentations sociales* (Grize, Vergès, Sillem (eds), 1988). Il m'est arrivé, pour plus de clarté, de modifier parfois la ponctuation de la transcription originale.

3 / Enfin il faut, pour comprendre la signification, se référer à ce qu'on peut appeler des préconstruits culturels, à savoir ici au comportement que l'on prête généralement aux autruches. Cette notion de préconstruits culturels — et j'insiste sur le pluriel : il y en a de multiples espèces [Grize, 1982, p. 214 sq.] — est l'une de celles qui va permettre d'établir un lien avec les représentations sociales.

Ce n'est d'ailleurs pas tout. A côté de cette sorte de préconstruits et des discours circulants, il existe aussi ces phénomènes de langues que sont les présupposés. C. Kerbrat-Orecchioni [1986] en fournit de nombreux exemples dont le plus souvent cité est :

Pierre a cessé de fumer.

La présence du verbe « cesser » ne dit pas que, précédemment, Pierre fumait. Il ne le présuppose pas moins. Il n'est pas toujours très facile de distinguer ce qui relève des préconstruits et ce qui est de l'ordre des présupposés, mais la distinction n'en demeure pas moins importante au plan théorique.

b / Dans les discours quotidiens, et contrairement à ce qui se passe en principe dans les discours scientifiques, chaque locuteur *A* se place à son point de vue :

euh, personnellement, je considère qu'ils [les patrons] sont le plus souvent mal organisés [C 304-1].

Le phénomène n'est évidemment pas toujours explicité comme c'est ici le cas. Il n'en est pas moins général, ce qui est d'une extrême importance pour notre étude. Lorsqu'il parle, en effet, le locuteur non seulement traduit la façon dont il voit le monde, mais il se donne encore à voir lui-même.

Les mécanismes logico-discursifs qui permettent à l'observateur de se faire une image du locuteur *A* sont de nature très diverse. L'un des principaux qui est facilement repérable consiste en l'usage des modalités dites *de dicto*, celles qui marquent l'attitude de *A* face au contenu de jugement qu'il prend en charge. En voici une illustration très simple.

A un journaliste venu l'interroger, le représentant de la police a répondu : Visiblement ils se cachent [j'ai perdu la référence].

« Ils » ce sont les malfaiteurs dont il est dit qu'ils se cachent, mais le « visiblement » est de *A* et donne bien de la police

l'image d'une institution à laquelle on n'en fait pas accroire. S'il avait dit :

Ils se cachent visiblement

la police serait apparue beaucoup moins futée !

c / Il n'est absolument pas question de s'interroger sur la notion de réalité. Une schématisation est un objet sémiotique ; elle est un signe de ce qu'il est commode d'appeler la réalité et ceci au sens le plus banal du terme. Il existe des technologies nouvelles, il existe des patrons, il existe des ouvriers et l'on parle d'eux. Mais c'est ici que se situe l'un des problèmes majeurs de la logique naturelle. Il s'agit de la construction des objets de discours. Comme l'écrit, en effet, J. Caron :

« La pensée naturelle se déroule dans le temps, organise et transforme ses objets dans le cadre d'une certaine tâche, en fonction d'un certain but » [1983, p. 13].

L'une des tâches de la logique naturelle est de mettre en évidence la façon dont l'activité de schématisation transforme progressivement les objets de pensée et l'image finale qu'elle en propose. Nous avons été conduits pour cela à introduire la notion de classe-objet dont la construction relève d'un certain nombre d'opérations qu'il est superflu d'explicitier pour mon propos. (On pourra consulter à ce sujet notre *Essai de logique naturelle* [Borel, Grize, Miéville, 1983, chap. 3] auquel je vais me contenter d'emprunter un exemple en guise d'illustration [p. 110]).

Partons du texte suivant de La Mettrie :

« L'Ame et le Corps s'endorment ensemble. A mesure que le mouvement du sang se calme un doux sentiment de paix et de tranquillité se répand dans toute la Machine ; l'Ame se sent mollement s'appesantir, avec les fibres du cerveau ; elle devient ainsi peu à peu paralytique, avec tous les muscles du corps » [*L'Homme machine*].

Il est ainsi question de l'Ame et du Corps, deux objets de discours dont chacun conduit à une classe-objet. Suivons l'élaboration de celle C qui correspond au Corps. On a, en suivant strictement l'ordre du texte :

{ le Corps }
{ le Corps, le mouvement du sang }

{ le Corps, le mouvement du sang, la Machine }

{ le Corps, le mouvement du sang, la Machine, les fibres du cerveau }

et enfin

C = { le Corps, le mouvement du sang, la Machine, les fibres du cerveau, les muscles du corps }

Il est vrai que l'on a affaire à un texte écrit — aux deux sens du terme. Mais l'observation montre que, même s'il arrive souvent que les classes-objet soient moins riches, elles n'en existent pas moins toujours. C'est en ce sens que l'on peut considérer la logique naturelle comme une logique des contenus et pas seulement comme une logique formelle.

d / Il arrive bien entendu que l'on se parle à soi-même — si c'est à haute voix, il est préférable de le faire sans témoins ! — et que l'on jette quelques notes sur une feuille de papier pour un usage futur. Mais, dans les conditions normales, tout discours est produit pour obtenir quelque effet sur son destinataire B. Ceci implique que deux conditions soient satisfaites.

D'abord que B comprenne ce qui lui est dit. On n'explique pas les éclipses de lune à un enfant de cinq ans comme à un adulte et l'on est plus ou moins technique selon l'adulte auquel on s'adresse. Il s'ensuit, pour l'observateur d'un discours, une complication sur laquelle je reviendrai en fin de chapitre. C'est que l'image qu'une schématisation offre de ce dont elle traite est fonction de celui, ou de ceux, au(x)quel(s) elle est destinée. Elle n'est pas « authentiquement » celle de A. Remarquons d'ailleurs qu'il ne s'agit pas là d'une question de sincérité, mais d'une adaptation nécessaire à ceux dont on veut être entendu. La seconde condition est que B accepte ce qui lui est dit, qu'il ne le considère ni comme faux, ni comme incohérent.

Il s'ensuit que tout discours comporte un certain nombre de procédures argumentatives, que toute schématisation est à la fois partielle et partiale. Elle est partielle dans la mesure où son auteur n'y fait figurer que ce qu'il juge utile à sa finalité, à l'effet qu'il veut produire ; elle est partiale puisqu'il l'aménage de telle façon que B la reçoive.

e / Enfin, la situation d'interlocution n'est pas non plus sans influencer les discours tenus. Il est bien connu que l'on n'écrit pas

comme on parle et qu'on ne parle pas au téléphone comme en tête à tête. Peut-être y a-t-il là de quoi s'interroger sur le décodage des enquêtes d'opinion menées par téléphone. Mais ceci m'éloignerait de mon sujet si, comme le dit P. Vergès et comme je le pense : « l'opinion n'est pas une représentation. Elle est une réponse à un stimulus (la question) pour un sommaire repérage idéologique, mais aucune des propriétés essentielles de la représentation n'est en jeu » [1984, p. 376].

Présentée comme je viens de le faire la logique naturelle apparaît tout à la fois comme une logique des sujets, *A* et *B*, et comme une logique des objets. Elle ne pourrait toutefois être appelée « logique » au sens plein du terme sans la dimension du raisonnement. Il peut certes arriver dans la vie de tous les jours que l'on procède à des raisonnements plus ou moins syllogistiques et C. Kerbrat-Orecchioni en traite avec pertinence dans l'ouvrage cité plus haut [1986, p. 165-194]. Je voudrais donc signaler ici deux autres aspects qui jouent un rôle décisif au sein des schématisations et qui, de plus, sont tous deux liés à la dimension argumentative des discours [Grize, 1986].

Si « la raison du plus fort est toujours la meilleure » — ce qui n'est rien d'autre que l'argument d'autorité — le « Tel est Notre bon plaisir » n'a guère de poids dans les échanges quotidiens. Ce qui parle le plus, ce qui persuade, ce sont les faits. Une schématisation, qui comme je l'ai dit est un signe, se doit donc de donner à voir des faits : un fait ne se discute pas. Elle va donc construire ses objets de sorte que celui qui la reçoit y lise la conséquence souhaitée. Voici un exemple qui, de plus, me permettra d'enchaîner avec le second aspect que je viens d'annoncer.

« Les gens de plus en plus ne voudront plus apprendre le vrai métier ; vous n'aurez plus personne qui voudra vraiment apprendre le métier : il n'y aura plus rien à apprendre ; il faudra seulement des ingénieurs et des femmes pour être derrière les machines. Pour mon compte, je dis que l'horlogerie à long terme en Suisse, on n'en fera plus. Je pense que cela ne sera plus notre domaine, ce sera celui des Japonais : on sera trop cher » [1108-2].

L'ouvrier qui parle ainsi « donne à voir » un monde où plus personne ne voudra apprendre le métier d'horloger, il « donne à voir » un monde dans lequel l'horlogerie suisse n'existera plus au profit de l'horlogerie japonaise. Mais, même futurs, s'agit-il là de faits ?

C'est ici que D. Apothéoz et D. Miéville [Grize, Vergès,

Silem, 1988, chap. 5.4] ont développé ce qu'ils appellent la théorie des états. Il s'agit, en quelque sorte, d'appuyer des assertions qui pourraient être contestées par l'interlocuteur sur des données qu'il est censé admettre pour une raison ou pour une autre. Ainsi a-t-on :

- les gens ne voudront plus apprendre. *En effet*, il n'y aura plus rien à apprendre ;
- il faudra des ingénieurs. *En effet*, les robots ne se reproduisent pas entre eux (Préconstruit) ;
- il faudra des femmes derrière les machines. *En effet*, il s'agit de simple surveillance et les femmes peuvent y suffire (Préconstruits !) ;
- ce sera le domaine des Japonais. *En effet*, les Suisses sont plus chers.

On remarquera en passant la présence de deux sortes d'états : ceux qui sont explicités et ceux des préconstruits qui jouent le rôle de véritables lieux communs, mais communs, évidemment, à certains groupes sociaux seulement.

Je terminerai cette brève présentation de ce que l'on peut appeler le raisonnement non formel [Grize, éd. 1984] en citant ce que F. Latraverse dit d'un des moments de la pensée de Wittgenstein et qui résume parfaitement la situation :

« la perspective adoptée étant que des propositions s'apporment un appui mutuel, ce sont ces appuis et le degré de cohérence de la certitude qu'ils expriment qui doivent tout uniment être confrontés à ce qu'on considérera comme des faits. » [1985, p. 33].

LA LOGIQUE DES REPRÉSENTATIONS SOCIALES

Dans un ouvrage qui contient un chapitre de S. Moscovici lui-même, il est totalement superflu de tenter une définition des représentations sociales. En revanche, il faut bien disposer d'un point de départ. J'adopterai celui de D. Jodelet qui les caractérise excellemment. En tant que pensée constituée, dit-elle, elles apparaissent

« comme des réalités préformées, des cadres d'interprétation du réel, de repérage pour l'action, des systèmes d'accueil des réalités nouvelles » [1984, p. 26].

Le point essentiel est qu'il s'agit bien de connaissance, de savoir et non pas d'opinion, comme je l'ai rappelé plus haut à la suite de P. Vergès. Toutefois B. Schiele [1984, p. 51] y voit un « savoir en miettes », fait de « bribes sans ordre ». En un sens cela n'est pas faux, mais demande de préciser quelque peu la nature de ces bribes et celle de ce désordre ou tout au moins de cette absence d'ordre. Je crois que l'on est en présence de deux aspects : l'un est la non-homogénéité des représentations sociales, l'autre le côté lacunaire de leur organisation.

1 / P. Vergès, dans l'étude qu'il a consacrée aux formes de connaissances économiques, telles qu'elles apparaissent chez des sujets non spécialistes [1976], a bien montré, en effet, l'existence d'éléments, certes économiques, mais tout autant d'éléments sociologiques, idéologiques, voire psychologiques. On a donc bien affaire à un mixte qui rendrait très difficile la construction d'un système expert, mais ne me paraît présenter en soi aucun inconvénient majeur.

Si ces connaissances ne sont pas homogènes, ce n'est que relativement à certaines disciplines constituées sur le mode scientifique. Par nature, en effet, toute science et tout savoir qui se prétend scientifique se doivent de délimiter aussi exactement que possible leurs domaines et de tenter d'être objectifs. Cela conduit à énumérer un nombre restreint de concepts qui sont indépendants de ceux qui s'en servent et donnent lieu à des discours, sinon toujours mathématiques, tout au moins strictement réglés.

Seulement, il faut bien reconnaître que ces indéniables qualités techniques ne vont pas sans poser par ailleurs de difficiles problèmes d'application. La réalité concrète ne se laisse que mal découper en domaines distincts et celle qui relève de l'humain moins que tout autre. Aussi n'est-ce pas un simple hasard si le seul véritable accord entre les sciences de l'homme porte sur la nécessité de la pluridisciplinarité, et même de l'interdisciplinarité. Cela revient à réintroduire, tout au moins dans les applications, je ne dirai peut-être pas de l'inhomogénéité, mais au moins des points de vue multiples. Le problème est que si l'on dispose de théories pour chacune des sciences prises isolément, il n'en existe aucune pour l'application du système qu'elles devraient former. « Repérages pour l'action », les représentations

sociales ne peuvent attendre la mise en place scientifique de toutes les notions nécessaires et il leur faut bien procéder à un certain bricolage.

« Quand on a essayé l'étude de ce traitement de textes, on pensait qu'on allait pouvoir se permettre de supprimer du personnel. En fin de compte, ce n'était pas vrai. On a eu tendance à en supprimer, on se rend compte maintenant que c'est un tort. Maintenant il y aura une nouvelle étape avec des imprimantes beaucoup plus performantes qui trient le courrier. Donc à ce moment-là cela permettra peut-être une réelle suppression de postes, mais, jusqu'à maintenant le travail a été modifié ; mais moi je peux le dire sans gain important de temps, parce que cela a apporté d'autres manipulations et souvent ces manipulations sont difficiles à chiffrer en temps... donc, pour le moment, je ne pense pas que ce soit vraiment un gain de temps. Il faut suivre le progrès ; je pense que c'est ça surtout l'essentiel » [C 303-2].

Bien sûr, c'est « je » qui parle. Il le fait en fonction des représentations qu'il partage avec les membres du groupe social auquel il appartient. On ne voit pas qu'un ingénieur, un économiste, un sociologue auraient pu s'exprimer ainsi au sein de leurs disciplines respectives, mais il n'est pas évident que leur conclusion eut été très différente : « Il faut suivre le progrès. »

2 / L'aspect lacunaire des représentations sociales pose, lui, un tout autre problème. On a un peu l'impression de se trouver dans un monde assez semblable à celui des villes dans lesquelles on se promène parfois en rêve : entre des quartiers parfaitement structurés et que l'on reconnaît d'un rêve à l'autre, il existe des zones absentes ou, pour mieux dire, des zones de non-existence. En rêve, peu importe — je laisse Freud de côté — mais dans l'action et dans ce type particulier et essentiel qu'est l'activité discursive, il n'en va pas de même. Un minimum de cohésion s'impose, des ponts doivent y être établis et c'est le raisonnement qui va y pourvoir. Mais j'insiste ici sur la nécessité de distinguer deux sortes de raisonnements. Ceux qui, même non formels, ont pour fonction d'établir la « vérité » de ce qui est dit et dont le paradigme est la démonstration et les raisonnements créateurs de fait non directement observables. En bref, il ne faut pas confondre Euclide et Sherlock Holmes.

J. Piaget, soucieux d'explicitier la démarche par laquelle l'enfant en arrive à la pensée adulte, pensée qu'il identifie à l'algèbre de Boole, a soigneusement étudié un type de raisonne-

ment qu'il appelle, à la suite de W. Stern, la transduction [1967, p. 185-193], façon de penser qui

« procède du particulier au particulier, sans que le raisonnement présente jamais de nécessité logique » [p. 185].

En fait, l'étude des schématisations fait voir que, la plupart du temps, l'adulte ne procède pas différemment, ce dont la logique naturelle rend compte par la construction des classes-objet. En même temps, l'hypothético-déductif de la logique scientifique s'estompe au profit de tout un ensemble de relations qualifiées : raisons, causalités, finalités, appels à des faits, comparaisons [Apothéloz, Miéville, 1987]. Encore dois-je ajouter que la vocation « pratique » des représentations sociales conduit à assigner une place toute particulière à la causalité. Il n'y a pas d'effet sans cause et « Il me faut des effets et non pas des promesses » [Corneille, *Suréna*, II.3]. Les représentations scientifiques, parce que hypothético-déductives, font des promesses, les représentations sociales offrent des effets. Ce sont là deux logiques différentes et également respectables.

Ce qui précède, même brièvement exposé, nous a permis d'écrire que finalement la représentation sociale était

« une forme de connaissance bien particulière, non réductible à une connaissance scientifique dégradée ou erronée. Elle puise ses contenus dans plusieurs champs, elle fonctionne par traduction, articulation, emprunt, ressemblance, elle produit un vraisemblable pour convaincre, elle est paradoxalement connaissance-méconnaissance en rapport réciproque avec la pratique » [Grize, Vergès, Silem, 1986].

QUESTION ET QUESTIONS

La question centrale est celle de l'interprétation des résultats que l'analyse des schématisations par la logique naturelle est susceptible de fournir. Au plan théorique, on a des raisons de penser que les instruments disponibles ont une certaine pertinence d'application. D'abord on a affaire à des discours et, comme je l'ai déjà souligné, lorsque le locuteur *A* donne à voir par ses propos la réalité dont il traite, il se donne à voir lui-même. Comme le dit plaisamment J. Séguéla :

« L'impudeur est la première forme de communication » [1979, p. 38].

Il s'ensuit que l'analyste doit être en mesure de se faire une image de *A*, plus précisément de la façon dont il se représente l'état du monde, y compris lui-même et ceux auxquels il s'adresse.

D'autre part, les préconstruits culturels de la logique naturelle correspondent assez exactement à ces « réalités préformées » dont parle D. Jodelet à propos des représentations sociales. Nous avons vu aussi qu'ils servaient souvent de lieux (*topoi*) au cours des raisonnements non formels. De plus, tant pour la logique naturelle que pour les représentations sociales forme et contenu sont indissociables. Enfin les ingrédients des classes-objet peuvent montrer quels sont les emprunts que les représentations font aux divers domaines des sciences établies et informer sur leur degré d'homogénéité et sur leur niveau d'élaboration.

Cette vue optimiste doit toutefois être tempérée par l'existence de deux ordres de difficultés dont il faut prendre conscience pour tenter d'en éviter les chausse-trapes. Le premier est relatif à l'analyste, le second à l'activité même du discours.

Si les représentations sociales sont l'humus dans lequel le locuteur *A* plonge pour élaborer ses schématisations, il en va de même pour l'auditeur-lecteur *B*. Cela revient à dire que le chercheur a ses propres représentations et que c'est à travers elles qu'il va comprendre ce qui lui est dit. Il lui est évidemment impossible de s'en débarrasser de sorte que la seule attitude raisonnable est d'en prendre suffisamment conscience pour les expliciter. Cela revient à dire qu'il lui faut formuler le modèle théorique qui servira de cadre interprétatif. Malheureusement, dans les sciences de l'homme, les modèles sont encore bien peu élaborés et sont extraordinairement divers. Les deux aspects sont d'ailleurs liés et reposent, en définitive, sur le flou des concepts en jeu. Si, l'un dans l'autre, tous les physiciens sont d'accord sur ce qu'est la masse d'un corps, il est frappant de constater que, dans le *Guide alphabétique de la linguistique* édité par A. Martinet [1969], l'auteur de l'article « Sens » a été obligé de distinguer sept acceptions du terme, différentes et concurrentielles.

On sait, d'autre part, que les linguistes ont été conduits à introduire plusieurs types de compétences chez les partenaires d'un échange verbal, dont une compétence linguistique et une

compétence dite encyclopédique (connaissance du monde). Or, rien ne permet d'affirmer *a priori* que le sens des mots soit le même pour *A* et pour *B*, ni qu'ils sachent les mêmes choses. Le problème du langage n'est peut-être pas le plus grave, dans la mesure où les interlocuteurs peuvent fournir des paraphrases, si besoin est. En revanche, les différences de compétences encyclopédiques font réellement problème. Par définition, le spécialiste sait des choses que l'autre ne pourrait connaître qu'en devenant à son tour spécialiste et l'on serait en présence de représentations scientifiques et non plus sociales. Mais inversement, le sujet naïf, qui fait volontiers appel à son vécu, peut disposer de savoirs qui échappent totalement à l'enquêteur-savant et l'empêcher de comprendre ce qui lui est dit. Ainsi, pour prendre un exemple, dans notre étude préliminaire à notre ouvrage sur les représentations des nouvelles technologies, A. Silem traite d'un sujet qui

« parle de "développement intérieur plus grand" sans que le caractère sybillin soit tant soit peu réduit par le contexte. Que convient-il d'entendre par cette réponse retenue par l'enquêteur et approuvée par le répondant [souligné par moi] : est-ce le développement de l'entreprise ou celui de la personnalité des utilisateurs des nouvelles techniques ou, encore, chacune des deux catégories professionnelles restantes au sens où les besoins en ingénieurs et en manœuvres seront croissants ? » [1985, p. 76].

Enfin, il y a l'existence des non-dits, pas celle des présupposés dont j'ai parlé plus haut et qui relèvent de la compétence linguistique, mais ceux qui sont de véritables figures de rhétorique, c'est-à-dire dont la signification ne coïncide pas avec le sens littéral. « Je n'ai quand même pas la tête dans le sable » en fournit un bon exemple.

Le second ordre de difficultés repose sur ce que les représentations d'un sujet sont médiatisées par son discours, ce qui, si je puis dire, les « déforme » doublement. D'abord, comme nous l'avons vu, toute schématisation est destinée à un interlocuteur plus ou moins spécifique. Elle comporte donc une dimension argumentative et l'on peut dire, à proprement parler, qu'elle est *ad personam*. Ainsi, par exemple, lorsque le général Pinochet justifie ses exactions au nom du « péril communiste », il est pratiquement impossible de savoir s'il se représente véritablement être l'objet d'une « conspiration internationale » ou s'il le dit à la seule intention de M. Reagan et des durs du Pentagone.

De plus rien ne permet d'assurer que, pour mieux comprendre — et peut-être pour se mieux comprendre soi-même — le locuteur *A* n'introduit pas dans ses représentations spontanées des relations et même des éléments qui n'y figurent pas préalablement à son discours.

Ce dernier point pose d'ailleurs un problème intéressant : c'est celui de la stabilité même des représentations. Certes, l'observation permet d'y déceler une extrême rigidité. Chaque enseignant ne sait que trop combien il est difficile de modifier la façon dont les élèves se représentent les phénomènes les plus familiers. L. Viennot l'a remarquablement montré à propos de la dynamique élémentaire [1979] et de nombreux chercheurs ont confirmé le fait dans d'autres domaines. Comme on dit : « Chassez le naturel, il revient au galop. » Mais inversement, la façon dont chacun voit le monde ne cesse de se modifier au contact de l'expérience et sous l'effet des discours reçus et des discours tenus, ce qui est heureux. Si tel n'était pas le cas, en effet, tout effort éducatif ne serait que pure illusion.

Ces quelques considérations conduisent à un dernier point, qui n'est pas véritablement de mon ressort. Il relève en fait du chapitre de J.-C. Abric, mais je ne peux le passer entièrement sous silence. Il s'agit du type de questions à poser à des sujets pour provoquer des réponses susceptibles de fournir des indices aussi fiables que possible de leurs représentations. Je me limiterai aux seuls cas où le chercheur souhaite obtenir des discours qu'il se propose d'analyser dans le cadre de la logique naturelle et je me contenterai de faire trois remarques.

1 / Je partirai des trois niveaux de représentations que distingue P. Vergès [1984, p. 378] et qui, dans l'ordre de complexité croissante, sont les images mentales, les représentations référentielles et les systèmes de relations. Il est alors clair que les questions doivent être formulées de façon à ce que le sujet soit amené à se placer au plus haut de ces trois niveaux. Ce n'est qu'au sein d'un système de relations, en effet, que les opérations logico-discursives de la logique naturelle peuvent trouver à s'appliquer et qu'il est possible de dépasser la seule analyse de contenus en dégageant de véritables organisations cognitives.

2 / Dans la mesure où, avec D. Jodelet, on accepte que les représentations sociales doivent servir « de repérage pour l'ac-

tion », leurs contenus ne peuvent être indifférents au sujet. En d'autres termes, on ne voit pas que, dans ce type de savoir, il soit possible de séparer le cognitif de l'affectif, ainsi que la science cherche à le faire. Il s'ensuit que les questions doivent être formulées de sorte qu'elles laissent la place aux jugements de valeurs, ce qui, de plus, permettra d'avoir facilement accès aux idéologies sous-jacentes.

3 / Enfin, il me semble nécessaire d'éviter les questions de définition. Je ne dis pas que de telles questions sont dépourvues d'intérêt. G. Poeschl, W. Doise et G. Mugny viennent d'en apporter une belle preuve en demandant à des jeunes de 15 à 22 ans de définir l'intelligence [1985]. Leur réussite toutefois tient, non seulement à leur habileté personnelle, mais au thème choisi. Personne, en effet, ne sait définir véritablement ce qu'est l'intelligence, mais il en va tout autrement en d'autres domaines, domaines dans lesquels un certain consensus s'est établi. On retrouve ici la différence essentielle entre savoirs scientifiques et savoirs du sens commun. Les objets de la science sont « par définition » réduits à quelques propriétés explicitées. C'est ainsi par exemple et pour sortir de la physique, que A. Silem et J.-M. Albertini dans leur *Lexique d'économie*, définissent ce qu'est un capitaliste :

« Personne physique privilégiée détentrice des moyens de production qui sont mis en œuvre dans l'entreprise afin de dégager les surplus » [1984, art. « Capitaliste »].

Pour la science économique, un « capitaliste », c'est cela et rien d'autre, étant entendu de plus que « privilège », « moyens de production », « entreprise » et « surplus » sont à leur tour objets de définitions du même type. En revanche, pour le sens commun qui, lui, repose sur des représentations sociales, un capitaliste est un objet de pensée, sans doute muni d'un certain noyau relativement défini, mais entouré de toute une zone floue. Dès lors, selon la finalité de la schématisation, tel aspect est mis en évidence, tel autre est effacé, tel autre enfin est importé par analogie avec un autre objet (voir votre quotidien préféré et son ennemi intime).

Il s'ensuit que, demander à quelqu'un une définition abstraite — je veux dire abstraction faite de tout usage immédiat — ce n'est pas avoir accès à ses représentations, mais tout au plus

à la façon dont il se représente comme il convient de « scientifier » la notion. Ceci n'est certes pas sans intérêt, mais l'étude de représentations est déjà suffisamment complexe pour qu'il soit sage de ne pas commencer par celle des représentations de représentations.

CONCLUSION

L'un des sens du mot « conclusion », dit le Robert est « Tirer (une conséquence) de prémisses données ».

Les prémisses ici étaient deux, et elles étaient existentielles : 1 / en deçà ou au-delà de la logique mathématique, il existe des processus de pensée qui tentent de conjuguer forme et contenu, procédures qui se manifestent à travers les discours et que nous subsumons sous le terme de logique naturelle ; 2 / en deçà ou au-delà de la connaissance scientifique, il existe des savoirs dont nous vivons, le « nous » étant tout autant le *vulgum pecus* que le scientifique hors de sa science et de son laboratoire.

La conclusion, optimiste peut-être, mais prospective, est que la logique naturelle peut être un instrument capable de mettre en évidence un certain nombre des aspects qui constituent les représentations sociales.

RÉFÉRENCES

- Apothéloz D., Miéville D., Cohérence et discours argumenté, in *The Resolution of Discourse*, M. Charolles, éd., Hambourg, Buske Verlag, à paraître.
- Borel M.-J., Grize J.-B., Miéville D., *Essai de logique naturelle*, Berne, P. Lang, 1983.
- Caron J., L'idée de « pensée naturelle » : quelques réflexions, in *La pensée naturelle. Structures, procédures et logique du sujet*, coll. « Publications de l'Université de Rouen », Paris, PUF, 1983.
- Grize J.-B., *De la logique à l'argumentation*, Genève, Droz, 1982.
- Grize J.-B., Argumenter et/ou raisonner, *Revista da Faculdade de Letras, Universidade do Porto, Serie de filosofia*, 3, 1986.
- Grize J.-B., éd., *Sémiologie du raisonnement*, Berne, P. Lang, 1984.
- Grize J.-B., *Logique naturelle et communications*, Paris, PUF, 1996.
- Kerbrat-Orecchioni C., *L'implicite*, Paris, A. Colin, 1986.
- Latraverse F., La nécessité de l'arbitraire. Remarques sur la question de l'analyticité chez Wittgenstein, *Cahiers d'Epistémologie*, n° 6801, Université du Québec à Montréal, décembre 1985.

- Martinet A., éd., *La linguistique. Guide alphabétique*, Paris, Denoël, 1969.
- Piaget J., *Le jugement et le raisonnement chez l'enfant*, Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1967.
- Schiele B., Note pour une analyse de la notion de coupure épistémologique, *Communication-Information*, vol. VI, nos 2-3, Québec, hiver 1984.
- Séguéla J., *Ne dites pas à ma mère que je suis dans la publicité... Elle me croit pianiste dans un bordel*, Paris, Flammarion, 1979.
- Silem A., Albertini J.-M., *Lexique d'économie*, Paris, Dalloz, 1984.
- Vergès P., *Les formes de connaissances économiques*, Grenoble, Université des Sciences sociales, 1976.
- Vergès P., Une possible méthodologie pour l'approche des représentations économiques, *Communication-Information*, vol. VI, nos 2-3, Québec, hiver 1984.
- Vermersch P., Modèles pluralistes de la pensée, in *La pensée naturelle. Structures, procédures et logique du sujet*, coll. « Publications de l'Université de Rouen », Paris, PUF, 1985.

Représentations sociales, sociologie et sociolinguistique

*L'exemple du raisonnement
et du parler quotidiens*

Uli Windisch

Nos analyses du langage xénophobe et raciste nous ont amené à élargir cet objet d'étude à l'ensemble du raisonnement et du parler quotidiens. Comment pense et parle M. Tout-le-Monde dans sa vie de tous les jours ? S'il existe, d'un côté, une pensée savante (le raisonnement dit logique) et une manière de parler « correcte », il existe, d'autre part, la pensée sociale courante et le parler quotidien. De ces deux derniers, il est souvent dit qu'ils sont « incorrects », « illogiques », « simplistes », « faux », « aberrants », etc. En réalité, ni la pensée sociale courante, ni le parler quotidien ne sont « illogiques ». Ils obéissent à des logiques autres et ce sont ces « logiques de l'illogique » que nous traquons au moyen de phénomènes sociaux et d'approches méthodologiques les plus divers¹. Ces logiques autres, loin d'être simplistes, sont, en réalité, nettement plus complexes que la logique formelle et déductive ; plus difficiles à cerner aussi.

Il existe de nombreuses études visant à dégager les thèmes et les leitmotifs propres aux discours de journaux ou de dirigeants manifestant des tendances xénophobes et/ou racistes. On montre, dans ce cas, le lien qui existe entre ce genre de discours et des thèmes tels que ceux du conservatisme, du pas-

1. Ces travaux, effectués en Suisse, ont fait l'objet de plusieurs publications : U. Windisch et al., *Xénophobie ?*, Lausanne, Ed. L'Age d'Homme, 1978, 182 p. ; U. Windisch, *Pensée sociale, langage en usage et logiques autres*, Lausanne, Ed. L'Age d'Homme, 1982, 128 p. ; U. Windisch et al., *Le raisonnement et le parler quotidiens*, Lausanne, Ed. L'Age d'Homme, 1985, 240 p. ; U. Windisch, *Le K.-O. verbal, la communication conflictuelle*, Lausanne-Paris, Ed. L'Age d'Homme, 1987, 152 p.

séisme, du chauvinisme, de l'anticommunisme, du corporatisme, du catastrophisme, etc. Pour notre part, nous avons choisi un demi-millier de lettres de lecteurs écrites à divers quotidiens de Suisse romande par tout un chacun, ainsi qu'une cinquantaine d'entretiens en profondeur (d'une durée de deux à huit heures). Les multiples lectures et relectures de ce matériel font apparaître un niveau plus profond que celui des thèmes, niveau qui a trait à la manière de percevoir, de ressentir et de penser l'ensemble de la réalité sociale. Partisans et adversaires des mouvements xénophobes et/ou racistes ne parlent pas seulement en termes différents des étrangers. On se trouve en présence de formes de pensée sociale totalement différentes, formes que nous appelons des structures ou configurations sociocognitives. Chacune de ces structures sociocognitives fonctionne selon des mécanismes sociocognitifs spécifiques. Nous, Occidentaux, admettons de plus en plus que les membres d'une tribu lointaine pensent différemment de nous. Nous avons, en revanche, de la peine à admettre qu'à l'intérieur de nos propres sociétés puissent exister des manières de penser très différentes, voire incommensurables.

Il a été possible de dégager trois structures sociocognitives chez les partisans (celles des nationalistes xénophobes, des nationalistes populistes et des nationalistes technocrates) et trois autres parmi les adversaires. Ces trois dernières ont été définies en termes de degrés de rupture par rapport à la manière de penser du premier type de partisans : il s'agit du degré de rupture minimum ou discours économiste ; du degré de rupture intermédiaire ou discours humaniste ; et du degré de rupture maximum ou discours en termes de classes sociales.

Pour illustrer le fonctionnement détaillé de ces structures sociocognitives, on ne choisira — faute de place — que l'une d'entre elles, celle des nationalistes xénophobes.

Relevons d'emblée que l'opposition du sens commun entre « xénophobes » et « non-xénophobes » ou entre « racistes » et « non-racistes » est une opposition de surface qui ne correspond pas nécessairement à deux manières opposées de penser la réalité sociale. En effet, parmi les partisans, l'un des trois groupes seulement est xénophobe, celui des nationalistes xénophobes. D'autre part, ce n'est pas la xénophobie mais le nationalisme qui constitue le trait commun de tous les partisans. Enfin, on

peut très bien être opposé aux mouvements xénophobes et, néanmoins, manifester des tendances xénophobes. Tel est le cas de nombreux membres du premier groupe d'adversaires, ceux qui tiennent un discours économiste. Dans ce cas, on trouve des propos du genre : qui videra nos poubelles ? Qui nous servira ? Qui fera les travaux sales et pénibles ? (si on les renvoie dans leur pays d'origine).

Venons-en à plus de détails au sujet de la structure sociocognitive de nationalistes xénophobes. Cette forme de pensée sociale est fonction de trois critères essentiels : la nationalité ; l'opposition peuple/dirigeants ; l'opposition normal/déviant.

L'ensemble de la perception sociale (et non seulement la perception des immigrés) est fondamentalement déterminée par ces trois critères. On est loin d'une perception en termes de classes et de lutte des classes. Le critère de la nationalité n'étonne guère, mais c'est sa profondeur d'ancrage qui doit être soulignée. Les individus appartenant à ce groupe parlent, par exemple, en permanence de justice et d'injustice sociale, ce qui peut surprendre en voyant le sort (les renvoyer dans leur pays) qu'ils souhaitent réserver aux immigrés. Mais le mot justice prend ici un sens particulier : il y a justice sociale dans la mesure où les nationaux ont la priorité, etc. Le nationalisme est une forme de sociocentrisme, d'égo-centrisme collectif pourrait-on dire, ou encore d'ethnocentrisme. Cette centration inconditionnelle sur son groupe national représente l'un des mécanismes constitutifs de cette structure sociocognitive. Le nationalisme devient ainsi une centration sociocognitive à base nationale. Dans le même sens, quelqu'un qui lirait toute la réalité sociale en fonction de l'opposition hommes/femmes ferait preuve d'une centration sociocognitive à base sexuelle ; une lecture du social exclusivement en termes de classes sociales équivaldrait à une sorte de classo-centrisme, etc.

L'opposition peuple/dirigeants confirme l'absence d'une perception de la réalité sociale en termes de classes sociales. Dans la société telle qu'elle est perçue et vécue ici, il n'existe pas de classes sociales ; on trouve d'un côté le peuple, de l'autre, les dirigeants. Avec l'opposition normal/déviant, on ajoutera que, aussi bien dans le peuple que chez les dirigeants, il y a de « bons » et de « mauvais » éléments et un « bon » patron vaut mieux qu'un « mauvais » ouvrier. Voici encore quelques autres mécanismes

sociocognitifs qui sous-tendent cette forme de perception de la réalité sociale :

- le moralisme ou la réification morale. Ce sont l'égoïsme, la culpabilité, la trahison, la mauvaise volonté de tel individu ou groupe — de préférence des étrangers — qui expliquent les dysfonctionnements sociaux, par exemple ;
- la généralisation. Un étranger délinquant devient une preuve de la tendance à la délinquance de tous les étrangers ;
- la fausse identification. Parce que le travailleur immigré effectue un travail peu prestigieux, il est identifié à un être inférieur ;
- l'homogénéisation, l'essentialisation, la biologisation du social et sa naturalisation. Les travailleurs immigrés sont homogénéisés dans l'Étranger, sorte d'essence presque matérielle, biologique, naturelle : « Un italien est Italien comme un Noir est un Noir », dit un auteur de lettre ;
- la spatialisation. Perception du présent en fonction des catégories du passé ;
- la psychologisation du social. Le politique est perçu sur le mode familial, il est question de la « mère-patrie », de « faire la paix entre patrons et ouvriers » (nationaux, bien entendu), du « ménage fédéral », etc. ;
- le volontarisme. Il correspond à une absence de prise en considération des facteurs matériels : « Si les dirigeants voulaient, ça irait mieux » ;
- l'atomisation du social. L'émigration est due à la volonté et à la décision individuelles de chaque immigré de quitter son pays.

L'exemple de cette structure sociocognitive montre à quel point la pensée sociale courante peut différer de la pensée analytique de la science.

Certains thèmes révèlent mieux que d'autres la nature spécifique de ces différentes formes de la pensée sociale courante ainsi que de la forme langagière qui est propre à chacune d'elles. Déterminants ont été le degré de *centration* ou de *décentration* (on trouve cinq degrés allant d'une absence totale de décentration et d'une dévalorisation complète et rejet de l'Autre jusqu'à un « excès » de décentration) ; la *causalité* (on peut « expliquer » le social en condamnant ou en louant, en procédant de manière

proche de la science ou en attribuant à la société les caractéristiques d'une machine autonome et sur laquelle l'homme n'a guère de prise) ainsi que la perception du *temps* (qui peut être mythique-cyclique ou linéaire).

Plutôt que de chercher à expliquer, on peut se contenter, par exemple, de condamner expéditivement un phénomène social qui ne nous convient pas. (Q. Pourquoi les immigrés viennent-ils chez nous ? R. Parce que ce sont des traîtres à leur patrie.) À l'inverse, dans le cadre d'une forme de pensée sociale plus décentrée, on recherche un grand nombre de facteurs pouvant expliquer tel ou tel phénomène social (mode analytique).

La sociolinguistique et les méthodes d'analyse des discours nous montrent qu'une forme de pensée va de pair avec une forme de langage bien déterminée. Le modèle de pensée et de langage qui sous-tend l'explication-condamnation peut se réduire à trois phrases de base :

CELA DEVRAIT ÊTRE COMME CELA

[une grande partie des immigrés devraient rentrer chez eux]

CELA N'EST PAS COMME CELA DEVRAIT ÊTRE (ce qui s'explique par...)

[les immigrés ne veulent plus rentrer chez eux, parce qu'ils gagnent plus ici]

CELA DEVRAIT ÊTRE COMME CELA (quand même)

[ils doivent néanmoins rentrer chez eux].

Dans le cadre de cette structure sociocognitive, on retrouvera la même forme d'argumentation à propos de n'importe quel autre phénomène social. Dans ce modèle, on baigne aussi dans une ambiance de valorisation négative constante ; le discours est véhément, tendu, émotif, fortement modalisé.

À l'opposé, lorsque la manière d'expliquer se rapproche de la démarche analytique de la science, on assiste à un véritable travail de recherche de facteurs explicatifs. On ne condamne plus, on cherche à comprendre avec détachement. Si les explications-condamnations sont généralement très courtes, sommaires et abruptes, dans le cas présent le texte est nécessairement plus long, plus détendu et nuancé. Le langage est analytique. On assiste à un important travail cognitif et discursif, qui suppose, lui-même, une large décentration sociocognitive.

Se pose aussi la question de la répartition de ces différentes

formes de pensée sociale quotidienne selon les variables sociologiques classiques : milieu social, âge, sexe, profession, niveau d'éducation, etc. Qui met en pratique quelle forme de pensée sociale ? Un long cursus scolaire et une profession privilégiée prédisposent certes à la décentration sociocognitive et à un travail cognitif et discursif élaboré. Gare au « racisme de classe » cependant. L'exemple du logicien ou de l'intellectuel tributaire de préjugés sociaux très marqués n'est pas un cas d'école. Inversement, plusieurs interviewés de condition modeste font preuve d'une décentration et d'un travail cognitif et langagier très poussés. Dans ce cas, c'est l'ampleur et la variété des activités et insertions sociales, culturelles et/ou politiques qui expliquent la forme de pensée décentrée et l'important travail discursif. D'autre part, un individu n'est pas une donnée fixe et immuable. Au cours de sa vie, par ses activités par exemple, il peut développer et enrichir sa capacité cognitive et discursive et passer d'une forme de pensée à une autre. Le concept d'individu traduit ce phénomène. Point de pensée sociale unique mais point de monopole non plus dans la détention de l'une ou l'autre de ces diverses formes.

Autre question : un même individu peut-il faire usage simultanément de modes explicatifs ou paradigmes différents, voire contradictoires ? La réponse est oui. Un bref exemple : dans le discours d'un dirigeant des « mouvements xénophobes » nous avons trouvé des passages relevant tantôt du paradigme de la déviance, tantôt du paradigme analytique. Il ne s'agit point de l'annonce d'un début de schizophrénie. C'est en termes d'efficacité des discours politiques que l'on peut aborder ce problème. En faisant appel à plusieurs formes de raisonnement et d'explication du social, ce dirigeant peut fort bien — plus ou moins consciemment — vouloir rassembler autour de lui des groupes sociaux différents, voire contradictoires ; bref, élargir son auditoire au maximum. Il s'agit d'ailleurs de l'une des règles des discours politiques efficaces.

Nous touchons ici à un problème qui est également un centre d'intérêt majeur de l'un des domaines de la psychologie sociale, celui de l'étude des représentations sociales² : qu'est-ce

2. Nous rejoignons ainsi les travaux de S. Moscovici, Cl. Herzlich et D. Jodelet, notamment. Cf., par exemple, R. M. Farr, S. Moscovici, *Social Representations*, Cambridge, Cambridge Univ. Press, 1984.

qui reste constant et qu'est-ce qui varie dans la pensée sociale ou représentative des acteurs sociaux ? et quels sont les facteurs qui rendent compte de ces variations ? Pour la sociolinguistique, ce problème des variations sociales du comportement langagier constitue même la raison d'être de la discipline. Si la linguistique s'intéresse à la langue en tant que système abstrait, général et universel, la sociolinguistique s'arrête au langage en usage, au langage tel qu'il est effectivement utilisé dans la vie de tous les jours. Qu'il s'agisse d'actions sociales, de pensée sociale, ou de langage en usage, nous avons construit une formule guide qui devrait faciliter l'analyse simultanée de ces phénomènes et de leurs variations :

N'importe qui ne fait, ne pense et ne dit pas n'importe quoi, n'importe comment, à n'importe qui, n'importe quand, n'importe où, dans n'importe quelle situation, à n'importe quelle fin, avec n'importe quel effet.

C'est l'indissociabilité de ces divers éléments qui constitue le point essentiel. Indissociabilité entre le contenu et la forme (entre le quoi et le comment) : si un sujet donné veut condamner et accuser quelqu'un de tous les maux de la terre (les immigrés, par exemple), il n'utilisera pas la même forme d'argumentation et de langage qu'un professeur qui veut faire comprendre un problème difficile à ses élèves.

(...) à n'importe qui (...). Un élève ne s'adresse pas de la même manière à un ami et à son professeur.

(...) n'importe où (...). On ne parle pas de la même manière dans une église et dans un bistrot.

(...) à n'importe quelle fin (...). Si je veux obtenir quelque chose de quelqu'un j'ai peut-être intérêt à ne pas l'agresser d'emblée, etc. Au lecteur de poursuivre l'exercice...

L'approche du fonctionnement de la pensée sociale et du langage quotidiens suppose des exigences contradictoires et c'est ce qui rend difficile tout travail de systématisation :

a / d'un côté, il s'agit de repérer et de définir des formes de pensée et de langage relativement cohérentes et consistantes ;
b / de l'autre, on s'aperçoit qu'à l'intérieur de cette cohérence et consistance relatives, des variations importantes peuvent intervenir.

La formule guide n'a d'autre objectif que de contribuer à surmonter cette difficulté.

Relevons maintenant quelques convergences et divergences entre notre approche et celle suivie par les travaux sur les représentations sociales. Comme S. Moscovici, nous partons du fait que les catégories de la pensée sociale ne sont pas des catégories purement logiques et invariantes de l'esprit. Ce sont des catégories d'un sujet collectif, relativement indépendantes, suivant leurs propres lois, « les lois de l'idéation collective ». Pour notre part, nous avons opposé pensée logique et pensée sociale pour parler finalement de logiques autres (logiques aux fonctionnements propres et autonomes, comportant des processus et des mécanismes sociocognitifs en partie spécifiques).

Retenons aussi que les représentations sociales n'ont pas le caractère statique qu'on leur a parfois attribué ; elles sont fondamentalement mobiles, dynamiques ; elles vivent, s'attirent, se repoussent et donnent naissance à de nouvelles représentations. Si nous parlons des différentes façons de connaître la réalité sociale, la psychologie définit les représentations sociales comme des modes de reconstruction sociale de la réalité.

Quelques différences d'accent entre nos propres travaux et ceux de la psychologie sociale existent néanmoins. La pensée sociale constitue un niveau de réalité plus profond et déterminant, niveau sur lequel prennent appui les représentations sociales dans leur processus de construction. Lorsque Cl. Herzlich nous dit que les représentations sont une expression spécifique de la pensée sociale, on va dans le même sens. Il nous semble, en revanche, que les processus cognitifs ne sont pas aussi mobiles et versatiles que ne semblent l'admettre les travaux sur les représentations. Plus exactement, nos résultats montrent que les différents types de pensée sociale repérés diffèrent selon leur degré de rigidité cognitive : les processus cognitifs qui se développent à l'intérieur d'une pensée sociale fortement sociocentrique sont nettement moins mobiles et changeants que ceux d'une pensée largement décentrée. On le voit, nous ne parlons pas de représentations sociales d'une manière générale, mais de modes de pensée sociale différents, avec des fonctionnements spécifiques et propres à des groupes d'individus. S. Moscovici a dégagé, avec beaucoup de précision, un certain nombre de processus cognitifs généraux du fonc-

tionnement des représentations sociales (la sélectivité, la cohérence, la rigidité, l'objectivation, l'ancrage, etc.). Or, ces différents mécanismes apparaissent de manière très variable suivant les différents modes de pensée sociale que nous avons distingués. Ces mécanismes généraux (que recherchent également les travaux dits de la « logique naturelle »), sont à nuancer au moyen de mécanismes spécifiques, propres à telle ou telle forme de pensée sociale, à tel ou tel groupe social. Il s'avère, en effet, qu'il n'existe pas de pensée sociale formelle : unique, homogène et universelle.

Nous insistons ensuite davantage sur le langage, sur le fonctionnement proprement discursif des différentes formes de pensée sociale. Ce fonctionnement discursif fait apparaître des mécanismes que l'analyse des seuls contenus et du seul niveau cognitif ne révèle pas nécessairement. Il s'avère, par exemple, que partisans et adversaires font un usage totalement différent des figures de rhétorique³.

En montrant que les représentations sociales se construisent dans l'interaction sociale, la psychologie sociale souligne une dimension qui nous paraît également fondamentale. Dans notre exemple de la xénophobie, la lutte entre partisans et adversaires repose en grande partie sur l'image — ou la représentation sociale — que chaque camp veut accrédi- ter des immigrés. Chaque camp reprend indéfiniment l'image de l'adversaire pour la contester. Cette représentation de chaque camp (l'une positive, l'autre négative) ne s'est pas constituée de manière isolée, indépendante et autonome, mais bien dans et par l'interaction et le conflit discursif entre ces deux groupements. Pour désigner ce caractère fondamentalement dynamique, actif, conflictuel, interactif, de la reconstruction permanente de la réalité sociale, nous avons proposé le concept d'interaction conflictuelle constituante.

Un autre aspect nous semble important pour mieux comprendre le fonctionnement de la pensée sociale et des représentations sociales ; il s'agit de la dimension affective et émotive. Les processus cognitifs au quotidien ne sont jamais purement intellectuels et logiques. Les représentations qu'ont des immi-

3. Cf. U. Windisch, *Pensée sociale, langage en usage et logiques autres*, op. cit., p. 71-73.

grés les personnes qui les détestent (cela existe !) sont fonction d'éléments autant affectifs et émotifs que cognitifs. Et les discours politiques qui se veulent efficaces ne cherchent pas seulement à faire croire et à faire faire ; ils offrent aussi une occasion d'aimer et de détester. Avec le concept de focalisation ou de degré d'investissement, les travaux sur les représentations sociales pointent dans le même sens.

Une dernière remarque à propos du problème du degré de rigidité ou de souplesse de la pensée sociale et des représentations. Notre démarche fait ressortir l'existence de formes de pensée sociale très différentes mais consistantes et cohérentes ; la démarche propre aux représentations sociales insiste davantage sur le caractère mouvant, changeant et variable des représentations et cela chez une même personne. Les représentations pourraient donc différer considérablement suivant le type d'objet, ou suivant la facette retenue d'un même objet (chaque objet comportant toujours plusieurs facettes), ou encore suivant la situation dans laquelle est considéré un même objet. L'individu perdrait de sa consistance et cohérence au profit d'une variabilité due à ces divers facteurs, facteurs auxquels il faudrait encore ajouter une « polyphonie cognitive et discursive » qui serait présente chez tout individu, même chez les sujets se définissant par une pensée sociale fortement socio-centrique.

Paradoxalement, les deux approches nous semblent complémentaires. Nous ne disons point cela en vertu d'une inféodation congénitale au sens du compromis helvétique. La réponse pourrait être la suivante : le degré de rigidité ou de souplesse cognitive serait aussi fonction des divers domaines de la vie sociale. Dans nos travaux nous avons touché à des problèmes à la fois politiques et brûlants : celui de la xénophobie et du racisme. Bref, un domaine dans lequel les opinions et les manières de penser semblent plutôt tranchées, soit rigides.

Si, en revanche, on considère des problèmes et des objets moins « chauds » et « focalisés », il est tout à fait plausible que des prises de position et des raisonnements plus souples et variables puissent avoir cours.

Le concept de domaine de la vie sociale viendrait ainsi s'intercaler entre celui de structure sociocognitive et celui d'objet et pourrait contribuer à expliquer le phénomène des variations et de leurs raisons d'être.

Les travaux et les concepts les plus récents de la sociolinguistique permettent de faire avancer concrètement ce problème des variations et celui plus vaste des rapports entre le général et le particulier, dans le domaine des comportements cognitifs et langagiers quotidiens, en l'occurrence.

Notre formule guide (n'importe qui ne fait, ne pense et ne dit pas n'importe quoi, n'importe comment...) avait déjà comme but fondamental la conciliation de l'inconciliable, soit l'analyse simultanée des régularités et des variations.

De « lourde » (étude des rapports entre milieux sociaux et réussite scolaire), la sociolinguistique devient de plus en plus « légère » et crée de nouveaux concepts pour mieux cerner la variété des comportements langagiers chez un même individu. De l'étude comparative des milieux sociaux, on passe à l'étude des rapports interculturels, ce qui signifie en matière de langage l'étude des contacts entre langues différentes (les interactions langagières et leurs effets). L'étude de ces contacts s'effectue au moyen d'instruments méthodologiques les plus divers et les plus riches en capacités heuristiques, quelle que soit leur discipline de provenance (on se réfère simultanément à la sociologie, à l'anthropologie, à l'ethnométhodologie, à l'interactionnisme symbolique, à la sociolinguistique, aux « actes de langage », à l'étude de la conversation, à l'anthropologie des rites de passage, etc.).

Etudier les contacts langagiers revient nécessairement à porter attention aux représentations qu'ont les uns des autres les groupes en interaction, aux attentes, aux motifs, aux conflits, aux procédures et stratégies d'adaptation ou, au contraire, aux mécanismes de rejet, de résistance et de défense.

On abandonne les « grandes théories » totalisantes et omni-explicatives pour se rapprocher du comportement réel et effectif des acteurs eux-mêmes, en cherchant, par exemple, à reconstituer leur histoire de vie linguistique (cas des bilingues, notamment). Les contacts entre cultures et langues différentes sont, en effet, largement fonction des représentations réciproques, des stéréotypes, des préjugés, soit de tout un côté subjectif et vécu, côté que l'on cherche maintenant à cerner plutôt qu'à évacuer. Et l'étude des représentations sociales vient à point nommé nous rappeler que ces dernières sont aussi

réelles que des réalités matérielles et, par conséquent, aussi déterminantes.

La notion de réseau intervient de plus en plus fréquemment à côté de celles, plus anciennes, de milieux sociaux et de classes sociales. Dans une société complexe, un même individu se construit une multitude de réseaux très divers suivant les domaines d'activités. Son milieu social ne représente plus qu'un facteur parmi de nombreux autres à déterminer ses activités quotidiennes.

Dans sa vie de tous les jours, un individu est ensuite confronté à des situations multiples et totalement différentes. Chacune suppose un comportement spécifique. La situation devient ainsi un facteur central pour l'explication de la variation des comportements. Un même individu a besoin de multiples modèles conversationnels afin de maîtriser la complexité et la variété de la vie sociale actuelle. Il doit posséder une véritable culture de communication (comment parler, quand, dans quelle situation, etc.). Multiplicité, variété, hétérogénéité, etc., tels sont les termes que l'on rencontrera de plus en plus dans les études qui tentent de maîtriser le grouillement infini des innombrables activités quotidiennes de M. Tout-le-Monde, sans que soit niée la persistance de certaines pesanteurs sociologiques bien réelles.

L'étude du comportement linguistique des bilingues dans une communauté multilingue illustre, on ne peut mieux, l'optique variationniste. L'accent mis sur les variations et les situations entraîne, parallèlement, un changement complet de l'image de l'homme qu'ont les sciences sociales et humaines. L'image d'un homme modelé et socialisé de manière unilatérale et à souhait par le rouleau compresseur de « La Société » est de plus en plus remplacée par une image très différente.

Relevons quelques traits de cette nouvelle image qui guide nos travaux de recherche :

- 1 / l'homme est d'abord un acteur, soit un homme qui agit, construit, re-construit, et cela qu'il s'agisse du langage, de la pensée ou de n'importe quelle autre activité quotidienne ;
- 2 / il n'agit pas de manière purement individuelle et autonome ; il interagit (l'interaction) ;

- 3 / il agit différemment suivant le moment, la situation, etc. ;
- 4 / l'interaction suppose une mise en scène, un aspect théâtral, dramaturgique. Un même sujet joue des rôles très différents et ce « jeu social » suppose un travail de présentation de soi : ce « travail des apparences » devient, lui aussi, objet d'étude ;
- 5 / l'optique interprétative devient plus fréquente. Aucune situation, aucun événement ne reçoit une interprétation unique. Autrement dit, l'interprétation d'un même événement est multiple. Elle est, elle aussi, fonction de la situation, du moment, du contexte, etc. Les faits sociaux sont soumis au même changement de regard que les textes : il n'y a plus UNE Vérité mais des vérités ;
- 6 / la multiplicité et la variété (des actions, des comportements, des interprétations, etc.) supposent nécessairement le différend, l'antagonisme, le conflit. Mais la prise en compte du conflit est encore loin d'être généralisée.

Malgré ce changement général de perspective, l'homme ne devient pas un sujet volant non identifié. Reprenons l'exemple des bilingues en situation de contact des langues, un cas où la valeur heuristique du concept de variété (des comportements, des situations, etc.) ne fait aucun doute. Si le bilingue fait preuve d'une souplesse et d'une faculté d'adaptation langagière peu commune, cela ne signifie pas qu'il n'est que variation insaisissable. Cette variation du comportement peut, par exemple, être largement limitée par un facteur comme celui des rapports de force entre les deux communautés linguistiques en présence (un Wallon bilingue ne parlera guère flamand avec des Flamands en présence d'autres Wallons ; il trahirait « la loyauté culturelle et linguistique » [un autre concept sociolinguistique]). Longtemps on a prétendu que les bilingues étaient handicapés dans leur développement intellectuel à l'école. Des études récentes avancent plutôt un avantage au profit des bilingues, en termes de souplesse et de rapidité cognitives. Avec une nuance toutefois : ce sont surtout les bilingues des milieux favorisés qui bénéficient de ce plus. Inutile de vouloir chasser les pesanteurs sociales ; elles reviennent au galop.

Morale de l'histoire le champ d'étude des représentations sociales et celui de la sociolinguistique sont bien placés pour

approcher à la fois les pesanteurs et les variations. S'ils passent à l'acte, ils jouent gagnant. Simultanément, ces deux champs du savoir sur le social peuvent faire avancer la connaissance sur des points et enjeux déterminants.

Relevons pour terminer que même des domaines d'étude comme ceux relatifs à des phénomènes sociaux classiques comme le racisme, la xénophobie, l'autoritarisme et les préjugés font preuve aujourd'hui de plus de souplesse et de complexité dans leur approche. Là où l'on ne voyait que style cognitif rigide, on relève subitement une certaine tolérance à l'ambiguïté. Un individu qui manifeste de forts préjugés peut néanmoins être opposé aux lois, à l'ordre, à la police et à la justice⁴.

La « consistance psychologique » des individus s'avère, elle aussi, moins forte qu'on ne le prétendait il y a peu encore. Un même individu peut être plus ou moins autoritaire ou libéral suivant les thèmes concernés. L'accent est ainsi davantage mis sur les changements d'attitude. On se demande même si l'attitude n'est pas un faible indicateur du comportement.

Ces résultats sont à mettre en rapport avec un changement méthodologique radical. Plutôt que d'interroger des sujets en grand nombre et à propos de quelques attitudes et pratiques supposées générales, on approfondit l'analyse *in vivo* de cas particuliers insérés dans la réalité quotidienne en train de se faire. Finalement, la psychologie sociale s'intéresse de plus en plus au langage et à l'argumentation. Et considérer l'individu qui parle revient à partager l'image d'un homme acteur, constructeur et transformateur de réalité. De victime de toutes sortes de phénomènes (préjugés, attitudes, rigidité cognitive, autoritarisme, etc.), il devient acteur. En bref, on retrouve plus d'une analogie avec le changement de regard qui a cours en sociolinguistique.

Pour notre part, nous comptons mettre de plus en plus l'accent à la fois sur :

- l'interaction ;
- le fonctionnement proprement discursif (par opposition au seul contenu) ;
- et la dimension conflictuelle de la réalité quotidienne en acte.

4. M. Billig, *Fascists*, London, Hartcourt Brace Jovanovitch, 1978 ; M. Billig, *Prejudice, particularisation and categorisation*, communication au Colloque « Représentations sociales : méthodes d'investigation », Bologne, 1983.

Cela revient à analyser un phénomène comme celui de la xénophobie ou du racisme non pas comme un phénomène en soi mais comme un processus de constitution et de transformations successives résultant du conflit social et discursif entre les acteurs en présence (« racistes » et « anti-racistes », par exemple).

Une telle démarche fait ensuite ressortir l'importance de procédés et de stratégies purement discursifs. Elle donne aussi accès à d'autres dimensions des activités sociales quotidiennes :

- au jeu de placement (social et/ou politique) auquel se livrent les acteurs sociaux par le biais de leurs activités langagières ;
- au rôle des images et des représentations sociales que les acteurs cherchent à construire d'eux-mêmes et de leurs adversaires ;
- aux types de relations que l'activité discursive permet d'établir ;
- au rôle des affects et des émotions dans la dynamique sociale et politique en général.

Par quelque bout que l'on prenne le problème de l'analyse de la pensée sociale, du langage quotidien et des représentations, on s'aperçoit que la psychologie sociale et la sociolinguistique sont appelées à s'interféconder, quitte à dialoguer, par moment, de manière conflictuelle. Pourquoi le conflit épargnerait-il l'activité de recherche ? Espérons néanmoins que, si conflit il doit y avoir, il s'agisse davantage d'un jeu que d'un combat d'arrière-garde pour des frontières qui sont, tôt ou tard, vouées à s'effondrer. Plus les frontières tomberont, plus elles feront place à la réalité quotidienne en acte sous toutes ses dimensions.

DEUXIÈME PARTIE

*LES REPRÉSENTATIONS SOCIALES
EN PSYCHOLOGIE SOCIALE*